

Le déterminant démonstratif en français et en norvégien

Une analyse contrastive

Astrid Kristoffersen



Masteroppgave i fransk språk (60p)

Institutt for litteratur, områdestudier og europeiske språk
Det humanistiske fakultet

UNIVERSITETET I OSLO

Vår 2016

Veileder: Hans Petter Helland

Le déterminant démonstratif en français et en norvégien

Une analyse contrastive

© Astrid Kristoffersen

2016

Le déterminant démonstratif en français et en norvégien. Une analyse contrastive.

Astrid Kristoffersen

<http://www.duo.uio.no/>

Trykk: Reprosentralen, Universitetet i Oslo

Résumé

Le déterminant démonstratif est plus courant en français qu'en norvégien. En plus, le norvégien possède une forme proximale (*denne*) et une forme distale (*den*) du démonstratif tandis que le français n'a qu'une seule forme (*ce*). Prenant ces différences comme point de départ, ce mémoire de master a pour objectif de décrire ainsi que de mettre en contraste le démonstratif en français et en norvégien. Il comprend effectivement une analyse contrastive basée sur des exemples authentiques tirés d'Oslo Multilingual Corpus. L'étude quantitative montre que les traductions françaises contiennent presque deux fois plus de démonstratifs que les originaux norvégiens. De plus, 68 % des démonstratifs dans les textes originaux français ont pour contrepartie un démonstratif en norvégien. Quant aux textes norvégiens, le taux de correspondance est 45 %. Cela suggère donc que le démonstratif ne possède pas les mêmes propriétés dans les deux langues. L'étude révèle aussi que la forme proximale est plus fréquente que la forme distale en norvégien. L'analyse contrastive se compose ensuite de trois études qualitatives. La première montre que le norvégien est plus tolérant que le français quant à l'article défini anaphorique et que la valeur de focalisation de l'article défini français est plus faible que celle de l'article défini norvégien. Afin de garder le même degré de focalisation d'un article défini norvégien, le traducteur français opte pour un démonstratif, qui a cette propriété. La deuxième étude qualitative explore le trait sémantique de distinction proximité/distance du démonstratif en français et en norvégien. Elle constate que la valeur de focalisation est plus forte pour la forme proximale que pour la forme distale en norvégien. Elle révèle également que la forme composée du français (*ce N-ci/-là*) est rare en texte original aussi bien qu'en texte traduit. La troisième étude explore une correspondance particulière, à savoir *slik/sånn* et une expression démonstrative en français, illustrant le caractère généralisant du démonstratif français. Elle montre entre autres que le démonstratif norvégien a une valeur identificationnelle plus forte que celle du français. Notre analyse contrastive s'avère utile non seulement pour ce qui est de la description du démonstratif en français et en norvégien, mais aussi pour la compréhension des mécanismes linguistiques de base dans les deux langues.

Remerciements

En préambule à ce mémoire, je souhaite exprimer ma profonde gratitude aux personnes qui m'ont apporté leur aide et qui ont contribué à l'élaboration du présent travail.

Tout d'abord, je tiens à remercier mon directeur de mémoire Hans Petter Helland, pour ses conseils précieux et son enthousiasme tout au long de la réalisation de ce mémoire.

Je remercie également Daniel Valois et ses collègues à l'Université de Montréal pour leur aide.

Merci à tous mes collègues à l'université d'Oslo. Un grand merci à mes amies Élise, Louise et Manon qui ont lu des parties de cet ouvrage.

J'exprime également ma gratitude à mes parents, Dag et Unni, pour leurs réflexions utiles concernant la sémantique du démonstratif norvégien. Je remercie particulièrement ma mère pour son soutien inconditionnel dans les moments les plus difficiles. Ma gratitude va également à mes sœurs et leurs conjoints, à ma nièce et à mes amis.

Enfin, je tiens à exprimer ma reconnaissance à mon conjoint Pierre, pour ses conseils et son soutien qui sont d'une valeur inestimable pour moi ainsi que pour sa lecture assidue de ce mémoire. Je le remercie de ne jamais se lasser de me corriger et de m'expliquer les nuances des mots et expressions de la langue française, et ce, tout au long de mon éternel apprentissage de cette langue.

Table des matières

Le déterminant démonstratif en français et en norvégien	III
Résumé	V
Remerciements	VII
Table des matières	IX
1 Introduction	1
1.1 Contexte et objectifs	1
1.2 Plan de l'ouvrage	2
1.3 Terminologie et abréviations	3
2 Présentation du démonstratif	5
2.1 Qu'est-ce qu'un déterminant ?	5
2.2 Description morphologique	7
2.2.1 Description morphologique du démonstratif français	7
2.2.2 Description morphologique du démonstratif norvégien.....	8
2.3 Description syntaxique	11
2.3.1 La grammaire générative.....	11
2.3.2 L'analyse syntaxique et la théorie X-barre	12
2.3.3 L'hypothèse-DP	14
2.3.4 Notre analyse.....	15
2.4 Description sémantique	21
2.4.1 Référence indexicale et référence anaphorique.....	21
2.4.2 Le déterminant démonstratif face à l'article défini	23
2.5 Comparaison des démonstratifs norvégien et français	26
2.6 Récapitulation	28
3 L'emploi du démonstratif.....	29
3.1 Notre classification	29
3.1.1 Emploi déictique	30
3.1.2 Emploi anaphorique	32
3.1.3 Emploi mémoriel.....	36
3.1.4 Emploi générique de sous-espèce	37
4 Méthodologie	39
4.1 La linguistique contrastive et la linguistique de corpus	39

4.2	Oslo Multilingual Corpus	40
4.3	Le corpus en linguistique contrastive : avantages et inconvénients	41
4.4	L'OMC est-il représentatif ?.....	42
5	Analyse contrastive	45
5.1	Analyse quantitative	45
5.1.1	Du français vers le norvégien.....	46
5.1.2	Du norvégien vers le français.....	47
5.1.3	Récapitulation.....	49
5.2	Étude 1. Défini ou démonstratif ?.....	51
5.2.1	Introduction	51
5.2.2	L'article défini face au démonstratif en norvégien	54
5.2.3	Correspondance : article défini norvégien – démonstratif français.....	56
5.2.4	Récapitulation.....	61
5.3	Étude 2. L'opposition proximité-distance	62
5.3.1	Introduction	62
5.3.2	Distinction basique des formes proximale et distale : distance spatiale et distance temporelle.....	63
5.3.3	Distance textuelle	65
5.3.4	Distance mémorielle.....	70
5.3.5	Distance psychologique.....	73
5.3.6	Récapitulation.....	74
5.4	Étude 3. Les correspondants démonstratifs de <i>slik/sånn</i> en français.....	75
5.4.1	Introduction	75
5.4.2	Analyse quantitative	76
5.4.3	Analyse qualitative	79
5.4.4	Récapitulation.....	86
6	Conclusion.....	87
	Bibliographie.....	91
	Annexe A : Liste des textes de l'OMC	95
	Annexe B : Analyse quantitative : classement selon l'auteur	99
	Annexe C : Étude 3 - classement selon l'auteur.....	101

Tableau 1. Formes simples du démonstratif français.....	7
Tableau 2. Formes composées du démonstratif français.....	8
Tableau 3. Formes simples du démonstratif norvégien.....	8
Tableau 4. Formes composées du démonstratif norvégien.	9
Figure 1. Le schéma X-barre.....	13
Figure 2. Structure du SD français.	15
Figure 3. Le SD défini sans adjectif en norvégien.	18
Figure 4. Le SD défini avec adjectif en norvégien.....	19
Figure 5 : Le SDém avec adjectif en norvégien.	20
Figure 6 : Le SDém sans adjectif en norvégien.	20
Tableau 5. Notre classification des emplois référentiels du démonstratif.....	30
Tableau 6. Bilan des textes du corpus FNPC.	40
Tableau 7. Bilan des textes des corpus No-Fr-Ge et No-En-Fr-Ge.	41
Tableau 8. Correspondants norvégiens du démonstratif français.	46
Tableau 9. Correspondants français du démonstratif norvégien.	47
Tableau 10. Nombre de démonstratifs norvégiens et de démonstratifs français dans les textes originaux norvégiens et leur traduction française.	49
Tableau 11. Les propriétés de l'article défini et du démonstratif.....	51
Tableau 12. <i>Slik/sånn</i> correspondant au démonstratif français.	76
Tableau 13. Le démonstratif français correspondant à <i>slik/sånn</i>	77
Tableau 14. Exemples de chaque type de correspondant.	78
Tableau 15. Correspondants classifiés selon le genre de texte, texte original norvégien.	78
Tableau 16. Correspondants classifiés selon le genre de texte, texte original français.....	79

1 Introduction

1.1 Contexte et objectifs

En prenant n'importe quel texte en français, on observe une certaine omniprésence du mot *ce*. Ce mot est très fréquent en français, que ce soit en tant que pronom neutre (« *c'est* », « *ce qui* ») ou qu'en tant que déterminant démonstratif (« *cette tortue* ») que nous désignerons par *démonstratif* dans la suite. Ayant observé que le démonstratif s'emploie plus fréquemment en français qu'en norvégien, nous cherchons, dans ce mémoire, à connaître les raisons qui sont à l'origine de cette différence apparente :

(1) Jamais je n'oublierai **ce retour**. (CA1)

Jeg skal aldri glemme **hjemreisen**.

(2) **Stillheten** rundt meg, er det døden? (TS1)

Ce silence autour de moi, est-ce la mort ?

Le présent travail est une étude de corpus portant sur le démonstratif et se veut pluridisciplinaire. Il s'inscrit effectivement dans la linguistique descriptive, la linguistique contrastive et la linguistique de corpus. En nous servant d'Oslo Multilingual Corpus, une base de données contenant des textes originaux et leurs traductions en plusieurs langues, nous analyserons le comportement du démonstratif en français et en norvégien. Ce travail se situe alors sur le plan sémantico-pragmatique. Grâce au corpus, les conclusions tirées à la fin de ce mémoire sont fondées sur des exemples authentiques.

Notre objectif principal est de mettre en contraste le fonctionnement du système des démonstratifs en français et en norvégien. Une analyse contrastive permet de dévoiler des ressemblances et des divergences de sens et d'emploi afin qu'elles nous apportent des informations relatives aux deux langues. Notre analyse contrastive est délimitée en trois études ayant toutes pour objectif de mettre en lumière des aspects sémantiques et pragmatiques du démonstratif. Au cours de nos recherches, nous observons qu'un démonstratif peut se traduire en article défini dans les deux langues, et pour cela, l'étude 1 porte sur les différences entre elles et analyse les cas où une telle traduction a eu lieu. Dans l'étude 2, nous nous concentrons sur l'opposition proximité-distance, trait inhérent du démonstratif norvégien et sur les

traductions des formes proximales et distales. L'étude 3 analyse une correspondance particulière, à savoir celle du démonstratif français au mot *slik/sånn* en norvégien (« tel »).

Les études scientifiques portant sur le démonstratif en norvégien sont considérablement moins nombreuses que celles portant sur le démonstratif en français. Whittaker (2004b : 45) considère même que les grammaires norvégiennes présentent des lacunes dans leurs descriptions du démonstratif. Alors, nous ne nous limiterons pas uniquement aux études du français et du norvégien mais inclurons également des études en linguistique générale et en typologie linguistique. Il y a tout de même un grand écart en termes de quantité entre la littérature sur le norvégien et celle sur le français. Même si nous faisons une analyse contrastive, nous attachons de l'importance au démonstratif français. Ainsi, la mise en contraste avec le norvégien servira surtout à dire quelque chose sur celui-ci. Nous espérons toutefois que ce mémoire apportera également un éclairage nouveau sur le démonstratif norvégien.

Le démonstratif nous semble être employé plus fréquemment en français qu'en norvégien. Afin d'étudier plus en détail cette hypothèse, nous formulons les questions suivantes : dans quels contextes *ce* correspond-il à un démonstratif norvégien ? Dans quelles circonstances un démonstratif se traduit-il en un article défini ? L'emploi et la fréquence du démonstratif varient-ils selon qu'il s'agit d'un texte original ou d'une traduction ? Comment les traducteurs français traitent-ils l'opposition proximité-distance en norvégien, à savoir *den* ou *denne* ? Dans quels contextes *slik/sånn* correspond-il à un démonstratif français ?

1.2 Plan de l'ouvrage

Le chapitre 2 cherche à familiariser le lecteur avec le démonstratif français et le démonstratif norvégien en donnant une présentation descriptive ainsi qu'une comparaison entre eux. En examinant leur morphologie (2.2), décrite par les grammaires principales de chaque langue (Riegel *et al.* 1994, Faarlund *et al.* 1997), nous découvrirons certaines différences essentielles. Une analyse élaborée des structures profondes des deux démonstratifs (2.3), dans l'esprit de Julien (2005), Laenzlinger (2003) et Alexiadou (2014), nous permettra de relever des différences importantes sur le plan syntaxique. Enfin, nous présentons certaines notions de base concernant la sémantique du démonstratif (2.4), dont le point de départ sont principalement les travaux faits par Gary-Prieur (2011), Kleiber (1983, 1984, 1991), Corblin (1987), Korzen (2006), Granfeldt (2003) et Leeman (2004).

Dans le chapitre 3, nous brosons un tableau des emplois référentiels du démonstratif en établissant une classification basée principalement sur des études typologiques et analytiques antérieures (Himmelmann 1996, Diessel 1999, Whittaker 2004a, Vanderbauwhede 2011), qui nous permettra de connaître le large éventail des emplois du démonstratif et de bien identifier les démonstratifs dans des contextes différents.

Nous prenons ensuite en considération les méthodes appliquées dans le chapitre 4, celles-ci étant principalement le corpus et l'introspection. Une description détaillée de notre corpus nous mène à déterminer la représentativité de celui-ci en tant qu'un échantillon des langues française et norvégienne (4.4).

C'est dans le chapitre 5 que nous faisons notre analyse contrastive, divisée en quatre parties. Nous faisons d'abord une étude quantitative qui nous permettra de voir les tendances de chaque langue ainsi que leurs différences. Les trois parties suivantes sont des études qualitatives. Pour l'étude 1 et l'étude 2, nous nous appuyons principalement sur les travaux mentionnés ci-dessus, ainsi que sur Hawkins (1978) et Lebas-Fraczak (2009, 2015) entre autres. L'étude 3 est fortement inspirée par Jonasson (2006).

À la fin de notre mémoire, dans le chapitre 6, nous ferons le bilan de nos recherches et terminerons en tirant quelques conclusions ainsi qu'en envisageant de nouvelles questions de recherche.

1.3 Terminologie et abréviations

En annexe A se trouve une liste de tous les extraits de texte traités. Les exemples que nous utilisons contiennent un code (p.ex. BHH1). Le lecteur peut se rapporter à cette liste pour voir de quel texte il s'agit. Uniquement les textes originaux seront étiquetés. Si un exemple tiré du corpus n'a pas de code, cela veut dire que c'est une traduction. Au cours du mémoire, nous utilisons les termes *locuteur/auteur* et *destinataire/lecteur* lorsque nous parlons respectivement de celui qui émet et celui à qui est destiné le message. Le choix des deux dépend du texte dont l'exemple est tiré. Nous appelons les extraits *énoncé* ou *phrase*. *Contexte* sera employé lorsqu'il s'agit de la situation extralinguistique, alors que le *cotexte* désigne le texte dans lequel se trouve un exemple donné. *SN* signifie syntagme nominal. *SNdém* veut dire SN démonstratif (« cet original »), *SNdéf* est un SN défini (« l'original ») et *SNindéf* est un SN indéfini (« un original »).

2 Présentation du démonstratif

Ce chapitre donne une description générale du déterminant démonstratif en français et en norvégien. Tout d'abord, nous présentons brièvement ce qu'est un déterminant (2.1) avant de nous pencher sur la morphologie du démonstratif (2.2). Ensuite, nous en dépeignons les aspects syntaxique (2.3) et sémantique (2.4.2.3.4). Pour terminer ce chapitre, nous mettons en lumière les similitudes et les différences entre les démonstratifs français et norvégiens en les comparant (2.5).

2.1 Qu'est-ce qu'un déterminant ?

Ce, mon, quelques, le, un, du. On les appelle *déterminants* et ensemble, ils constituent une catégorie grammaticale dite *fonctionnelle*. Les catégories fonctionnelles regroupent des mots qui fournissent de l'information grammaticale à une phrase. Elles sont ainsi *fermées* ; il n'est pas possible de créer de nouveaux mots grammaticaux. Par contre, de nouveaux mots lexicaux apparaissent en tout temps. Ces mots ont un sens sémantique plein et appartiennent aux catégories lexicales, dites *ouvertes*. Les noms, les adjectifs, les adverbes et les verbes sont des catégories lexicales. En plus des déterminants, les catégories fonctionnelles sont les prépositions, les verbes auxiliaires et modaux et les conjonctions de coordination ou de subordination. Les catégories fonctionnelles fermées et les catégories lexicales ouvertes s'opposent donc les unes aux autres.

Riegel *et al.* (1994 : 151) définissent le déterminant français comme « le mot qui doit nécessairement précéder un nom commun pour constituer un groupe nominal bien formé ». Faarlund *et al.* (1997 : 202) définissent les déterminants norvégiens comme des mots qui ont pour fonction d'accompagner un nom afin de déterminer ou spécifier la référence de celui-ci. Puisqu'ils peuvent précéder le nom (*dette huset*, « cette maison »), s'y attacher (*huset*, « la maison ») ou le suivre (*huset mitt* « ma maison »), la définition du déterminant norvégien n'indique pas précisément son placement, comme le fait celle du français. Du point de vue sémantique, le déterminant permet d'actualiser le nom. Il permet de déterminer le sens du nom en restreignant l'étendue de son sens conceptuel pour l'adapter à la situation du discours (Gary-Prieur 2011 : 10) Les déterminants ont été nommés ainsi en raison de leur rôle. Un terme alternatif pour *determinativ* en norvégien est *bestemmerord* (« mot décideur/déterminateur ») qui communique également cette idée. En outre, les déterminants ont pour fonction de donner

des instructions au destinataire sur la manière de construire le référent du nom actualisé par le déterminant.

On découpe les déterminants en déterminants définis et déterminants indéfinis. Ceux-ci comprennent entre autres l'article indéfini (*un* N), l'article partitif (*du* N) et des déterminants comme *plusieurs* N ou *quelques* N. Ceux-là incluent l'article défini (*le* N), le déterminant possessif (*mon* N) et le déterminant démonstratif (*ce* N). Dans certaines positions syntaxiques, par exemple à la suite d'un verbe impersonnel, il n'est pas possible d'avoir un déterminant défini : **Il passe ce/le/mon camion*. De plus, les déterminants définis ne peuvent pas se combiner entre eux en français : **cette ma chorale*. Par contre, le norvégien le permet : *det(te) koret mit*.

Les déterminants définis « impliquent d'une manière ou d'une autre l'identification du référent du GN qu'ils introduisent » (Gary-Prieur 2011 : 53). Les déterminants indéfinis par contre, n'imposent pas d'identification du référent (: 85). Comment les distinguer les uns des autres ? La réponse peut paraître simple *prima facie*. Effectivement, les grammaires traditionnelles définissent la différence entre *a car* et *the car* de la façon suivante :

« *The* indicates that the speaker or writer is referring to a definite or particular car etc., not just any. » (Lyons 1999 : 2)

Le rôle des déterminants est de faire des actes de référence. Il est donc *instructionnel* (Gary-Prieur 2011 : 9). Ils donnent des instructions au destinataire sur l'interprétation procédurale du nom actualisé par le déterminant. Le sens *instructionnel* des déterminants n'est pas à confondre avec le sens *conceptuel* des mots lexicaux. Un nom renvoie nécessairement à un concept, à une certaine catégorie d'objets (abstraites ou concrets) dans le monde. Le démonstratif et les autres déterminants n'ont pas un sens *conceptuel*, tel qu'un *vélo* ou la *sémantique*, qui renvoient respectivement à un objet réel ou abstrait.

En entendant le mot « démonstratif », il est légitime d'être amené à penser au pronom aussi bien qu'au déterminant démonstratif, étant donné qu'ils portent le même nom. Il est nécessaire de distinguer entre les deux. D'un point de vue syntaxique, les deux formes appartiennent au groupe nominal, mais elles s'emploient différemment. Alors que le déterminant démonstratif avec le nom forment un groupe nominal (*ces fleurs, disse blomstene*), le pronom démonstratif remplace ce groupe (*celles-là, disse*). Dans notre mémoire, c'est au déterminant démonstratif que nous nous intéressons. Nous le désignerons soit par le terme *démonstratif* soit simplement

par *ce*. Notons aussi qu'il ne faut pas confondre le démonstratif *ce* avec le pronom neutre *ce* (par exemple « *c'est* » ou « *ce qui* »).

2.2 Description morphologique

Dans ce qui suit, nous décrivons la morphologie du démonstratif. D'abord, nous regardons le démonstratif français (2.2.1), puis le norvégien (2.2.2).

2.2.1 Description morphologique du démonstratif français

Distribution formelle

Le déterminant démonstratif français s'actualise sous deux formes, une forme simple et une forme complexe. Il s'accorde en genre et en nombre avec le nom auquel il se rapporte. Précédant un nom masculin, le démonstratif singulier prend deux formes différentes, *ce* étant la forme de base et *cet* étant la forme devant un nom masculin commençant phonétiquement par une voyelle. Le démonstratif féminin n'a qu'une seule forme possible, *cette*. Comme c'est le cas pour les articles, il n'y a qu'une seule forme plurielle, *ces*, qui neutralise l'opposition en genre. Le « *s* » ne s'entend qu'en cas d'une liaison, réalisé comme [z]. Le tableau 1 montre les formes simples du démonstratif.

<u>Singulier</u>			<u>Pluriel</u>
<u>Masculin</u>	<u>Masculin devant voyelle</u>	<u>Féminin</u>	<i>ces N</i>
<i>ce N</i>	<i>cet N</i>	<i>cette N</i>	

Tableau 1. Formes simples du démonstratif français.

La forme complexe (illustrée dans le tableau 2), dite renforcée, se compose en ajoutant *-ci* ou *-là* à la fin du nom,. À l'origine, *-ci* indique la proximité (provenant d'*ici*) tandis que *-là* indique la distance (provenant de *là*). Cette distinction tend à disparaître, *-ci* étant remplacé dans le langage courant, par *-là* (Riegel *et al.* 1994 : 286). Il peut s'agir de la distance physique (spatio-temporelle) ou bien de la distance textuelle que nous examinerons dans le chapitre 3.

	<u>Singulier</u>			<u>Pluriel</u>
<u>Forme/genre</u>	<u>Masculin</u>	<u>Masculin devant voyelle</u>	<u>Féminin</u>	
<u>Proximal</u>	<i>ce N-ci</i>	<i>cet N-ci</i>	<i>cette N-ci</i>	<i>ces N-ci</i>
<u>Distal</u>	<i>ce N-là</i>	<i>cet N-là</i>	<i>cette N-là</i>	<i>ces N-là</i>

Tableau 2. Formes composées du démonstratif français.

Les formes du déterminant démonstratif se distinguent des formes du pronom démonstratif : *celui-ci/-là, celle-ci/-là, ceux-ci/-là, celles-ci/-là*. Elles partagent cependant des traits : *ce + lui-ci, ce + elle-ci, ce + eux-ci, ce + elles-ci*.

2.2.2 Description morphologique du démonstratif norvégien

Distribution formelle

À l'instar du démonstratif français, le démonstratif norvégien s'accorde en genre et en nombre avec le nom tête. Bien que le norvégien ait trois genres, ceci ne se révèle pas dans la morphologie du démonstratif car le masculin et le féminin singuliers partagent la même forme. Le neutre par contre a une forme à part. Cette divergence formelle entre les genres n'est en revanche pas marquée au pluriel.

Comme le français, le norvégien a des formes simples et des formes composées. Mais au contraire du français, la forme simple exprime intrinsèquement l'opposition proximité-distance, illustrée ci-dessous dans le tableau 3 :

<u>Forme/genre</u>	<u>Singulier</u>			<u>Pluriel</u>
	<u>Masculin</u>	<u>Féminin</u>	<u>Neutre</u>	
<u>Distal</u>	<i>den N</i>	<i>den N</i>	<i>det N</i>	<i>de N</i>
<u>Proximal</u>	<i>denne N</i>	<i>denne N</i>	<i>dette N</i>	<i>disse N</i>

Tableau 3. Formes simples du démonstratif norvégien.

Afin de renforcer cette opposition, on peut ajouter les adverbes locatifs *her* (« ici ») et *der* (« là ») (cf. le tableau 4), mais uniquement en emploi déictique (Whittaker 2004b : 52).

<u>Singulier</u>			<u>Pluriel</u>
<u>Masculin</u>	<u>Féminin</u>	<u>Neutre</u>	
<i>den N der</i>	<i>den N der</i>	<i>det N der</i>	<i>de N der</i>
<i>denne N her</i>	<i>denne N her</i>	<i>dette N her</i>	<i>disse N her</i>

Tableau 4. Formes composées du démonstratif norvégien.

Il est aussi à noter que les pronoms démonstratifs ont la même forme en norvégien : *den/denne*, *det/dette*, *de/disse*.

Double définitude

Le norvégien a un trait particulier en ce qui concerne le marquage du défini :

- | | |
|------------------------------|------------------------|
| (3) En | student |
| D-MASC-SG-INDÉF ¹ | étudiant MASC-SG-INDÉF |
| « un étudiant » | |
| | |
| (4) Student-en | |
| étudiant MASC-S-DÉF | |
| « l'étudiant » | |
| | |
| (5) Den(ne) | student-en (*student) |
| D-MASC-SG-DÉM | étudiant MASC-SG-DÉF |
| « cet étudiant » | |

L'exemple (3) illustre que dans un syntagme déterminatif norvégien, l'article indéfini singulier est réalisé comme un morphème libre antéposé au nom. Par contre, l'article défini, exemplifié dans (4) est suffixé au nom, un trait typique pour les langues scandinaves. Dans (5), nous voyons un exemple de ce qu'on appelle *la double définitude* (Faarlund *et al.* 1997, Julien 2003, 2005, Faarlund 2009, Alexiadou 2014) : le déterminant démonstratif exige que le nom qui le suit soit au défini. À l'exception de certains cas (comme dans une expression figée, pour des raisons stylistiques ou pour faire une abstraction du sens du mot (nous en parlerons dans 2.3.4), cette construction serait agrammaticale sans article suffixé.

¹ D pour déterminant prénominal, MASC pour genre masculin, FÉM pour genre féminin, NEU pour genre neutre, SG pour singulier, PL pour pluriel, DÉF pour défini, INDÉF pour indéfini.

La double définitude ne se trouve pas seulement dans un syntagme démonstratif, elle apparaît également lorsqu'un syntagme défini contient un adjectif (toujours antéposé) :

(6) en	nysgjerrig	student
D-MASC-SG-INDÉF	curieux MASC-S-INDÉF	étudiant MASC-SG-INDÉF
« un étudiant curieux »		

(7) den	nysgjerrig-e	student-en
D-MASC-SG-DÉF	curieux MASC-SG-DÉF	étudiant MASC-SG-INDÉF
« l'étudiant curieux »		

Comme illustré dans (7), l'adjectif dans un SNDéf prend une autre forme que celle dans un SNIndéf, cf. (6). Les grammaires norvégiennes appellent l'article libre antéposé l'article *défini* (*bestemt artikkel* en norvégien, cf. (Faarlund *et al.* 1997)). On aura déjà deviné un problème avec cette appellation. Lorsque l'on ajoute un adjectif à un SNDém tel que (9), la construction avec le démonstratif distal apparaît identique au SNDéf avec adjectif dans (7):

(8) den(ne)	student-en
D-MASC-SG-DÉM	étudiant MASC-SG-DÉF
« cet étudiant »	

(9) den(ne)	nysgjerrig-e	student-en
D-MASC-SG-DÉM	curieux MASC-SG-DÉF	étudiant MASC-SG-INDÉF
« cet étudiant curieux »		

Comment peut-on alors distinguer entre les deux formes ? À l'oral, Faarlund (2009 : 619) affirme qu'il y a une différence phonétique entre les deux, que l'article est prononcé /døn/ alors que le démonstratif /den/. De plus, il insiste sur le fait qu'il est impossible de mettre /døn/ directement devant un nom, mais seulement devant un adjectif (: 630). D'autres chercheurs par contre, mentionnent qu'il peut être difficile de distinguer entre les deux puisque selon eux, les formes sont homophones (Julien 2005 : 239, Anderssen 2008 : 266). Quoi qu'il en soit, il n'y a pas de différence à l'écrit. Certains écrivent font tout de même cette distinction en mettant le démonstratif en italique pour souligner l'emphase :

« Il est toutefois intéressant d'observer que les pronoms et les articles démonstratifs figurent assez fréquemment en italiques dans des textes écrits, stratégie qui permet d'actualiser les distinctions qui disparaissent lors du passage de l'oral à l'écrit » (Whittaker 2004b : 47)

Mais ce n'est pas conventionnel. Il y a donc lieu de supposer que nous sommes face à un trou dans la grammaire norvégienne. On parle souvent de la double définitude, mais rarement de cette homonymie.

Cette ambiguïté témoigne des ressemblances entre le démonstratif et le défini. Lorsqu'un SN_{déf} est suivi d'une relative, il prend aussi un article antéposé (*det huset jeg har malt* – « la/cette maison que j'ai peinte »), ce qui est également ambigu. En tant que locutrice du norvégien, nous ressentons plutôt une notion démonstrative avec la forme proximale qu'avec la distale, ce qui est peut-être dû à cette ambiguïté ou au fait que celle-ci est plus courante (ce que nous verrons dans le chapitre 5). Une hypothèse est que les traducteurs traduisent des SN_{dém} du type *cette maison* automatiquement en *dette huset*, même si c'est un démonstratif distal (que ne montre pas la forme simple du français).

2.3 Description syntaxique

Cette partie contient une description du démonstratif sous l'angle syntaxique. D'abord nous donnons un bref aperçu de la grammaire générative (2.3.1), ensuite nous présentons l'analyse syntaxique et la théorie X-barre (2.3.2), puis l'hypothèse-DP (2.3.3) avant d'aboutir finalement à construire des analyses arborescentes décrivant les structures des démonstratifs en français et en norvégien (2.3.4).

2.3.1 La grammaire générative

La grammaire générative (GG), auparavant appelée *linguistique transformationnelle générativiste*, est née en 1957 avec la parution *Syntactic Structures* par Noam Chomsky. Chomsky a révolutionné la linguistique en affirmant que l'être humain a une capacité langagière innée. Contrairement aux approches linguistiques qui la précèdent, elle ne vise pas à décrire une langue donnée, ce qu'était l'objectif de l'approche structuraliste initiée par Ferdinand de Saussure et d'autres approches traditionnelles, mais de comprendre les règles et les conditions sous-jacentes à la langue, c'est-à-dire la capacité langagière du locuteur, appelée sa *compétence*. En ce sens, la compétence décrit les connaissances linguistiques chez le locuteur ainsi que les mécanismes permettant la construction des énoncés (appelés *performance* à laquelle la GG s'intéresse moins). La performance est tout de même indispensable pour accéder à la compétence. Tandis que les structuralistes vont collecter des données observables afin de créer

une description d'une langue spécifique, les générativistes vont chercher à trouver un système du langage, c'est-à-dire les structures fondamentales que contient toute langue. Ces structures font partie d'une grammaire universelle (GU) qui est représentée en tant que structures mentales chez tout individu. Un enfant est capable d'acquérir une langue automatiquement et obtenir une connaissance parfaite de la langue². Les générativistes cherchent à comprendre comment cela se fait. Selon la GG, il existe une faculté cognitive du langage qui a besoin d'un input linguistique afin de se développer, autrement dit, que nous sommes tous nés avec un « module » de la faculté linguistique dans le cerveau.

2.3.2 L'analyse syntaxique et la théorie X-barre

L'ordre des mots d'une phrase ou d'un groupe de mots n'est pas aléatoire. Regardons la phrase suivante :

(10) Ce caillou est très beau.

Dans (10), nous voyons tout de suite que les mots *très* et *beau* sont plus liés que *très* et *ce* par exemple. Il est également juste de dire que le lien entre *ce* et *caillou* est fort. Les mots ayant une telle relation se regroupent en *syntagmes*. Un syntagme est un groupe de mots formant une unité syntaxique. Les syntagmes peuvent aussi s'organiser avec d'autres syntagmes pour créer un nouveau syntagme plus large jusqu'au niveau de la phrase. C'est dire que la phrase est formée de syntagmes. Pour tout locuteur francophone, il est évident que la phrase (11) est agrammaticale en raison de la façon dont les mots sont organisés à l'aide des règles qui sous-tendent la compétence linguistique du locuteur natif³ :

(11) *Est caillou ce beau très

L'analyse syntaxique que nous emploierons ici se fait en syntagmes et non en fonctions syntaxiques, ce qui est l'analyse la plus traditionnelle (*est* étant le verbe, *ce* caillou sujet et *très*

² Il convient également de mentionner que la GG estime que si l'enfant n'est pas exposé à une langue avant un certain âge, « l'âge critique », il n'est plus capable d'acquérir cette langue parfaitement.

³ Les règles qui déterminent la place du mot dans l'ordre de la phrase ont à voir avec la nature des mots, autrement dit la catégorie grammaticale des mots : *ce* est un déterminant démonstratif, *caillou* est un nom, *est* est un verbe, *très* est un adverbe et *beau* est un adjectif. Le démonstratif *ce* doit être suivi par soit un nom soit un adjectif suivi par un nom. Pour simplifier, nous pouvons créer la règle syntaxique qu'il est impératif que le démonstratif soit suivi par un syntagme nominal, celui-ci contenant un nom et peut-être un syntagme adjectif ayant comme tête un adjectif.

beau attribut de sujet). Cela veut dire que les constituants sont identifiés par leur catégorie grammaticale plutôt que par leur fonction syntaxique. L'analyse peut se faire au niveau de la phrase, du syntagme ou d'un mot si le mot contient un élément grammatical (ou « fonctionnel » dans la terminologie générative), ce qui est le cas pour le syntagme démonstratif norvégien. Dans une perspective syntaxique, la phrase est vue comme étant le résultat de plusieurs petites unités combinées en des unités plus complexes qui, elles, peuvent se combiner entre elles. L'analyse syntaxique des éléments de la phrase est soit en tant que structure hiérarchique sous forme d'un arbre syntagmatique soit en tant que structure linéaire avec des crochets étiquetés.⁴ Étant endocentrique, la structure syntaxique est organisée autour d'une tête. Certains mots ont d'autres mots sous leurs ordres. On les appelle *têtes*. Le *complément* est la sœur de la tête, ce qui veut dire qu'ils sont dominés immédiatement par le même nœud. Un syntagme qui modifie, comme un syntagme adverbial (SAdv) par exemple, s'appelle *modificateur* et un syntagme qui spécifie *spécifieur*. Il est aussi important de distinguer les compléments et les spécifieurs des têtes. Ces premiers sont des phrases et ne sont jamais des têtes. Chaque syntagme a une tête suivie par soit un complément soit un modificateur. Le nœud n'a jamais plus de deux branches. C'est un système binaire. La théorie que nous utilisons comme base en faisant des arbres syntagmatiques pour le syntagme démonstratif est la théorie X-barre, introduite initialement par Chomsky en 1970. X peut être n'importe quel élément lexical ou fonctionnel. La structure de cette théorie contient trois niveaux : un niveau syntagmatique (SX), un niveau intermédiaire (X') et un niveau noyau ou tête (X). Le schéma X-barre est présenté dans la figure 1 ci-dessous.

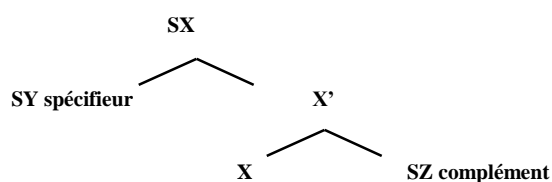


Figure 1. Le schéma X-barre.

Ce schéma est avantageux selon Laenzlinger (2003) :

⁴ Les deux présentent la même chose, celle-ci prenant moins de place que celle-là. À notre avis, l'arbre facilite la lecture, alors nous utiliserons uniquement cette structure comme illustration. L'arbre syntaxique présente graphiquement les rapports internes entre les mots d'un syntagme ou entre les syntagmes d'une phrase. L'objectif d'une structure arborescente est d'illustrer clairement la hiérarchie de la phrase.

« [le schéma X-barre] permet de se débarrasser des règles de réécriture, qui n'étaient pas vraiment économes pour une grammaire à large échelle, et surtout pas vraiment plausible pour formaliser le langage comme connaissance humaine (plausibilité psycholinguistique). Il permet aussi d'éliminer la redondance entre l'information disponible dans le lexique et celle réalisée dans les règles syntagmatiques ». (Laenzlinger 2003 : 44)

2.3.3 L'hypothèse-DP

Traditionnellement, on considère *ce caillou* comme un SN dont *caillou* est la tête qui se met donc au-dessus du déterminant dans la hiérarchie. Le problème de cette structure est que le rôle du déterminant a l'air mineur. Abney a postulé l'hypothèse-DP (DP voulant dire *determiner phrase*, syntagme déterminatif), dans une thèse inédite de 1987, où il identifie les déterminants comme une catégorie fonctionnelle et affirme que c'est le déterminant qui est la tête du syntagme et qu'il prend le SN comme complément et en ce faisant, il change radicalement le rôle que joue le déterminant dans le syntagme. Il y a eu d'autres raisons plus profondes pour la postulation de cette nouvelle structure, mais pour ce mémoire, nous n'en parlerons pas en détail. Selon Abney, *caillou* constitue un SN qui est complément de la tête D *ce*. En bref, il a initié une nouvelle structure qui est aujourd'hui largement acceptée, selon Prévost (2009 : 243) car le déterminant « serves to anchor the phrase that follows in the discourse ». Julien (2005) a développé cette théorie pour les langues scandinaves, et notre analyse se basera sur celle-ci.

L'hypothèse-DP est avantageuse pour plusieurs raisons, comme le souligne Granfeldt (2003 : 43). Premièrement, les déterminants doivent avoir un support lexical. Ils ne peuvent pas opérer tous seuls. Il est à noter qu'en français, les articles (*la, le, les*) prennent la même forme que les clitiques (*la maison – on la vend*), mais que dans ce cas-là, ils ne sont plus des déterminants. Deuxièmement, ils constituent une catégorie fermée et fournissent uniquement de l'information grammaticale. Et finalement, il peut y avoir un amalgame avec un déterminant et une préposition en français : *à + le : au, de + le : du, de + les : des*, et avec un nom en norvégien : *en stein – steinen* (« un caillou » – « le caillou »). Prévost (2009 : 246) insiste aussi sur cet argument. Mais cet argument ne vaut pas entièrement pour le démonstratif norvégien. Ni le démonstratif français ni le démonstratif norvégien ne peuvent être sujets d'amalgame. Or, comme nous l'avons vu plus haut, le démonstratif norvégien exige que le nom soit au défini, et l'article défini s'amalgame nécessairement au nom, bien entendu. Les deux syntagmes démonstratifs se ressemblent en ce qu'ils sont antéposés au nom. Nous pensons tout de même

que la double définitude du norvégien est un bon argument pour créer une structure à part pour le français et une autre structure pour le norvégien.

2.3.4 Notre analyse

Pour la structure du démonstratif en français, nous pouvons garder le syntagme déterminant (SD) que propose plusieurs chercheurs, entre autres Laenzlinger (2003 : 52), cf. la figure 2 ci-dessous. L'article indéfini, l'article défini, le démonstratif et le possessif se trouvent tous dans la position tête D du SD prenant un SN comme complément.

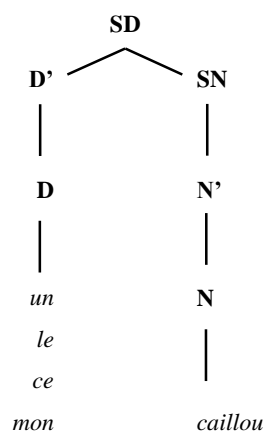


Figure 2. Structure du SD français.

La double définitude en norvégien exige cependant une structure plus complexe que celle-ci, à savoir un *SD éclaté* (*split DP* en anglais).

Alexiadou (2014) note qu'il y a deux approches différentes en ce qui concerne la projection syntaxique du SD concernant la double définitude en norvégien. Soit on opère avec un seul SD, soit avec deux. Elle observe notamment que la double définitude du démonstratif norvégien n'est pas uniquement un phénomène d'accord, mais que sa présence ou son absence peuvent également modifier l'interprétation sémantique du syntagme (: 64). Rappelons que la double définitude est présente dans un syntagme démonstratif (dorénavant SDém) ou dans un SD défini avec adjectif (cf. 2.2.2). Nous reprenons l'exemple de Julien (2005), dans (12), comme le fait Alexiadou (2014), pour illustrer l'importance de l'article suffixé en ce qui concerne la sémantique.

(12) Han er en lærer av den gamle skole(-n)

Il est un professeur de la vieille école(-la)

« C'est un professeur de la vieille école »

Sans article suffixé, *den gamle skole* a nécessairement un sens abstrait, on parle par exemple d'une tradition d'enseignement ou de l'institution scolaire telle qu'elle était auparavant. Avec article, *den gamle skolen* dénote une école spécifique ou particulière. Cet exemple semble appuyer la structure du SD éclaté, c'est-à-dire que les deux déterminants occuperaient deux positions de têtes différentes, pour la simple raison que les deux articles encodent des choses différentes. *Den gamle skole* ne peut avoir une lecture ni déictique ni anaphorique, étant donné qu'il ne s'agit pas de spécificité. Une phrase telle que **Jeg kjørte forbi den gamle skole* (« je suis passé devant la vieille école en voiture ») serait incorrecte. *Den gamle skolen* cependant, peut avoir une telle lecture, si on parle d'une école spécifique. Alexiadou soutient la structure avec un SD éclaté :

« differences in interpretation depending on the presence of a further determiner without adjectival restrictions suggest a split DP structure as is the case in Scandinavian. » (Alexiadou 2014 : 68)

Un autre argument qui suggère que les deux éléments de définitude devraient être traités séparément est le fait qu'il y a certains cas où le norvégien permet des SDém sans double définitude. Des expressions figées comme *den tid*, *den sorg* (*ce temps*, *ce deuil* = « à chaque jour suffit sa peine »), *siden den tid* (*depuis ce temps* « depuis ») devraient être prises en considération. De plus, un SDém peut avoir la « simple définitude » s'il est suivi d'une subordonnée relative (13), d'une subordonnée nominale commençant par *at* (15) ou d'une construction infinitive commençant par *å* (16), comme l'illustrent Faarlund *et al.* (1997 : 309) dans les exemples ci-dessous. Dans (13), *den spiller* est non-spécifique tandis que *den spilleren* dans (14) est spécifique. Il faut noter que cela ne concerne pas tous les substantifs du norvégien, mais ils sont tellement nombreux que ce ne sont pas des exceptions.

(13) Den spiller som får høyest tall, begynner å spille

« Le joueur qui a le chiffre le plus haut, commence à jouer »

(14) Den spilleren som sitter der borte, fusker

« Le joueur qui est assis là-bas, triche »

(15) Det faktum(*-et) at vi sklir lengre og lengre fra hverandre, tar livet av meg. (Exemple forgé)

«Le fait qu'on s'éloigne de plus en plus, me tue.»

(16) Jeg har den ære(*-en) å presentere statsministeren.

« J'ai l'honneur de présenter le premier ministre.»

En faveur de l'analyse avec un SD éclaté, on peut également argumenter que le déterminant antéposé sert à spécifier l'existence du référent unique. Regardons ces exemples de coordination, pris de Anderssen (2008 : 255) :

(17) Den unge professoren og den omsorgfulle faren

« Le jeune professeur et le père attentif »

(18) Den unge professoren og omsorgfulle faren

« Le jeune professeur et père attentif »

Dans (17), il s'agit de deux personnes tandis que dans (18), il n'y en a qu'une. L'article suffixé est présent dans les deux exemples, ce qui pourrait indiquer qu'il n'a pas le trait de l'unicité (Julien 2005 : 35). Nous pouvons donc supposer que ce trait est propre à l'article antéposé.

Dans notre description morphologique, nous avons évoqué la problématique autour de l'homonymie d'un syntagme défini avec adjectif et d'un syntagme démonstratif avec adjectif (*den fine steinen – le/ce beau caillou*). Ils sont, après tout, formellement identiques. Dans ces cas, ce serait l'accentuation du déterminant et le contexte qui décident de leur interprétation. Même s'ils sont identiques à l'écrit, (Julien 2005 : 119) pense qu'ils seraient générés dans des endroits différents⁵. L'article défini antéposé est généré sous D alors que le démonstratif l'est dans une tête au-dessus s'appelant Dém. Même si le SD défini avec adjectif et le SDém se ressemblent de façon homonymique, ils ont des structures différentes. Julien propose que le démonstratif soit projeté au-dessus du SD dans un SDém. Son argument est qu'il existe des phrases telles que *disse de to eldste husene i byen* (« ces les deux les plus vieilles maisons dans la ville ») (Julien 2005 : 109) ou *dette mitt hus* (« cette ma maison »). Nous adoptons alors une structure inspirée de la sienne. Elle dit que dans ce type de phrases, lorsqu'un démonstratif et un article défini antéposé sont présents, le démonstratif est toujours en premier, ce qui indique

⁵ Voir les structures plus bas.

qu'ils ne rivalisent pas pour la même place (Julien 2005 : 111). Elle crée donc un SDém facultatif au-dessus du SD. Les arguments présentés ci-dessus soulignent l'importance de traiter l'article suffixé et le déterminant antéposé de façon différente, ce qui nous amène à créer une structure avec un SD éclaté, en conformité avec Julien (2005). Son analyse nominale maximale modifie celle d'Abney (1987). Elle déplace la définitude en l'enlevant du SD et en créant une nouvelle projection qu'elle appelle *nP* (ici : *Sn*). Elle rend aussi la catégorie Nom(bre) obligatoire:

«If a stem appears with inflectional suffixes, it must be the case that the stem, which is generated below the inflectional heads, has moved to or across these heads, thereby ending up in front of the inflectional markers » (Julien 2005 : 2)

Tous les SN ont un syntagme de nombre, SNom (Ritter 1991), qu'ils soient au singulier ou au pluriel. Pour Julien, cette catégorie est réservée pour marquer le nombre qui apparaît comme suffixe au nom (par exemple *steiner, des pierres*). Le N doit se déplacer au SNom pour obtenir ce suffixe. Au-dessus du SNom se trouve alors *Sn* – une catégorie où la définitude est générée. Regardons maintenant les structures d'un SD défini sans adjectif, un SD défini avec adjectif et un SD démonstratif avec adjectif. Nous nous inspirons de Julien en faisant quelques modifications. Tandis que Julien tient l'adjectif et le démonstratif pour spécifieurs de leurs syntagmes, nous les considérons comme têtes. La structure pour un SD défini sans adjectif est illustrée dans la figure 3, dans l'esprit de Longobardi (1994) et d'autres.

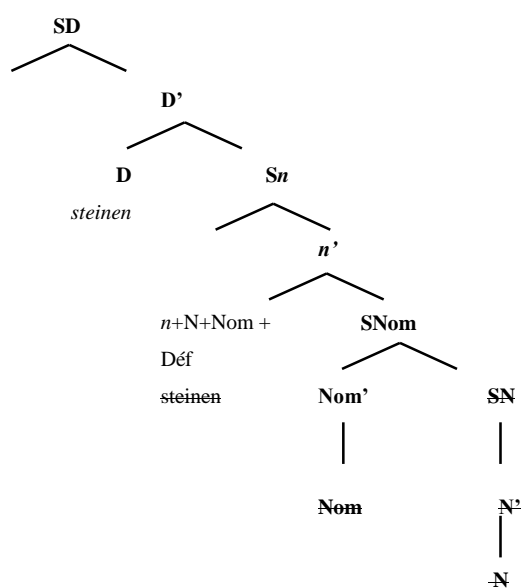


Figure 3. Le SD défini sans adjectif en norvégien.

La définitude est d'abord générée dans *n*, le complexe *steinen* monte vers la position tête du SD, D, qui a un trait qui correspond à celui de *steinen*, ce qui explique le déplacement. Nous nous distancions alors de l'analyse de Julien, qui déplace ce complexe au spécifieur du SD. La définitude est générée dans *n* à cause de l'interprétation sémantique dépendant de l'article suffixé, à savoir que *n* encode la spécificité. Julien (2005 : 4) dit qu'en effet, concernant le rôle de *n*, que pour que l'ordre des mots soit correct, il faut qu'il y ait une tête au-dessus de Nom et en-dessous des adjectifs, à laquelle se déplace le complexe *n+N+Nom+Déf*. Suite à ces arguments, la figure 4 montre la construction d'une structure du SD avec adjectif, *den fine steinen*.

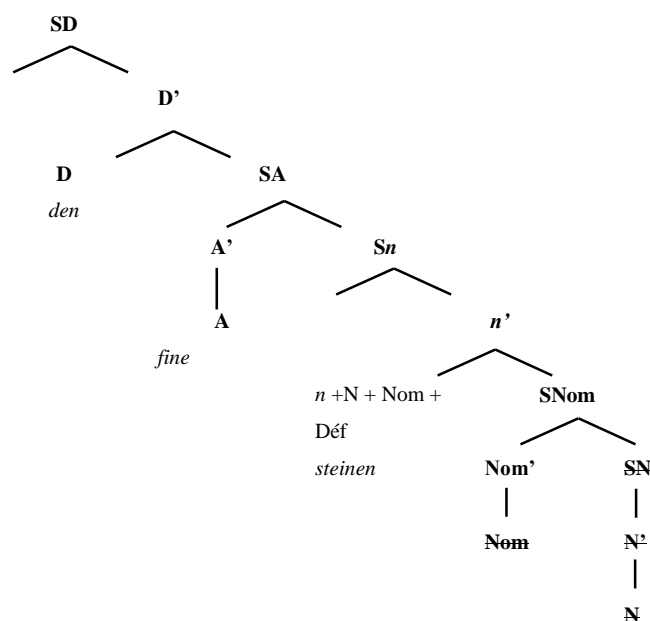


Figure 4. Le SD défini avec adjectif en norvégien.

L'article défini antéposé *den* est ci-dessus un D défini, et non un démonstratif. La présence de ce D bloque le mouvement de *steinen* qui reste dans la position tête de *n*. Le syntagme adjectival (SA) s'intercale entre SD et le *Sn*. La dérivation pour *steinen* reste la même, sauf pour le fait qu'il ne peut pas monter vers D.

Le démonstratif et l'article défini antéposé occupent, comme nous venons de voir, des positions têtes distinctes. Le SDém apparaît ainsi au-dessus du SD, pour permettre des phrases du genre *dette mitt hus*. Nous considérons Dém comme une tête du SDém même si les arguments de Julien mentionnés ci-dessus sont en faveur du fait que ce sont des spécifieurs du SDém. Le nom reste ici dans *n*, le SA s'intercalant entre SD et *Sn*. Dans la figure 5 est montrée la projection du SDém avec adjectif.

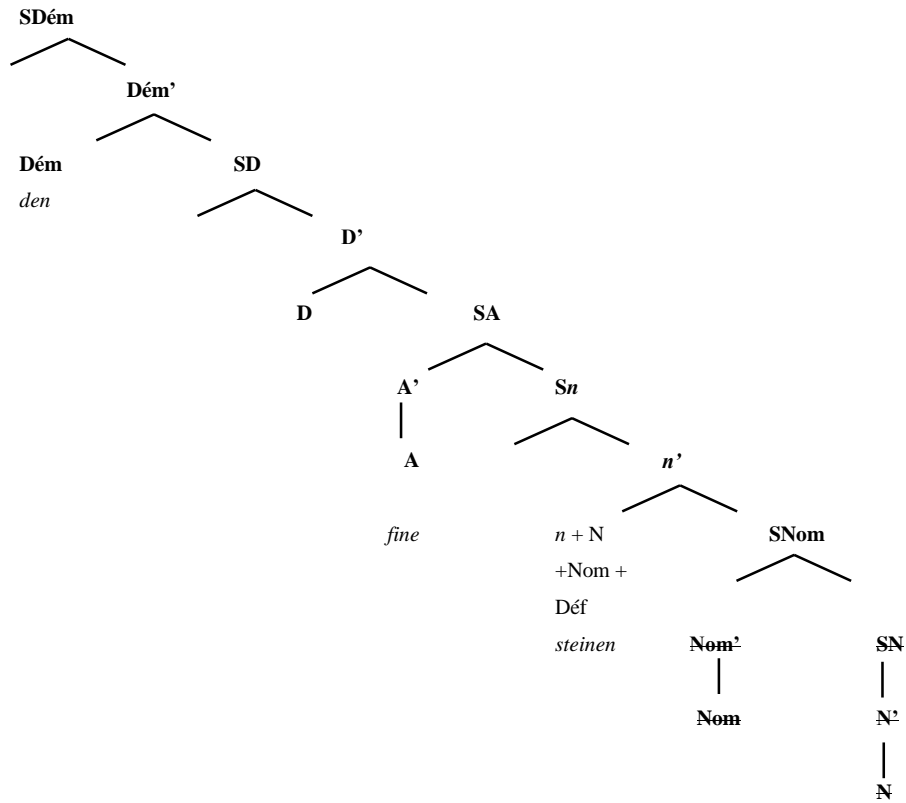


Figure 5 : Le SDém avec adjectif en norvégien.

Pour l'analyse d'un SDém sans adjectif, il faut simplement garder la même structure et enlever le SA, le SD ayant D comme tête et Sn comme complément, cf. la figure 6.

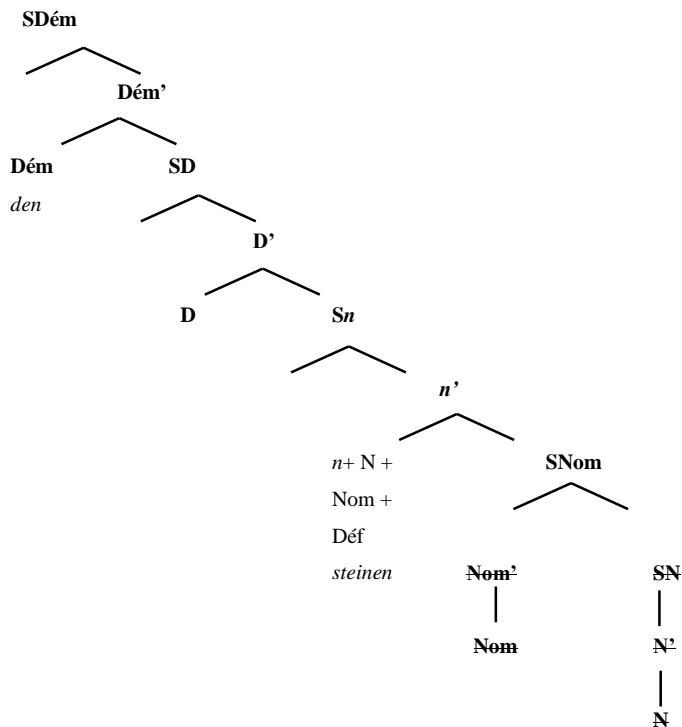


Figure 6 : Le SDém sans adjectif en norvégien.

2.4 Description sémantique

Nous décrivons maintenant la sémantique du démonstratif. Dans un premier temps, nous regardons les deux emplois majeurs déictique et anaphorique (2.4.1). Dans un deuxième temps, nous comparons le démonstratif avec l'article défini (2.4.2) afin d'éclaircir les caractéristiques sémantiques du démonstratif. Cette comparaison nous servira pour l'étude 1 (5.2).

2.4.1 Référence indexicale et référence anaphorique

Comme nous l'avons vu dans 2.1, la fonction des déterminants est de donner des instructions au destinataire sur la manière de construire le référent du nom actualisé par le déterminant. Le démonstratif est un marqueur grammatical de la définitude, ce qui veut dire qu'il permet au locuteur et au destinataire d'établir une relation de différenciation par rapport à un référent. Il s'agit alors d'une référence : une expression linguistique mise en relation avec une entité du monde (Zufferey et Moeschler 2012 : 69). En sémantique, il y a deux types de références, à savoir la référence indexicale et la référence anaphorique. Regardons d'abord la référence indexicale.

Étymologiquement, le terme de *démonstratif* veut dire que ce déterminant démontre ou montre le nom. Deux termes traditionnels utilisés pour le norvégien sont *påpekende pronomen*, voulant dire « pronom pointant sur quelque chose » et *pekeord*, signifiant « mot pointant ». Les deux sont de nos jours fréquemment utilisés pour l'acquisition du norvégien comme langue étrangère⁶. Ces termes témoignent de ce que l'on pourrait appeler le sens basique du démonstratif, celui de « localiser spatialement un référent dans la situation d'énonciation de l'occurrence » (Kleiber 1983 : 112), à savoir la *deixis*, de laquelle on obtient une référence indexicale. L'origine grecque de ce mot est « référence », « pointant » ou « indication ». Lorsque l'on emploie *ce N* ou *den/denne N* de façon déictique, le SN_{dém} renvoie à un référent physiquement présent ou accessible dans la situation d'énonciation. Dans (19), *ce stylo* ou *den pennen* signifie un stylo particulier. On peut facilement imaginer le locuteur pointant du doigt le stylo qu'il veut que le destinataire lui donne.

(19) Donne-moi **ce stylo**. (Exemple forgé)

Gi meg **den pennen**.

⁶ Nous parlons de notre propre expérience en tant qu'enseignante de cette matière.

Selon Kleiber (1983 : 115), le démonstratif ne démontre pas le référent car c'est le geste qui souvent accompagne le démonstratif en emploi déictique qui fait la « monstration » tandis que le démonstratif, lui, indique seulement qu'une référence a eu lieu et que c'est au destinataire de trouver le référent. Si on dit que le sens de base du démonstratif est la deixis, et notamment en emploi gestuel, on pourrait regarder les autres emplois comme une extension de cet emploi. Dans (20), *ce musée* ou *dette galleriet* fait référence au *musée de Beaux-Arts*, un référent déjà évoqué dans le cotexte, c'est-à-dire le contexte linguistique qui entoure l'occurrence.

(20) Beaucoup de touristes visitent chaque année le musée de Beaux-Arts. **Ce musée** est un des meilleurs du pays. (Exemple forgé)

Mange turister besøker årlig Nasjonalgalleriet. **Dette galleriet** er et av landets beste.

On parle ici d'une référence anaphorique ; le SNdém fait référence à une réalité déjà mentionnée dans le texte. Il s'agit d'une reprise. L'anaphore et la deixis sont les deux emplois majeurs du démonstratif, selon la Grammaire Méthodique du français (Riegel *et al.* 1994) et la Grammaire de Référence du norvégien (Faarlund *et al.* 1997).

(19) et (20) sont forgés afin d'illustrer les différents types de démonstratif. Notre étude explore d'ailleurs si cet emploi du démonstratif en norvégien est le bon. Une hypothèse est que l'on mettrait le défini à la place du démonstratif en norvégien. Nous y reviendrons dans 5.2.

Les emplois anaphorique et déictique se ressemblent en ce qu'ils exigent que le référent du SNdém soit identifié pour le locuteur et déjà identifié ou identifiable pour le destinataire. Ils donnent donc au destinataire l'instruction de chercher le bon référent. Ils se distinguent en ce que le référent actualisé par le SNdém se trouve dans la situation d'énonciation en emploi déictique et dans le cotexte en emploi anaphorique. Il pourrait sembler naturel d'opposer les deux, mais ce n'est en fait pas nécessaire. Ehlich (1982 : 33) insiste sur le trait déictique du démonstratif et affirme que son acte de reprendre un référent est toujours déictique et non anaphorique. Selon Kleiber (1991 : 5), il est nécessaire de « formuler une nouvelle définition de ces deux concepts [anaphore et deixis] qui renonce à l'élément de localisation textuel vs non textuel comme critère subsumant ». À l'instar d'Ehlich (1982), il insiste sur le fait que l'anaphore « marque avant tout la continuité avec un référent déjà placé dans le focus », alors que la deixis met l'attention du destinataire sur un nouveau référent (Kleiber 1991 : 10). En outre, il souligne que l'opposition textuel-non textuel s'exprime uniquement au niveau de l'emploi de l'expression référentielle, et pas au niveau de l'expression elle-même. Même si le

démonstratif peut être employé anaphoriquement, c'est alors son côté déictique, le trait de mettre quelque chose en focus, qui doit être reflété dans la définition qu'on en donne. À notre avis, la définition que donne Gary-Prieur (2011) est satisfaisante et c'est celle-ci que nous adoptons pour ce mémoire :

Ce + N :

Je désigne x (je a identifié x).

Je catégorise x comme N.

Je attire l'attention de tu sur x [tu doit identifier x]. (Gary-Prieur 2011 : 69)

2.4.2 Le déterminant démonstratif face à l'article défini

Une comparaison avec l'article défini nous permet de mettre en lumière les caractéristiques du démonstratif. Les deux sont des déterminants définis et ils ont en commun d'être les seuls à pouvoir être suivis de *même (le/ce même pangolin)* ainsi qu'à assurer la référence anaphorique (Riegel *et al.* 1994 : 276).

Regardons l'origine des deux déterminants. L'article défini français provient du démonstratif de l'éloignement *ille* du latin. En latin, il y a plusieurs démonstratifs, et à partir des formes renforcées *ecce ille* et *ecce iste* évoluent d'abord les formes *cil* et *cist* en ancien français. Ces formes s'affaiblissent et *ce* en résulte (De Mulder et Carlier 2006 : 96). En norvégien, l'histoire du démonstratif est peut-être un peu plus compliquée. En bref, l'article défini suffixé *-en* provient d'un article défini en vieux norrois qui est clitique, ce qui veut dire qu'il est à mi-chemin entre un mot indépendant et un morphème. D'autre part, l'article défini antéposé et le démonstratif proviennent du démonstratif *þann* (Faarlund 2009 : 617). Gary-Prieur (2011) utilise leur étymologie comme argument pour une différence de mode de référence entre l'article défini et le démonstratif : le démonstratif est fondamentalement déictique tandis que l'article défini est fondamentalement anaphorique.

Cette différence se révèle à travers le trait sémantique [\pm proximal] du démonstratif, qui est intrinsèque dans la forme simple en norvégien et qui s'exprime à travers les particules *-ci* et *-là* en français. Selon Korzen (2006), c'est la seule différence grammatico-sémantique entre le démonstratif et le défini. Gary-Prieur (2011 : 65), Kleiber (1991) et Ehlich (1982) insistent également sur le fait que la nature déictique du démonstratif témoigne d'une différence

fondamentale avec le défini. Mais le fait que le démonstratif ait ce trait ne veut pas dire que l'article défini ne peut être utilisé en contexte de proximité. Nous verrons plus bas que le trait d'unicité du défini lui permet justement d'être employé dans ce but. Leeman (2004 : 74) décrit *ce* N comme *le* N + *ici*. Cette description réduit le démonstratif à un défini, mais met en valeur le trait déictique du démonstratif. Kleiber (1984 : 64) rejette cette description car « [cette idée se heurte] à des difficultés insurmontables relatives à la récupération de l'élément déictique et, surtout, parce qu'elles se révèlent erronées quant au point central de la thèse défendue, à savoir la réduction de *ce* à *le* ». Peut-être la description de Leeman (2004) est-elle un peu simpliste car elle ne dit rien sur les autres différences entre les deux déterminants.

Leeman (2004 : 43) remarque par ailleurs qu'en employant un SN_{déf} ou un SN_{dém}, le locuteur présuppose que le destinataire sait à quel référent il renvoie. Or, la manière dont est présupposée l'existence de ce référent diffère. Pour qu'une réalité présente dans le cotexte ou le contexte extra-linguistique puisse être identifiée comme proximale ou distale, elle doit être identifiable pour le destinataire. Afin que cela se passe et puisque l'article défini et le démonstratif ont un sens référentiel, le locuteur présuppose nécessairement l'existence de cette réalité (Kleiber 1984 , Lyons 1999 , Korzen 2006) :

« in order for an entity to be identifiable, it must exist. A speaker cannot ask the hearer to identify a given entity [...] without presupposing its existence »
(Korzen 2006 : 266).

Puisque l'existence du référent est déjà présupposée, un démonstratif ainsi qu'un article défini est inacceptable après une construction impersonnelle (**Il y a ce/le casse-noix sur la table*) ou après un verbe inaccusatif (**Il est venu cette/la femme*). En comparant *le chien a aboyé* avec *ce chien a aboyé*, Kleiber (1984 : 66-67) montre que la présupposition est la même (qu'il existe un chien), mais qu'elle n'est pas du même ordre dans les deux cas. En fait, puisque *le* peut être employé référentiellement ainsi que non-référentiellement (cf. *Paris est la capitale de la France*), il est, en emploi référentiel, le résultat de la présupposition de l'existence d'un référent unique. *Ce* par contre, peut uniquement avoir une lecture référentielle et la présupposition de l'existence d'un référent en est la conséquence. Gary-Prieur (2011 : 66) porte un autre regard : tandis que l'article défini présuppose l'existence du nom qu'il désigne, le démonstratif « pose que le locuteur décide de catégoriser comme N tel objet de la situation ». Nous reprenons son exemple illustratif (21) où *cette éponge* réfère à un objet qui ne correspond pas à la définition du nom éponge :

(21) Il n'y avait pas d'éponge dans la salle. Un étudiant m'a prêté un mouchoir en papier.
J'ai pu effacer le tableau avec **cette éponge** (*l'éponge) **de fortune**.

(21) illustre bien comment le démonstratif caractérise le nom d'une manière dont n'est pas capable l'article défini. Ceci est dû à sa capacité de re-classifier l'antécédent, ou dans les termes de Corblin (1987 : 198), « d'attribuer une propriété à l'objet désigné ». (Granfeldt 2003 : 130) souligne que cette capacité rapproche le démonstratif de l'adjectif, ce qui se reflète dans un terme alternatif (et plutôt désuet) utilisé pour désigner le déterminant démonstratif, à savoir *adjectif démonstratif*. Mais hormis ce trait, et le fait que le démonstratif, comme l'adjectif, s'accorde en genre et en nombre avec le nom tête, les ressemblances aux adjectifs sont peu nombreuses. Leur comportement syntaxique est très différent car contrairement aux adjectifs, ils ne peuvent pas apparaître en postposition du nom (*roman magnifique* vs. **roman ce*). De plus, on ne peut ni les modifier (**très cette femme*) ni les employer comme adverbes.

Le trait d'unicité de l'article défini est une autre chose qui le distingue du démonstratif. L'article défini singulier impose que le nom qu'il désigne est l'unique nom dans la situation. (Corblin 1987 : 218) donne les exemples suivants :

(22) **Le chien** te mordra.

(23) **Ce chien** te mordra

Dans (22), le nom désigné est nécessairement isolé comme le seul objet de cette catégorie dans le contexte. Dans cette situation, il n'y a qu'un chien. Par contre, l'emploi de *ce* dans (23) implique qu'il y en a plusieurs, mais que c'est seulement un chien particulier qui peut mordre le destinataire. Autrement dit, on pourrait dire que le démonstratif distingue le nom qu'il désigne des autres noms. Riegel *et al.* (1994 : 286) souligne que l'originalité du démonstratif par rapport à l'article défini réside dans cette fonction contrastive. L'exemple ci-dessous donné par Gary-Prieur (2011 : 66) montre très clairement que le trait d'unicité de l'article défini (24) s'oppose au trait contrastif du démonstratif (25)(24) :

(24) *Je voudrais **le gâteau**, et aussi **le gâteau**.

(25) Je voudrais **ce gâteau**, et aussi **ce gâteau**.

Le trait sémantique [+spécifique] est important de mentionner pour décrire le démonstratif. Lorsqu'un référent a une lecture spécifique, l'on peut identifier le référent. Au trait spécifique

s'oppose le trait générique. L'article défini peut avoir une lecture spécifique ou non-spécifique, dépendant du texte. Granfeldt (2003) l'illustre par les exemples (26) et (27) :

(26) J'ai pris **le train**.

(27) J'ai pris **ce train**.

Si *train* est déjà introduit dans le texte, par exemple « j'avais le choix entre un bus bondé ou un train presque vide. Alors j'ai pris le train », *le train* dans (26) est spécifique. Si *le train* est par exemple la réponse à la question « tu as fait comment pour venir ici ? », la lecture est non-spécifique et *le train* désigne alors le type de transport. La lecture serait dans ce cas-là générique. *Ce train* dans (27) ne peut être la réponse à cette question car le démonstratif nécessite une lecture spécifique selon Granfeldt (2003 : 129). Korzen (2006 : 264) affirme aussi qu'une lecture générique est impossible pour le démonstratif. Pourtant, Gary-Prieur (2011 : 79) montre que cela n'est pas tout à fait vrai et que le démonstratif peut en fait, dans certaines conditions, avoir une lecture générique. Il s'agit tout de même d'une « généralité restreinte » et cette généralité n'est pas du même type que celle du défini. Dans le prochain chapitre (3.1), nous parlerons plus de cet emploi générique.

2.5 Comparaison des démonstratifs norvégien et français

En comparant les deux démonstratifs, nous pouvons relever des différences et des similitudes qui méritent d'être pointées. Au niveau morphologique, les deux langues se ressemblent en ce que le démonstratif s'accorde en genre et en nombre avec le nom tête et que les deux langues ont des formes simples (*denne/den, ce*) et des formes composées (*denne N her/den N der, ce N-ci/ce N-là*). Nous observons que les éléments qui servent à renforcer ces formes sont des adverbes locatifs (*her, der*) en norvégien tandis qu'en français, ils se réalisent en tant que particules provenant d'adverbes locatifs (*-ci d'ici* et *-là de là*). Morphologiquement, les similitudes sont moins nombreuses que les différences. Premièrement, le norvégien a trois genres alors que le français en a deux, ce qui crée une répartition formelle différente dans les deux langues. Deuxièmement, les déterminants et les pronoms démonstratifs norvégiens sont formellement identiques (*den/denne boka* vs. *den/denne*), contrairement au français (*ce* vs. *celui(-ci/-là)*).

Troisièmement, l'obligation de la double définitude en norvégien, qui n'existe pas pour le démonstratif français, évoque une dernière différence morphologique. Il convient aussi de noter qu'à cause du trait de la double définitude, le norvégien permet de combiner un démonstratif avec un possessif : *den boka mi (ce livre-le mon)*, ce qui n'est pas possible en français : **mon ce livre*.

Sur le plan syntaxique, la double définitude cause également des structures considérablement différentes en français et en norvégien. Elles se ressemblent en ce que le déterminant démonstratif est antéposé au nom, et donc que le Dém est en position tête. Dans la structure du SD français, le Dém prend un SN comme complément tandis que le Dém en norvégien prend un SD qui, lui, a une structure plus élaborée que celle du français à cause de la double définitude.

Une différence qui est morphologique aussi bien que sémantique est le fait que la forme simple du norvégien a le trait intrinsèque de l'opposition proximité-distance, ce que n'exprime pas directement la forme simple *ce*. La forme composée du français, qui exprime cette opposition, ne s'emploie cependant pas de la même manière que la forme simple du norvégien. En effet, le fait que la forme en *-là* domine en français (notamment en langage oral), indique qu'elle couvre à la fois des objets étant proches et loin du locuteur, ce qui devrait logiquement être désigné par respectivement *-ci* ou *-là*. La dominance de *-là* et la non-inhérence de l'opposition proximité-distance suggèrent qu'un locuteur du français n'éprouve pas un besoin de faire cette distinction, ce qu'un locuteur du norvégien va faire naturellement. Cette différence rend la conception de la deixis radicalement différente dans les deux langues : en français, l'on marque uniquement qu'un objet se trouve dans la situation d'énonciation et en norvégien, l'on marque de manière inhérente si celui-ci est proche ou loin du locuteur. Dans l'étude 2, nous étudions cette différence davantage. En outre, la forme composée peut indiquer une distance textuelle et c'est peut-être là où la forme en *-ci* se trouve le plus souvent. Whittaker (2004b : 52) souligne que les ajouts *her* et *der* connaissent uniquement un emploi déictique, tandis que *-ci* et *-là* ont également la propriété d'établir une distance textuelle.

2.6 Récapitulation

Dans ce chapitre, nous avons caractérisé le déterminant démonstratif sous différents angles dans les langues comparées. Notre analyse syntaxique élaborée du SDém a montré que le norvégien a une structure plus complexe que celle du français étant donné la double définitude. Nous avons vu que le démonstratif ainsi que l'article défini font partie des déterminants définis, qui ont pour fonction d'impliquer l'identification du référent du SN qu'ils introduisent. Ces deux déterminants partagent ainsi certains traits sémantiques. En plus, notre comparaison entre ceux-ci a relevé des différences qui nous serviront pour l'étude 1 dans le chapitre 5. Nous avons également comparé le démonstratif français avec le démonstratif norvégien, ce qui nous a permis d'observer des caractéristiques propres à chaque langue. Du point de vue sémantique, nous avons vu que le démonstratif peut établir une relation de différenciation par rapport à un référent, anaphoriquement ainsi que de façon déictique. Dans ce qui suit, nous explorons davantage les emplois référentiels du démonstratif.

3 L'emploi du démonstratif

Le chapitre 2 nous a montré que le démonstratif a une richesse sémantique. Dans ce chapitre, nous l'explorons de façon plus approfondie afin d'établir une classification des emplois référentiels du démonstratif qui servira comme point de départ pour notre analyse (3.1) et qui nous donne une connaissance approfondie de l'étendue de ces emplois. Une telle systématisation constitue un outil pratique pour l'identification des démonstratifs dans leurs différents emplois. Les emplois principaux sont l'emploi déictique (3.1.1), l'emploi anaphorique (3.1.2), l'emploi mémoriel (3.1.3) et l'emploi générique de sous-espèce (3.1.4). Pour toutes nos études du chapitre 5, il sera pertinent de parler de type d'emploi. Par exemple, lorsque nous examinons l'opposition proximité-distance *den-denne*, il sera utile de voir s'il y a une de ces formes qui se manifeste fréquemment dans un certain emploi.

De nombreuses études des emplois référentiels du démonstratif ont été effectuées au cours de ces dernières décennies. Les études typologiques du démonstratif les plus citées sont celles de Himmelmann (1996) et de Diessel (1999). Ces études relèvent quatre emplois majeurs (à savoir l'emploi situationnel, l'emploi anaphorique, l'emploi mémoriel et la deixis discursive). Vanderbauwhede (2011) les trouve problématiques en ce qui concerne leurs définitions et délimitations et propose un regroupement plus fin avec de nombreuses sous-catégories. Ainsi elle met en lumière le problème de catégories trop larges et des zones de transition. Son modèle reflète donc la complexité des emplois du démonstratif. Pourtant, cette catégorisation fine peut parfois causer des difficultés pour savoir dans quelle catégorie mettre un SNdém. Pour créer une classification adaptée à ce mémoire, nous optons pour des catégories moins nombreuses et plus larges. Nous nous basons principalement sur ces trois essais de systématisation, ainsi que sur quelques études analytiques se concentrant sur des emplois isolés.

3.1 Notre classification

La classification des emplois référentiels que nous utiliserons pour nos recherches est présentée dans le tableau 5 ci-dessous. Elle comprend quatre grandes catégories ainsi que des sous-catégories des trois premières.

Grande catégorie	Sous-catégorie
Emploi déictique	Deixis situationnelle
	Deixis textuelle
Emploi anaphorique	Anaphore fidèle
	Cataphore
	Anaphore infidèle
	Anaphore résomptive
	Anaphore temporelle
Emploi mémoriel	Emploi mémoriel simple
	Emploi mémoriel complexe
Emploi générique de sous-espèce	

Tableau 5. Notre classification des emplois référentiels du démonstratif.

3.1.1 Emploi déictique

Cette catégorie est composée de deux sous-catégories : la deixis situationnelle et la deixis textuelle.

Deixis situationnelle

Dans la section 2.4, nous avons appelé la deixis le sens basique du démonstratif. Ceci concerne la deixis situationnelle. Rappelons que la deixis est la référence à la situation d'énonciation et que le référent du SNdém par conséquent est introduit pour la première fois. Rappelons aussi que la deixis est associée avec le geste de désignation, l'index qui pointe. La deixis situationnelle peut être spatiale si le référent auquel renvoie le SNdém est physiquement proche ou loin du locuteur au moment de l'énonciation (28), ou temporelle si le SNdém renvoie à un référent étant présent ou éloigné dans le temps (29) :

(28) **Denne byen** har et strålende bibliotek. (TS1)

(29) Je lis en page quatre de mon quotidien que les campagnes de mesures au-dessus de l'Antarctique ne sont pas bonnes **cette année** : le trou de la couche d'ozone s'y agrandit dangereusement. (BL1)

Pour Diessel (1999), il y a deux grandes catégories d'emploi du démonstratif : exophorique et endophorique. En usage exophorique, il s'agit des réalités présentes dans la situation du discours tandis que le terme endophorique englobe tout autre emploi. Autrement dit, il oppose la deixis au reste. Cette structure asymétrique indique que la deixis est l'emploi de base du démonstratif et que les autres emplois en sont dérivés. Cette position particulière de la deixis est un postulat dans la littérature (Diessel 1999 : 109). Himmelmann (1996) critique cette supposition pour son absence de preuve et affirme que toute sorte d'emploi est universellement attestée. Diessel (1999 : 110) donne trois arguments en faveur de cette hypothèse, à savoir a) que l'emploi exophorique est le premier qu'un enfant acquiert, b) que les démonstratifs exophoriques sont morphologiquement et distributivement non-marqués et c) que la grammaticalisation des démonstratifs provient d'emplois anaphoriques, déictiques discursifs et reconnaissables (mémoriels) et que les démonstratifs exophoriques ne sont jamais immédiatement réanalysés comme marqueurs grammaticaux. Nous nous inscrivons dans cette même perspective.

Deixis textuelle

À partir de cet emploi basique est dérivée la deixis textuelle : quand le SNdém réfère à une expression linguistique présente dans la situation d'énonciation ou dans le texte. Le renvoi peut ainsi être métadiscursif, c'est-à-dire que le texte renvoie à lui-même, cf. (30) et (31) :

(30) Ce que je cherche à en comprendre, dans **cet essai**, est à la fois limité et central : c'est le rôle qu'y ont joué les passions idéologiques, et plus spécialement la passion communiste. (FFU1)

(31) **Denne boken** forsøker å presentere norsk næringsliv ved slutten av et hundreår som forvandlet Norge fra en fattig nasjon i utkanten av verden til et moderne velstandssamfunn med hele verden som marked og samarbeidspartner. (GJ1)

Ou même métalinguistique (32):

(32) 'Cette' : **ce mot** est un déterminant démonstratif. (Vanderbauwhede 2011 : 206)

Vanderbauwhede (2011) appelle cet usage deixis textuelle pure. Nous nous limitons à la deixis textuelle, à l'opposé de la deixis situationnelle. En fait, cet emploi coïncide avec ce que Himmelmann (1996) et Diessel (1999) appellent deixis discursive (lorsque le SNdém renvoie à des phénomènes abstraits, et non un antécédent précis, dans le cotexte). Pour eux, la deixis discursive ressemble à l'emploi déictique en ce que sa référence s'établit aussi pour la première fois (Himmelmann 1996 : 224). À la différence de l'emploi déictique de base, qui réfère à une entité présente dans le contexte extralinguistique, la deixis discursive a pour référent un élément du discours, c'est-à-dire une expression linguistique. Vanderbauwhede (2011 : 174) a divisé la deixis discursive en trois emplois (à savoir la deixis textuelle pure, la récupération situationnelle-textuelle et l'anaphore résomptive – voir plus pas) parce qu'à son avis, cette notion regroupe des emplois qui sont « trop hétérogènes pour pouvoir constituer une seule catégorie ». Elle abandonne donc le terme de *deixis discursive* omniprésent dans la littérature et en répartit les différents emplois dans plusieurs autres catégories existantes. Nous avons choisi de marcher sur ses pas, mais d'abandonner sa catégorie de récupération textuelle-situationnelle pour la raison que les rares SNdém rentrant dans cette catégorie peuvent tout simplement appartenir aux deux catégories, à savoir la deixis textuelle et la deixis situationnelle.

3.1.2 Emploi anaphorique

Comme nous l'avons vu dans le chapitre 2, les grammaires considèrent la deixis et l'anaphore comme les deux grands emplois du démonstratif. Rappelons qu'une anaphore est un renvoi à une mention antérieure dans le texte. Gary-Prieur (2011 : 72) préfère le terme *reprise* à anaphore parce qu'il ne s'agit pas d'une relation obligatoire entre deux éléments dans le texte, mais d'une hypothèse qu'il y a une continuation discursive entre deux énoncés consécutifs. Selon elle, c'est cette hypothèse, et pas le sens même du démonstratif, qui oblige à interpréter *ce* N comme coréférent du nom déjà mentionné. Le démonstratif fait chercher au destinataire le référent de *ce* N dans le cotexte ou le contexte extralinguistique. Nous avons donc affaire à la *coréférence*, c'est-à-dire que plusieurs expressions linguistiques réfèrent au même objet. Malgré les bons arguments de Gary-Prieur, nous nous en tenons au terme d'anaphore pour la simple raison qu'il est le plus répandu dans ce domaine de recherche. En emploi anaphorique, la récupération du référent désigné par le SNdém est purement textuelle. Vanderbauwhede (2011 : 194) renomme cette catégorie récupération textuelle car elle inclut non seulement l'anaphore, mais aussi la cataphore, qui renvoie à une mention postérieure dans le texte. Nous l'incluons également. Par conséquent, dans notre catégorie « emploi anaphorique » rentrent tous les SNdém qui ont pour

référent un élément dans le contexte linguistique, antérieurement autant que postérieurement. Nous gardons le terme d'anaphore en raison du fait que les cataphores ne sont pas aussi fréquentes que les anaphores. Regardons maintenant les sous-catégories.

Anaphore fidèle

Le SNdém fonctionne comme anaphore fidèle quand le SN auquel il renvoie est le même mot, cf. (33) et (34) :

(33) [...] j'ai avancé en commençant que l'accès à la télévision a pour contrepartie une formidable censure, une perte d'autonomie liée, entre autres choses, au fait que le sujet est imposé, que les conditions de la communication sont imposées et surtout, que la limitation du temps impose au discours des contraintes telles qu'il est peu probable que quelque chose puisse se dire. **Cette censure** qui s'exerce sur les invités, mais aussi sur les journalistes qui contribuent à la faire peser, on s'attend à ce que je dise qu'elle est politique. (PB1)

(34) [...] og kanskje særlig i den dagboken hun begynte å føre i tiden like etter krigen. Her konsentrerer hun seg vesentlig om kunstneriske og filosofiske spørsmål. Under gjennomgåelsen av hennes kunst er hennes uttalelser av meget stor betydning og en god støtte i vurderingen av det hun produserte. Gjennom **denne dagboken** får man virkelig innblikk i hennes "indre verksted", som viser med hvilket alvor og med hvilken konsekvens hun formet sin karakteristiske personlige sti. (OHM1)

Les deux mots peuvent aussi se distinguer légèrement, par exemple passer du singulier au pluriel ou vice versa, ou connaître un ajout ou une réduction (35):

(35) « [...] Ces phénomènes sont des indices indéniables de l'existence dans la vie de l'âme d'une puissance que d'après ses buts, nous nommons pulsion d'agression ou de destruction, et que nous dérivons de l'originare pulsion de mort de la matière animée. » La mélancolie narcissique manifesterait **cette pulsion** à son état de désunion d'avec la pulsion de vie : le surmoi du mélancolique apparaît à Freud comme « une culture de la pulsion de mort ». (JK1)

Cataphore

On appelle un SNdém par le terme *cataphore* lorsqu'il renvoie à un élément qui se trouve en postposition du SNdém (36) :

(36) Sittai s'avance vers lui et pose la paume de sa main à plat sur sa tête. Geste de possession qu'accompagnent **ces mots** : La vérité est une maîtresse exigeante, Pattig, elle ne tolère aucune infidélité, toute ta dévotion lui est due, tous les moments de ta vie sont à elle. Est-ce bien la vérité que tu cherches ? (AM1)

À l'exception du fait que le référent est localisé après le SNdém qui le désigne, la cataphore ressemble à l'anaphore en ce que son référent est récupérable dans le texte.

Anaphore infidèle

Lorsque le SN auquel réfère le SNdém est un tout autre mot que celui-ci, on parle d'une anaphore infidèle (37):

(37) Dès mon âge le plus tendre j'ai vécu la vie des marins, ce que je fais encore aujourd'hui. **Ce métier** pousse ceux qui le professent à vouloir connaître les secrets de ce monde. (TT1)

Elle peut être synonyme de son antécédent (38) :

(38) Jeg får servert kaffe og noe å bite i på rommet, ellers har jeg ingen andre forsetter enn å sende deg denne epistelen før jeg pakker sammen og reiser til Sevilla fredag formiddag. Jeg plages en smule av tanken på at du kanskje ikke kommer til å kople deg på nettet med det første og kunne følgelig være fristet til å avgi **denne rapporten** i porsjoner. (JG3)

Elle peut aussi être hyperonyme. Le SNdém réfère souvent à plusieurs antécédents dans ce cas, cf. (39) :

(39) Eller hva med det afrikanske neshornet og tapiren? Buffon mener at **disse dyrene** en gang må ha vært på samme kontinent. (TS1)

Les anaphores infidèles peuvent re-classifier le référent que désigne le SNdém (Corblin 1987 : 199). Par exemple, en choisissant un synonyme pour reprendre un référent, le locuteur donne

une nouvelle perspective au référent. Le SNdém peut aussi contenir de la nouvelle information sur le référent (40):

(40) Bien qu'il ait dix-huit ans à peine, **ce fils de la haute noblesse parthe** serait entouré d'une infinie considération s'il ne portait dans le regard une candeur enfantine qui le dépouille de toute majesté. (AM1)

L'anaphore infidèle reclassifieur est souvent accompagnée par un ajout d'un adjectif ou d'autre chose (Vanderbauwhede 2011 : 199) relève que cette propriété de reclassification peut aussi exprimer une valeur intersubjective, méliorative ou péjorative de la part du locuteur (41) :

(41) "På den første Russlands-reisen vår i 1553 kalte jeg fjellet for Nordkapp (North Cape)", forteller den engelske skipskapteinen Stephen Borough. Men det er hans kollega Richard Chancellor som er mest kjent for å være opphavsmannen til **dette velklingende navnet**. (KS1)

Anaphore résomptive

Lorsque le SNdém renvoie à une partie de la phrase, une phrase ou un paragraphe, il s'agit d'une anaphore résomptive. Vanderbauwhede (2011) appelle cela *reformulation résomptive*, mais nous préférons que le terme reflète le côté anaphorique de cet emploi. Himmelmann (1996) et Diessel (1999) incluent l'anaphore résomptive dans l'emploi de deixis discursive, car d'une manière particulière, elle renvoie au discours et pas à un antécédent concret dans le texte, comme le fait l'anaphore fidèle ou infidèle (d'où le renomination faite par Vanderbauwhede). Mais à part cela, cet emploi ressemble beaucoup à l'anaphore, en reprenant un élément dans le cotexte. Par exemple, « cette histoire » peut référer à toute une histoire qui est racontée préalablement :

(42) Il y avait beaucoup de chevaux en ce temps-là, des fiacres, des petits coupés ; cela me plaisait à ravir : c'était tellement plus joli que je ne prenais presque jamais de taxis. Le seul que je me souviens d'avoir pris, alors, ce fut pour aller déposer Du côté de chez Swann, avec une lettre, chez la comtesse Greffulhe. Si je m'en souviens, c'est que j'étais bien honteuse et toute gênée, après, parce que la comtesse habitait rue d'Astorg, juste de l'autre côté du boulevard Haussmann ; mais j'ignorais où c'était et le chauffeur n'avait pas réagi. Quand j'ai raconté **cette histoire** à Nicolas, il s'en est amusé et il a déclaré que cela ne faisait rien, et comme chaque fois il m'a payée. (CA1)

Anaphore temporelle

Whittaker (2004a : 226) relève un emploi particulier de l'anaphore qu'elle nomme *anaphore temporelle*. Il s'agit des SNDém qui renvoient au cadre temporel du texte, sans que celui-ci ait été mentionné dans le cotexte immédiat. L'emploi du démonstratif se justifie par la saillance cognitive du référent désigné. La saillance signifie ce qui vient en premier à l'esprit ou ce qui capte l'attention, et peut être physique ou cognitive. Dans l'exemple suivant, le matin du jour où le locuteur donnait son cours de mathématique, et non un autre jour, est le référent le plus saillant du SNDém *ce matin-là*, cf. (43) :

(43) Ce livre a commencé par des questions d'enfants. J'enseignais les mathématiques et, comme tout bon pédagogue, je m'efforçais de ne laisser aucune interrogation, si étrange ou si naïve qu'elle parût, sans réponse. L'intelligence se nourrit bien souvent de la curiosité. **Ce matin-là**, l'étude des systèmes de numération était à l'ordre du jour. (GII)

3.1.3 Emploi mémoriel

Lorsque le SNDém renvoie à un référent qui se trouve dans la mémoire du locuteur et/ou du destinataire, on parle d'un emploi mémoriel. Le référent ne se trouve donc pas dans le cotexte ou le contexte extralinguistique. Himmelmann (1996) et Diessel (1999) appellent cet emploi récognitif, signalant qu'il faut reconnaître ou re-identifier le référent. En effet, le SNDém fait appel aux connaissances partagées. Et pour cela, il est fréquent qu'il soit accompagné par des éléments textuels comme *tu sais* ou *tu te souviens* (« husker du ») (Himmelmann 1996 : 230), exemplifié dans (44) :

(44) Husker du **den togturen vår**? (Lie 2010 : 65)⁷

Emploi mémoriel simple

Dans (44), le SNDém apparaît tout seul. Il s'agit d'un emploi mémoriel simple, cf. (45):

(45) Parfaitement, même si cela peut paraître choquant, il m'est arrivé de m'interroger sur mes propres sentiments envers mes enfants. **Ce fameux amour maternel**, fort comme

⁷ *Tu te souviens de ce voyage en train notre*, « tu te souviens de notre voyage en train ». Rappelons que le norvégien a une structure syntaxique qui permet la combinaison d'un démonstratif (*den*) et d'un possessif (*vår*).

l'instinct lorsque les chiots ne savent ni boire ni marcher, pourrait-il s'estomper ou même disparaître quand le veau devient bouvillon ? (CC1)

Emploi mémoriel complexe

Le SNdém mémoriel est fréquemment suivi par une subordonnée (souvent relative) expliquant le référent et justifiant l'emploi du démonstratif. L'emploi mémoriel est donc complexe, cf. (46) :

(46) Comme leurs enveloppes, les nombres sont si parfaitement insérés dans l'usage que nous avons souvent tendance à les considérer comme une aptitude innée de l'être humain, un peu comme **ces dispositions qui nous viennent toutes seules et qui font partie du patrimoine héréditaire de notre espèce**, telles la locomotion et la capacité de parole. (G11)

Nous regarderons cette dimension cataphorique (Gary-Prieur 1998) du démonstratif de plus près dans 5.3.4. Dans le même chapitre, nous verrons que l'emploi mémoriel peut avoir une lecture générique.

Vanderbauwhede (2011) divise l'emploi mémoriel en cinq sous-catégories explicitant de quel type de connaissance il s'agit (par exemple la connaissance personnelle des locuteurs ou la connaissance générale de la communauté). Nous pensons qu'un tel découpage est pertinent pour montrer la complexité de l'emploi mémoriel, mais pour notre mémoire, nous nous contenons de faire la distinction entre les emplois mémoriels simple et complexe.

3.1.4 Emploi générique de sous-espèce

Le dernier emploi est un emploi un peu particulier en ce qu'il peut être ou bien déictique ou bien anaphorique. En emploi générique de sous-espèce, le SNdém renvoie à un élément présent dans le cotexte ou dans la situation d'énonciation, et a donc un emploi déictique ou anaphorique, mais en même temps, il renvoie à un référent général. Il crée une sous-espèce du SN, exemplifié dans (47) :

(47) Il faut bien de temps à autre nettoyer les écuries d'Augias si on ne veut pas que les rats envahissent la maison ! Dans **ces moments-là**, je ne jette que l'indiscutable : [...] (CC1)

Puisqu'il s'agit de sous-espèce, les SNDém ayant cet emploi sont souvent au pluriel ou du genre *ce type de N, cette sorte de N*, comme dans (48) :

(48) N'oublie pas, range ! ... Range, n'oublie pas ! ... Et voilà, on finit toujours par s'énerver et par gueuler à la mille sept cent soixante-douzième fois qu'on demande la même chose à la même personne. Quand je te fais **ce genre de réflexions**, tu me regardes avec une sorte d'agacement souverain et méprisant. (CC1)

Cet emploi est à distinguer d'un emploi mémoriel avec une lecture générique. Alors que l'emploi mémoriel ne présuppose pas une mention antérieure dans le texte de son référent, l'emploi générique de sous-espèce le fait. Par ailleurs, cet emploi du SNDém se traduit souvent par *slik/sånn*, « tel », en norvégien. Nous regardons cet emploi de plus près dans 5.4

4 Méthodologie

Dans ce qui suit, nous mettons en lumière la méthodologie appliquée à nos recherches. Tout d'abord, nous regardons la linguistique contrastive et la linguistique de corpus (4.1). Ensuite, nous présentons le corpus dont nous nous servons pour ce mémoire, Oslo Multilingual Corpus (4.2), avant d'évaluer le corpus comme méthode (4.3). Enfin, nous déterminons l'efficacité de notre corpus comme représentative d'une langue (4.4).

4.1 La linguistique contrastive et la linguistique de corpus

La linguistique contrastive est née suite à l'apparition de l'analyse contrastive dans les années 1950, à l'origine créée pour faciliter l'apprentissage d'une langue étrangère. C'est une comparaison systématique de deux ou plusieurs langues dont l'objectif est de relever leurs différences et similitudes. Une telle analyse a pour avantage de montrer les propriétés spécifiques et générales de chacune des langues comparées. La comparaison entre un texte original et une traduction n'est pas quelque chose de nouveau, cela existait bien avant l'ère des ordinateurs. Avec le développement de la technologie au cours des dernières décennies, les corpus ont pu être informatisés.

Un corpus est un ensemble de textes censé être représentatif de la langue utilisée dans un espace limité. Il peut être monolingue, bilingue ou plurilingue. Il existe deux types de corpus plurilingue : le corpus parallèle et le corpus comparable. Il est important de connaître la différence entre les deux. Un corpus parallèle, ou corpus de traduction, comporte des textes originaux et leurs traductions. Un corpus comparable est un ensemble de textes originaux d'une ou de plusieurs langues portant sur les mêmes sujets. Les textes devraient également appartenir à un même registre. Les deux types de corpus peuvent être combinés. Johansson (2007 : 5 et 9) souligne l'importance de cette combinaison du fait qu'ils ont chacun leurs inconvénients. Premièrement, les textes traduits sont toujours influencés par le texte original dans une certaine mesure et peuvent aussi contenir des erreurs de compréhension. De plus, le traducteur peut faire des choix textuels qu'un autre traducteur ferait différemment. Ainsi, un texte traduit ne peut être considéré comme un texte original. Il est très possible que le langage d'un texte traduit diffère de celui d'un texte original, exprimé de façon plus naturelle. Un corpus comparable peut

combler ces lacunes qu'a le corpus parallèle étant donné qu'il comporte des textes originaux de chaque langue.

4.2 Oslo Multilingual Corpus

Pour notre étude, nous nous servons d'Oslo Multilingual Corpus (OMC), une base de données de textes appartenant à l'Université d'Oslo, résultat du projet SPRIK - Språk i Kontrast (« langues en contraste ») dont l'objectif était de renforcer les travaux de recherche linguistique dans les domaines de la sémantique, la pragmatique, la syntaxe, la linguistique contrastive, la traductologie et la stylistique. Il s'agit d'une combinaison de corpus parallèles et de corpus comparables qui représente principalement des textes norvégiens, français, anglais et allemands, mais aussi quelques textes en néerlandais et en portugais. L'OMC se décline en plusieurs bases selon la langue. Les bases utilisées pour ce mémoire contiennent des textes originaux littéraires et non-littéraires en norvégien et en français et leurs traductions respectives. Nous en donnons les caractéristiques ci-dessous.

Le FNPC, le corpus parallèle français-norvégien, contient 16 textes originaux français et 15 textes originaux norvégiens avec traduction. Il se divise en deux bases, FNPC/Fiction et FNPC/Non-fiction :

FNPC – Textes de fiction	FNPC - Textes de non-fiction
Texte original norvégien : env. 55 800 mots	Texte original norvégien : env. 117 500 mots
Texte traduit français : env. 63 300 mots	Texte traduit français : env. 134 000 mots
Texte original français : env. 111 200 mots	Texte original français : env. 136 500 mots
Texte traduit norvégien : env. 109 300 mots	Texte traduit norvégien : env. 137 000 mots

Tableau 6. Bilan des textes du corpus FNPC.

Le corpus No-Fr-Ge contient 7 textes de fiction originaux norvégiens et leurs traductions françaises et allemandes (nous avons ignoré ces dernières). La base de No-En-Fr-Ge consiste en un corpus unidirectionnel et contient 5 textes de fiction originaux norvégiens et leurs traductions anglaises, françaises et allemandes (nous n'avons gardé que les françaises).

No-Fr-Ge	No-En-Fr-Ge
Texte original norvégien : env. 498 724 mots	Texte original norvégien : env. 408 558 mots
Texte traduit français : env. 540 887 mots	Texte traduit anglais : env. 425 949 mots
Texte traduit allemand : env. 485 787 mots	Texte traduit français : env. 439 687 mots
	Texte traduit allemand : env. 392 770 mots

Tableau 7. Bilan des textes des corpus No-Fr-Ge et No-En-Fr-Ge.

4.3 Le corpus en linguistique contrastive : avantages et inconvénients

Le corpus plurilingue est avantageux comme méthode en linguistique contrastive pour plusieurs raisons. Premièrement, c'est un outil qui s'avère efficace pour illustrer des faits de langues et pour vérifier des hypothèses linguistiques. On peut ainsi rapidement tester ses intuitions. En effet, le corpus informatisé peut être utilisé efficacement étant donné que les mots sont catégorisés et qu'on peut facilement comparer la même phrase dans plusieurs langues, vu que chaque phrase est liée à une autre dans la traduction.

Deuxièmement, le corpus plurilingue donne de nouveaux aperçus des langues comparées, qui n'apparaissent peut-être pas dans un corpus monolingue, comme le souligne Aijmer *et al.* (1996 : 12). Grâce au corpus plurilingue, on comprend mieux les traits spécifiques, typologiques et culturels propres à chaque langue aussi bien que les traits partagés. Il peut aussi être utilisé dans de nombreux domaines de la linguistique tels que la lexicographie, l'enseignement ou l'apprentissage d'une langue étrangère. En ce qui concerne les études en traduction, un corpus multilingue illumine les différences entre des textes originaux et des textes traduits, et entre les textes natifs et non-natifs. En effectuant des recherches dans un corpus, il faut donc garder à l'esprit que le traducteur veut être fidèle au texte original. Il doit respecter le genre, le style de l'auteur et certains aspects culturels.

Les critiques de linguistique de corpus⁸ préfèrent souvent l'introspection, une méthode fréquemment utilisée en linguistique pour vérifier un phénomène grammatical qui consiste en ce qu'un chercheur se pose une question et y répond en ayant recours à sa propre intuition, réponse qui ne concerne qu'une personne. Contrairement à cette méthode, le corpus permet d'étudier les énoncés de nombreux auteurs, ce qui rend les conclusions tirées plus plausibles.

⁸ Ceux-ci sont souvent des générativistes, voir Chomsky (1957 : 159).

Les exemples tirés d'un corpus sont authentiques, contrairement aux exemples forgés par l'introspecteur. Notons malgré tout que la méthode d'introspection est pratique en sémantique car il est impossible de déduire une définition sémantique à partir des textes seuls. Mais pour illuminer les nuances et la complexité de sens d'un mot ou d'une expression, le corpus plurilingue est une ressource précieuse. De plus, d'autres chercheurs peuvent vérifier les données du corpus, comme le souligne Johannessen (2003 : 136), ce qui est impossible avec l'introspection. L'introspecteur peut influencer sur ses données selon son propre point de vue, consciemment ou non. De plus, on a souvent une perception erronée de son propre langage et il est facile de négliger des données pertinentes, ce qui est plus difficile à faire dans un corpus. Le corpus permet ainsi de dépasser les limites de l'introspection. Celle-ci étant inéluctable en recherche sémantique jusqu'à un certain point, une combinaison avec la recherche de corpus est à notre avis la méthode parfaite pour des études en linguistique contrastive.

4.4 L'OMC est-il représentatif ?

Si la base textuelle contient une combinaison de corpus parallèles et de corpus comparables, il y a lieu de croire que celle-ci est une ressource excellente pour faire la recherche en linguistique. Même si le corpus est censé donner une représentation exhaustive de la langue, il faut garder à l'esprit qu'il sera toujours limité. Par exemple, il ne s'agit que des textes écrits. Un texte écrit est influencé par les normes d'écriture et par les réflexions de l'auteur. Ainsi les textes sont privés de toute spontanéité⁹. Il existe cependant des corpus oraux, offrant une représentation plus large du langage naturel. Un problème qui apparaît concernant ce type de corpus est qu'il est possible que l'informateur change sa manière de parler s'il est conscient qu'on l'enregistre.

Concernant les textes de fiction originaux, l'OMC contient 963 082 mots en norvégien et seulement 111 200 mots en français. Quant aux textes de non-fiction originaux, ceux-ci sont mieux répartis : 117 500 mots en norvégien et 136 500 en français. En nous basant strictement sur le grand écart entre la quantité de texte original des deux langues, il semblerait que l'OMC soit plus représentatif de la langue norvégienne que de la langue française. Mais, à notre avis, il ne faut pas donner trop d'importance au nombre de mots parce que les traductions françaises

⁹ Il y a tout de même un certain type de texte qui peut représenter la langue spontanée jusqu'à un certain point : les SMS ou les messages Facebook. Par exemple, des études du norvégien montrent que les locuteurs norvégiens utilisent souvent leur dialecte dans les SMS (que la norme écrite ne permet pas d'habitude), ce qui pourrait en effet refléter du langage spontané. Voir par exemple Valberg (2009).

nous disent beaucoup sur les différences entre le norvégien et le français, ce que nous voyons dans le chapitre prochain.

Dans la liste de tous les extraits de texte du corpus que nous avons utilisés, qui se trouve en annexe A, nous pouvons relever plusieurs choses intéressantes. Plusieurs textes ont été écrits par les mêmes auteurs et la plupart des textes norvégiens ont été traduits par le même traducteur. Nous observons également deux extraits (de Julia Kristeva et de Céleste Albaret) qui ont été classés comme des textes de fictions alors que ce sont des textes de non-fiction.

Nous avons vu qu'il est important de se demander à quel point l'OMC est représentatif de la langue française et de la langue norvégienne. Il convient de rappeler qu'il est impossible de créer une base donnant une représentation d'une langue dans sa totalité, orale ou écrite. Bien que nous rejetions l'idée du corpus parfait ou exhaustif, nous sommes de l'avis que l'OMC constitue une base solide pour effectuer des recherches. Ce corpus a par ailleurs un potentiel d'amélioration. L'écart important entre le nombre de textes de fiction originaux pourrait être réduit. Il faudrait aussi une répartition égale de textes originaux des deux groupes de genres. Idéalement, le corpus devrait inclure des articles de presse, des brochures et des textes d'autres formats que des livres.

En conclusion, l'OMC est une excellente ressource variée bien que limitée qui constitue, à notre avis, une base solide, utile et importante pour nos études contrastives.

5 Analyse contrastive

Notre caractérisation détaillée du démonstratif dans le chapitre 2 nous a permis de révéler des différences importantes aux niveaux morphologique, syntaxique et sémantique. Le présent chapitre vise à comparer le démonstratif en français et en norvégien quant aux divergences sémantiques. Les termes d'emploi établis dans le chapitre 3 sont utilisés continuellement pour bien identifier les démonstratifs des exemples tirés du corpus. Lorsque nous analysons les exemples traduits, nous sommes consciente de l'influence potentielle du texte original et qu'il s'agit de langue écrite (cf. la discussion méthodologique dans le chapitre 4).

Ce chapitre se déroule en quatre étapes. Nous faisons d'abord une analyse quantitative (5.1) signalant les tendances du démonstratif dans les deux langues. Ensuite suivent trois analyses qualitatives. L'étude 1 (5.2) est une extension de la discussion entamée dans 2.4.2 et porte sur l'article défini et le démonstratif et les correspondances traductionnelles entre ceux-ci. La différence fondamentale du trait inhérent de l'opposition proximité-distance de la part du démonstratif norvégien que nous avons évoquée dans le chapitre 2, est sujet de recherche dans l'étude 2 (5.3). Enfin, dans l'étude 3 (5.4), nous analysons la correspondance du démonstratif français à *slik/sånn* norvégien. Toutes ces études tentent de fournir des nouvelles perspectives sur le démonstratif en français et en norvégien.

5.1 Analyse quantitative

Dans cette partie, nous présentons les résultats de notre étude quantitative, à titre indicatif. Bien que ce ne soit qu'une petite partie de notre recherche, ces chiffres méritent notre attention. Ils nous donnent des indications qui peuvent s'avérer utiles pour l'élaboration de nos hypothèses ; ils rendent également possible la comparaison des fréquences des expressions démonstratives et leur traduction dans les deux langues. Ainsi, cela nous permettra de voir à quel point les traducteurs sont influencés par le texte original. Les chiffres révèlent également les différences majeures entre les deux langues, ainsi que quels traits sont propres à une langue. En résumé, grâce à nos chiffres, nous pouvons voir les grandes lignes du comportement démonstratif en français et en norvégien. Les statistiques dans 5.1.1 portent sur les textes originaux français traduits en norvégien, et vice versa dans 5.1.2.

5.1.1 Du français vers le norvégien

Ce correspond à	Total	%
Démonstratif proximal (<i>denne</i> N)	1035	63%
Démonstratif distal (<i>dette</i> N)	83	5%
Défini avec adjectif (<i>den</i> Adj N)	82	5%
Article défini (N- <i>en</i>)	144	9%
<i>Slik/sånn</i> (<i>en slik/sånn</i> N)	36	2%
Adverbe	34	2%
Absence	43	3%
Article indéfini (<i>en</i> N)	88	5%
Pronom (<i>den, denne, han</i>)	36	2%
Autre	52	3%
Total	1633	100%

Tableau 8. Correspondants norvégiens du démonstratif français.

Le tableau 8 montre les correspondants de *ce* dans les traductions norvégiennes des textes originaux français. Il est clair que la forme proximale a la correspondance la plus fréquente avec 63 %. La forme distale par contre, ne compte que 5 %. Dans 68 % des cas, un démonstratif est donc traduit par un démonstratif. Comme nous l'avons vu dans 2.2.2, il y a une ambiguïté concernant un SNdéf avec adjectif et un SNdém distal avec adjectif (*det store huset* vs *det store huset*). La catégorie « défini avec adjectif » contient donc ces occurrences (5%). Dans la prochaine section, (5.1.2), nous en parlons plus en détail, pour voir que cette ambiguïté crée des difficultés concernant nos statistiques. Les correspondances à un article défini en norvégien sont à 9 %. Cela veut dire que 14 % des démonstratifs français trouvent leur contrepartie en un SNdéf norvégien, ce qui n'est pas un chiffre sans importance.

Deux traductions de *ce* contiennent une description indéfinie ; l'article indéfini (*en* N) et *en slik/sånn* N, qui selon les dictionnaires se traduit en *un tel* N. Même si les correspondances sont peu fréquentes (respectivement 5% et 2 %), elles sont dignes d'être retenues. En effet, en norvégien, il s'agit d'une description indéfinie :

(49) Le frère de la sultane s'était contenté de gérer son émirat marin jusqu'à **cette journée d'été 1097** où la flotte des Roum était arrivée inopinément au large de Smyrne avec, à son bord, un messager inattendu : sa propre sœur. (AM3)

Han nøyde seg med å styre sitt maritime emirat inntil den bysantinske flåten uventet dukket opp utenfor Smyrnakysten **en sommerdag i 1097**, og ombord sto en overraskende budbringer: hans egen søster.

Comme nous verrons de manière approfondie dans 5.4, *en slik/sånn* N se rapproche sémantiquement du démonstratif, mais du point de vue formel, l'article indéfini *en* remplit une fonction centrale dans *en slik/sånn* N. Cela pourrait indiquer que le démonstratif français se rapproche de l'article indéfini. En effet, Hawkins (1978) utilise l'opposition *inclusivité-exclusivité* pour argumenter que le démonstratif et l'article indéfini renvoient tous les deux de manière exclusive, contrairement à l'article défini, qui renvoie de manière inclusive, ce qui signifie qu'il réfère à tous les objets dans le contexte qui correspondent à la description faite par le SNdéf (Hawkins 1978 : 161). Comme le démonstratif a une fonction contrastive, son renvoi est exclusif ; il ne renvoie pas à la totalité, mais à une quantité délimitée des référents saillants.

5.1.2 Du norvégien vers le français

Le corpus norvégien contient 2145 démonstratifs, comme nous le voyons dans le tableau ci-dessous. Rappelons tout d'abord, comme nous l'avons vu dans le chapitre 4, que notre corpus contient considérablement plus de texte original norvégien que de texte original français. Il ne faut donc pas tirer la conclusion hâtive que le démonstratif est plus fréquent en norvégien qu'en français. Concernant le découpage en catégories du tableau, nous explicitons s'il s'agit de la forme proximale ou distale en ce qui a trait aux correspondances en démonstratif et en article défini en français. Pour les autres catégories, nous avons regroupé les deux formes. La catégorie « autre » contient des correspondances en un adjectif, une subordonnée, un verbe, *un tel* N, ou *un N pareil*.

<i>Den/denne</i> correspond à	Total	%
Proximal à démonstratif (<i>ce</i>)	727	34%
Proximal à article défini (<i>le</i>)	81	4%
Distal à démonstratif (<i>ce</i>)	231	11%
Distal à article défini (<i>le</i>)	501	23%
Possessif (<i>mon, ton, son</i> etc.)	56	3%
Article indéfini (<i>un</i> N)	72	3%
Démonstratif composé (<i>ce N-ci/-là</i>)	140	7%
Adverbe	47	2%
Autre	46	2%
Absence	198	9%
Pronom (<i>celui, le, lui</i>)	46	2%
Total	2145	100%

Tableau 9. Correspondants français du démonstratif norvégien.

En examinant ce tableau, le taux des démonstratifs distaux paraît très haut ; 23 % et 11 % dans les catégories *distal à démonstratif* et *distal à article défini*. De plus, dans toutes les catégories au-dessous de celles-ci, le démonstratif distal apparaît. En fait, nous avons choisi de ne pas inclure des SN_{déf} avec adjectif (du type *det store huset*) dans notre recherche quantitative car selon Faarlund *et al* (1997 : 210), lorsque *den* est en présence d'un adjectif dans un syntagme nominal, il est considéré comme article défini, et non un démonstratif. Nous avons donc des raisons à croire qu'il est rare qu'il s'agisse d'un démonstratif dans les cas où un SN introduit par *den* contient un adjectif. Concernant la correspondance de *ce* en *den* Adj N (cf. le tableau 8), nous nous permettons alors de supposer qu'il s'agit d'un article défini et non d'un article démonstratif. En fait, concernant la fréquence des démonstratifs distaux dans le tableau 9, la plupart de ceux correspondant à un article défini en français, sont suivis d'une relative, qui partage des traits avec un adjectif, comme exemplifié dans (50), où la relative *som vitnet utpekte* décrit effectivement le SN *det stedet* :

(50) Under etterforskningen av det dobbelte dødsfallet ble jorden gravd opp på **det stedet som vitnet utpekte**, og det kom ganske riktig en uformelig klump organisk stoff for dagen. (BHH1)

Au cours de l'enquête qui suivit ce double décès, on creusa à **l'endroit indiqué par le témoin**, ce qui permit effectivement de déterrer une masse informe de matière organique.

La haute fréquence de la correspondance *démonstratif distal - article défini* (23 %) peut donc s'expliquer par le fait que nous avons affaire à des SN_{déf} en norvégien, et pas à des SN_{dém}. Nous constatons par ailleurs que 45 % des démonstratifs norvégiens sont traduits en démonstratifs français (34 % sont des démonstratifs proximaux et 11 % sont des démonstratifs distaux). 27 % des démonstratifs correspondent à un article défini ; 4 % sont des démonstratifs proximaux et 23 % sont des démonstratifs dont la majorité est digne d'être re-catégorisée comme des articles définis. Si nous enlevions ces cas d'ambiguïté (approximativement 20 %¹⁰), la forme proximale serait considérablement plus fréquente que la forme distale en norvégien. 7 % des démonstratifs norvégiens sont traduits en un démonstratif composé en français (*dette/det huset – cette maison-ci/-là*). Nous étudierons cette correspondance de manière plus approfondie dans l'étude 2 dans 5.3. 3 % des démonstratifs ont pour contrepartie un possessif, qui partage

¹⁰ Malheureusement, nous n'avons pas de chiffre exact concernant le nombre de SN suivis d'une relative, mais selon notre mémoire, cela concerne la grande majorité des cas.

certaines traits avec le démonstratif, par exemple que ce sont tous les deux des déterminants définis. 9 % contient des cas d'absence. Ce taux est intéressant. Souvent, il s'agit d'expressions figées norvégiennes qui n'ont pas été traduites en français, du type *den gang*, *den tid* (« cette fois ») ou *for den saks skyld* (« for that matter »). Nous observons que 2 % des démonstratifs ont un correspondant indéfini, et qu'il y a également des cas où un démonstratif est traduit en *un N pareil* ou *un tel N*. Ce type de traduction indique que le démonstratif norvégien partage certains traits avec l'article indéfini, ce que ferait également le démonstratif français. Nous regarderons cette correspondance de plus près dans l'étude 3 dans 5.4.

	Total
Nombre de démonstratifs norvégiens	2143
Nombre de démonstratifs français	4108
X fois plus	1.9

Tableau 10. Nombre de démonstratifs norvégiens et de démonstratifs français dans les textes originaux norvégiens et leur traduction française.

Le tableau 10 nous montre les démonstratifs français apparaissant dans les textes traduits du norvégien. Fait intéressant, il y a presque deux fois plus de démonstratifs dans la traduction française que dans le texte source norvégien ! Ce tableau ne contient que le nombre de démonstratifs apparaissant dans les textes, et non les correspondances, parce que nous n'avons pas eu la capacité d'examiner chaque exemple, étant donné qu'il s'agit de plus de 6000 phrases. Nous avons tout de même regardé beaucoup de ces exemples, et observé que de nombreux SNdém français correspondent aux SNdéf norvégiens. Dans l'annexe B, nous avons ajouté le classement selon l'auteur. Nous y voyons que le nombre de démonstratifs varie beaucoup selon le texte. La fréquence de démonstratifs semble donc dépendre de l'auteur aussi bien que du traducteur.

5.1.3 Récapitulation

Bien que ces résultats ne soient pas d'une importance primordiale vu que nos recherches sont surtout qualitatives, nous pouvons tirer quelques conclusions partielles. En premier lieu, 68 % des démonstratifs français ont pour contrepartie un démonstratif en norvégien. Quant aux textes originaux norvégiens, le taux est 45 %. Ces chiffres suggèrent que les traducteurs norvégiens sont plus fidèles aux démonstratifs français que vice versa.

En second lieu, nous constatons qu'en norvégien, que ce soit des textes traduits ou des textes originaux, la forme proximale est le démonstratif le plus fréquent, ce qui peut indiquer que cette forme a une valeur démonstrative plus forte que la forme distale. L'ambiguïté des SN avec adjectif ou suivis d'une relative serait également une raison pour la forme proximale ayant cette valeur.

En dernier lieu, il est intéressant de constater que les traductions françaises contiennent presque deux fois plus de démonstratifs que les originaux norvégiens. Cela nous indique que le démonstratif n'a pas les mêmes propriétés dans les deux langues. Dans les études de ce chapitre, nous tentons de caractériser ces propriétés.

5.2 Étude 1. Défini ou démonstratif ?

Nous commençons cette étude par une introduction à la problématique dans 5.2.1. Ensuite, nous étudions l'article défini face au démonstratif en norvégien (5.2.2) avant d'examiner en détail les traductions où l'article défini norvégien correspond à un démonstratif français (5.2.3).

5.2.1 Introduction

Dans le chapitre 2, nous avons comparé l'article défini avec le déterminant démonstratif au niveau sémantique. Le tableau 11 ci-dessous résume les propriétés partagées par les deux ainsi que les qualités propres à chacun.

Propriété	Le défini	Le démonstratif
Varie en genre et en nombre	x	x
Présuppose l'existence du référent	x	x
Présente le référent comme connu	x	x
Etablit des relations de coréférence dans le cotexte	x	x
S'emploie comme article générique	x	x
Oppose un des individus dans l'univers discursif aux autres individus possibles	x	
Oppose un individu à tous les autres référents du même ensemble		x
Présuppose que son référent est l'unique objet	x	
Son référent doit être identifiable pour le destinataire	x	x
Exprime l'opposition proximité-distance		x
Focalisation sur le référent désigné	x	x
Particularisation du référent désigné		x

Tableau 11. Les propriétés de l'article défini et du démonstratif.

Nous y voyons que les deux varient en genre et en nombre, présentent le référent comme connu et établissent des relations de coréférence dans le cotexte. Ainsi, le référent désigné par un SN_{déf} ou un SN_{dém} doit être identifiable pour le destinataire, sans quoi il n'est pas possible pour lui de l'interpréter. En français, l'article défini a le rôle d'article générique. Ceci n'est vrai

qu'à moitié pour le norvégien, où l'on alterne entre l'article indéfini et l'article défini avec une légère différence entre les deux (*en ulv/ulven/ulver/ulvene er (et) rovdyr* – « un/le/des/les loups est/sont un/des prédateur(s) »). L'indéfini reste quand même le plus fréquent pour ce qui est de l'article générique en norvégien. Comme nous l'avons vu dans les chapitres 2 et 3, et comme nous le verrons dans les études qui suivent le démonstratif peut aussi s'employer de façon générique, mais dans ce cas-là, il s'agit d'une généralité restreinte.

Ensuite, nous observons que les deux se distinguent en ce que l'article défini possède un trait d'unicité que n'a pas le démonstratif. Tandis que celui-ci a une fonction contrastive et un rôle reclassifieur, ce qui veut dire qu'il oppose un individu à tous les autres référents du même ensemble, l'article défini a un rôle identificateur puisqu'il oppose un des individus dans l'univers discursif aux autres individus possibles (Vanderbauwhede 2011 : 96). Les concepts *d'inclusivité* et *d'exclusivité* (Hawkins 1978) que nous avons présentés dans 5.1.1 sont également pertinents comme une distinction importante. De plus, les deux partagent le trait de la *focalisation*, que Lebas-Fraczak (2015) décrit de la manière suivante :

« Dans tout acte de communication, le locuteur cherche à attirer l'attention de l'interlocuteur à une " perception " qui le préoccupe. Il s'agit donc d'orienter l'attention de l'interlocuteur de sorte qu'elle converge avec celle du locuteur, afin que l'intercompréhension se réalise ». (Lebas-Fraczak 2015 : 22)

La focalisation est donc l'acte, fait par le locuteur, d'attirer l'attention du destinataire sur quelque chose. Rappelons que dans la définition du démonstratif donné par Gary-Prieur (2011) dans 2.4.1, la focalisation est un trait du démonstratif et non de l'article défini. Selon Lebas-Fraczak (2009, 2015), la focalisation est un trait partagé par les deux. Pourtant, la focalisation est plus forte chez le démonstratif. Cette focalisation forte est appelée *particularisation* par Lebas-Fraczak (2009) ; le référent visé par le démonstratif intéresse le locuteur « en particulier ». Cette particularité est envisageable comme une différenciation par rapport aux réalités du même type, cf. la fonction contrastive ou le trait d'exclusivité du démonstratif. Cependant, Lebas-Fraczak ne trouve pas l'idée d'une opposition indispensable pour la description du démonstratif. L'idée de « particularité » par contre, est suffisante pour elle.

Une autre différence que nous observons entre les deux déterminants est le fait qu'uniquement le démonstratif exprime l'opposition proximité-distance (distinction que nous étudierons dans la prochaine étude). C'est pour cette raison que Leeman (2004) définit *ce* N comme *le* N + *ici*. Le trait de [\pm proximité], qui permet donc au démonstratif de « single out », pour reprendre le

terme de Himmelmann (1996), ou d'identifier, un référent, est par ailleurs fortement lié à la notion de particularisation.

Comme nous venons de le voir dans 5.1, le SNdém français correspond fréquemment à un SNdéf norvégien. Il y a donc lieu de se demander si le démonstratif français est moins « démontrant » que le démonstratif norvégien. Selon Harris (1977 : 258), le déterminant démonstratif français est devenu article défini en vertu du fait qu'il ne marque plus l'opposition proximité-distance. Les véritables démonstratifs en français moderne sont uniquement ceux de la forme composée (*ce N-ci/-là*) selon lui. En outre, en vertu de l'emploi étendu de l'article défini français (par exemple qu'il a le rôle d'article générique), il y a lieu de croire que nous sommes face à une perte ou un affaiblissement de définitude. De Mulder et Carlier (2006) rejettent cette affirmation en argumentant que le démonstratif s'ancre dans son contexte de toute une autre manière que le fait l'article défini. En effet, la référence démonstrative s'établit dans le contexte situationnel ou textuel de l'énonciation, comme nous l'avons vu dans les chapitres 2 et 3. Pour Harris (1977), l'opposition proximité-distance est cruciale pour la définition du démonstratif. Mais ce trait est-il nécessaire ? Selon Himmelmann (1996 : 53-62), qui fait une analyse typologique, la catégorie du démonstratif ne porte pas de manière générale le trait de [\pm proximité] puisque les démonstratifs n'encodent pas toujours un contraste déictique. Diessel (1999 : 37-38) remarque également que le démonstratif simple français est employé fréquemment sans les particules *-ci* ou *-là*, ce qui soulève la question si la distance est un trait nécessaire du démonstratif à laquelle il répond qu'en général, le démonstratif ne marque pas de distance.

Dans 2.4.1, nous avons vu que la deixis est souvent considérée comme le sens de base du démonstratif et que tous les autres emplois en sont une extension. Nous avons également vu que le démonstratif a un trait déictique en ce qu'il met son référent en focus, comme s'il avait un doigt pointant de façon invisible, même en emploi anaphorique. L'on pourrait dire que le démonstratif a toujours un centre déictique, c'est-à-dire un cadre indexical par rapport auquel le référent est identifié. L'article défini n'a pas cette propriété-là. L'acte de référer de manière anaphorique est souvent appelée *pointing back* en anglais (« pointant vers l'arrière » et Ehlich (1982 : 333) insiste sur le fait que cet acte est « a real deictic procedure, and not an anaphoric one ». Il oppose ensuite les procédures déictiques dont le rôle est d'attirer l'attention du destinataire à un élément accessible, aux procédures anaphoriques qui maintiennent le focus

présent (Ehlich 1982 : 325, 329). Ainsi, les SNdém devraient être opposés aux SNdéf anaphoriques, ce que nous ferons plus bas.

5.2.2 L'article défini face au démonstratif en norvégien

Nous comparons maintenant l'article défini norvégien (52) avec le démonstratif norvégien (51) en emploi anaphorique afin de relever leurs traits caractéristiques. Les deux ont été traduits en un SNdém français. Comparons d'abord les deux sans regarder leur traduction française.

(51) [...] men til store høytider er kaffe og kaker et eget og meget mettende og stort måltid. Ikke sjelden står det både 10 og 15 forskjellige kaker på bordet: fin gjærbakst, bløtkake, to eller tre formkaker i tillegg til et utvalg av husets fineste småkaker. **Dette måltidet** serveres utpå kvelden, etter en enkel kopp kaffe like etter middagen og før det eventuelt serveres leskedrikker senere på kvelden. (AAS1)

(52) Til smørbrødene drikkes det mineralvann eller vin, og **måltidet** avsluttes med kaffe og en kake eller fin gjærbakst. (AAS1)

Le SNdém de (51) s'emploie comme anaphore fidèle et renvoie à « et eget og meget mettende og stort måltid », tandis que le SNdéf de (52) est une anaphore infidèle. Nous observons deux choses. Premièrement, entre « dette måltidet » et son antécédent, il y a toute une autre phrase. Par contre, « måltidet » trouve son antécédent dans la phrase qui le précède immédiatement, « smørbrødene ». Le SNdém « dette måltidet » a donc pour fonction de maintenir le rapport avec son antécédent. De plus, le SNdém indique que l'information qui va suivre est importante, peut-être en cela qu'elle se distingue de ce que l'on aurait cru. Cette propriété de mise en relief, de focalisation ne s'attribue pas au SNdéf « måltidet » dans la même mesure. Ces deux exemples illustrent bien la différence entre focalisation et particularisation cf. Labas-Fraczak (2009, 2015). Certes, « måltidet » attire l'attention du destinataire sur le référent dans une certaine mesure, mais la focalisation faite par « dette måltidet » est plus forte, il s'agit d'une particularisation.

Dans (53), le SNdéf « sykdommen » renvoie anaphoriquement à « en sykdom som syfilis », ce qui est normal ; l'article défini renvoie à l'unique objet dans le contexte.

(53) [...] så var det uansett en ujevnelig tragedie å bli rammet av en sykdom som syfilis. Kunstnerne og forfatterne utgjorde en høyrøstet, men lite innflytelsesrik minoritet. Men

rent bortsett fra denne "moral", så er det ingen tvil om at **sykdommen** er skremmende.
(GA1)

[...] cela restait néanmoins un drame indicible que d'être victime d'une maladie telle que la syphilis. Artistes et hommes de lettres constituaient une minorité bruyante, mais peu influente. Mais tout à fait indépendamment de cette « morale », il ne fait aucun doute que **cette maladie** est terrifiante.

Plus loin dans le même texte, le SNdém proximal « denne sykdommen » dans (54) renvoie anaphoriquement au SNdéf « sykdommen ». Le locuteur est curieux de comprendre la nature de la syphilis et le SNdém sert à focaliser sur ce référent particulier :

(54) Professor Søren Laache sier i en forelesning i 1890 at det finnes «snart sagt, ikke det Organ " i menneskekroppen hvor ikke sykdommen kan sette «sine hyppig dunkle, men til samme tid dybe og kun altfor ofte uudslettelige spor ". Slik var sykdommens natur. Jeg føler behov for å forstå. Hva går **denne sykdommen** egentlig ut på? (GA1)

Dans un cours de 1890, le professeur Søren Laache affirme qu'il n'y a, « pour faire bref, aucun organe « dans le corps humain où la maladie ne puisse laisser » ses traces souvent obscures, mais en même temps profondes et bien trop souvent définitives ». Telle était la nature de cette maladie. J'éprouve le besoin de comprendre. A quoi **cette maladie** aboutit-elle véritablement ?

La différence entre le démonstratif et l'article défini en norvégien semble être une question de focalisation. En est-il de même pour le français ? Dans ces deux derniers exemples, l'article défini et le démonstratif ont été traduits par un démonstratif français. Dans le deuxième exemple, cela se justifie par la particularisation sur le référent qui se crée. Dans le premier exemple par contre, où le SNdéf norvégien pose l'unicité du référent (dans le contexte, on parle uniquement de la syphilis et non d'autres maladies), la contrepartie française est un démonstratif, ce qui indiquerait que le démonstratif français peut s'employer de manière non-focalisante (ou au moins non-particularisante). Gary-Prieur (2011 : 67) donne l'exemple dans (55) pour illustrer la différence entre *le* et *ce* utilisés anaphoriquement en français :

(55) Il y avait un homme devant moi. **Cet homme** (*l'homme) portait un vieil imperméable déchiré.

Det stod en mann foran meg. **Mannen** hadde på seg en gammel, istykkerrevet regnjakke. (Notre traduction)

Tout d'abord, il convient de mentionner que nous trouvons cet exemple un peu forcé, car normalement il y aurait un pronom à la place d'un SNdém ou SNdéf. Quoi qu'il en soit, à notre avis, un SNdéf convient en norvégien et un SNdém serait redondant étant donné qu'il n'y a qu'un homme dans le contexte (à moins qu'on veuille mettre le focus sur ce référent particulier). Gary-Prieur (ibid : 68) explique l'inacceptabilité de « l'homme » par sa contrainte d'unicité :

« [...] rien, dans la phrase qui précède, ne garantit que le référent du GN un homme est l'unique représentant de la catégorie homme dans la situation. *Cet homme* convient parce que le démonstratif n'impose aucune contrainte d'unicité, et permet donc la reprise du GN indéfini *un homme*. Le référent de *cet homme* se définit simplement comme l'homme dont on a parlé dans la phrase précédente » (Gary-Prieur 2011 : 68)

Nous trouvons cette explication peu fiable car même si rien ne garantit que le référent du SN est unique dans la situation, le contexte devrait fournir au lecteur assez d'information pour qu'il puisse savoir s'il est l'unique objet de sa catégorie ou non. Si nous prenons l'explication de Gary-Prieur pour argent comptant, cela veut dire que l'article défini français a une contrainte d'unicité plus stricte qu'en norvégien. En français, l'on utilise l'article défini uniquement lorsque l'on est absolument sûr que le référent du SN est unique. En norvégien, on se base uniquement sur le contexte particulier pour tirer cette conclusion. Cela serait une explication de la traduction fréquente du défini norvégien par un démonstratif français.

5.2.3 Correspondance : article défini norvégien – démonstratif français

Suite à l'hypothèse postulée à la fin de ce dernier paragraphe, nous étudions maintenant des exemples de la correspondance article défini norvégien – démonstratif français de plus près. Selon Gary-Prieur (2011) donc, il faut que le contexte garantisse que le référent du SNdéf soit unique. Le contexte des phrases ci-dessous, c'est-à-dire la connaissance générale du lecteur (que notre planète soit l'unique référent), demanderait normalement un article défini en français. Pourtant :

(56) Uansett hvor på **jorden** mennesker bor, er behovet for mat og drikke overordnet.
(AAS1)

Où que l'homme habite, sur **cette terre**, ses besoins en nourriture et en boisson sont essentiels.

(57) Det var så merkelig stille den natta. Som et vondt varsel. Så var hun alene på **jorda**.
Bare Tora som var. (HW1)

La nuit était étrangement calme. Comme un mauvais présage. Ainsi, elle était seule sur **cette terre**. Seule existait Tora.

Selon Riegel *et al* (1997 : 314), certaines prépositions sont suivies d'un nom sans déterminant, « surtout lorsque ce nom n'est accompagné d'aucune expansion et qu'il est pris dans sa plus grande généralité ». « Sur terre » en est un exemple et est quasiment une locution. Cela explique pourquoi « sur la terre » dans (56) et (57) ne serait pas accepté. Le fait que le démonstratif soit acceptable et non l'article défini, suggère que le démonstratif français a des propriétés que n'a pas l'article défini.

(58) Han samlet urter og røtter og laget sine egne medisiner. Ikke alle gjenstandene her har tilhørt Holødoktoren. Men minnet om den første bygdedoktoren med utdanning lever her i Holøstua. **Interessen for arbeidet med sjuke dyr og medmennesker** hadde Holødoktoren arvet fra mor si. (AOH1)

Il préparait lui-même ses remèdes avec des herbes et des racines. Tous les objets que l'on voit ici n'ont pas appartenu au docteur de Holø, mais le souvenir du premier médecin de campagne vit dans cette maison de Holø. Il avait hérité de sa mère **cet intérêt pour les animaux et les gens malades**.

Dans (58), la définitude du SNdéf « interessen » est justifié par son complément, le syntagme prépositionnel « for arbeidet med sjuke dyr og medmennesker ». En même temps, il renvoie de façon anaphorique résomptive aux phrases précédentes. La traduction par un SNdém français et non un article défini suggère que la focalisation de l'article défini français est plus faible que celle de l'article défini norvégien, et pour que la focalisation soit assez forte, le traducteur opte pour un démonstratif français.

Une correspondance fréquente dans notre corpus, exemplifiée dans (59), est celle d'un adverbe locatif, *her* (« ici ») ou *der* (« là/là-bas »), suivi d'un syntagme prépositionnel avec un SNdéf norvégien traduit en SNdém français. L'emploi d'un adverbe locatif indique peut-être que le

norvégien peut exprimer l'opposition proximité-distance par d'autres moyens que le démonstratif, tandis que cela serait peu naturel en français (?*ici dans la région*).

(59) Ossur Svarte som er høvding **her i grannebygda**, er morbror til jarlen. (TTH2)

Ossur le Noir, le chef de **cette région**, est l'oncle du jeune jarl.

Il peut s'agir de circonstances physiques, cf. (60) :

(60) Følgende navn står skrevet, med Bou-Bous knudrete skrift, efter hverandre, med god avstand, som for å fortelle meg hvor alvorlig det er at navnene deres står **der på arket**.

(NF1)

Cette liste a été copiée de l'écriture heurtée de Bou-Bou, chaque nom à bonne distance des autres, comme pour me faire comprendre combien leur présence sur **cette feuille** est à prendre au sérieux.

ou de circonstances plus abstraites (61) :

(61) Jeg kunne sagt til ham at vi nesten var gamle nå, at vi var to merkelige kompiser som hadde delt alt **her i livet** og nå satt igjen med bare halvparten av det meste. (LSC3)

[...] et j'aurais pu lui dire que nous prenions de l'âge, lui et moi, que nous étions deux vieux amis bizarroïdes ayant tout partagé dans **cette existence**, dont ils ne tenaient guère plus que la moitié entre leurs mains [...]

Si nous acceptons la reformulation de *ce N* en *le N + ici* faite par Leeman (2004), cf. 2.4.2, nous comprenons pourquoi des expressions telles que « *ici dans la région* » ne sont pas acceptées. Les exemples ci-dessus suggèrent que *ce* a un trait inhérent de proximité ou de distance, malgré le fait que l'opposition entre les deux n'est pas marquée dans la forme simple. Ce trait expliquerait pourquoi il y a une tendance à traduire un SNdéf norvégien en emploi déictique spatial par un SNdém français. Dans l'exemple ci-dessous, il apparaît que le SNdéf norvégien peut être employé de manière déictique dans une mesure plus large que le peut le SNdéf français. L'hypothèse de Gary Prieur (2011) concernant l'exigence du SNdéf français de « l'unicité absolue » expliquerait difficilement le choix du déterminant dans (62). « *Bildene* » réfère à toutes les photos qui sont sur la même page que le texte, et l'unicité est donc assurée :

(62) Elkem er for øvrig en foregangsbedrift i den tekniske utvikling innenfor smelteverks-industrien og selskapets utstyr brukes i bedrifter verden over. **Bildene** er fra Elkem Fiskaa i Kristiansand. (GJ1)

L'utilisation de ferro-silicium comme moyen de renforcement des murs de béton de la compagnie Elkem, et le recyclage des résidus du zinc dans la peinture de la compagnie Norzink, sont deux bons exemples de ces contributions. **Ces photos** sont prises chez Elkem Fiskaa à Kristiansand.

Pour que l'article défini soit acceptable dans (62) en emploi déictique, il faudrait ajouter un complément du nom expliquant où se trouvent les photos, tel que *les photos ci-dessous*. Si on remplace « ces photos » par « les photos », le lecteur français sera mené à se demander « quelles photos ? ».

Ni le rôle reclassifieur du démonstratif ni le concept d'exclusivité n'expliquent le choix du SNdém français « ces installations » dans les exemples ci-dessous, en anaphore fidèle aussi bien qu'en anaphore infidèle. Le concept d'exclusivité non plus. En fait, selon la théorie d'inclusivité-exclusivité, « ces fenêtres » dans (63) et « ces installations » dans (64) devraient être des SNdéf car ils réfèrent à toutes les fenêtres et toutes les installations dans le contexte.

(63) Vinduene i hovedetasjen var store og åpnet utvilsomt mot et veldig panorama. Det lyste i flere av **vinduene**. (GS2)

Les fenêtres de l'étage étaient grandes et s'ouvraient, à n'en pas douter, sur un panorama splendide. Certaines de **ces fenêtres** étaient éclairées.

(64) Utbyggingen av vannkraftressursene har vært ingeniørkunst på høyt nivå. De største kraftstasjonene inne i fjell er så store at de kunne gitt plass til boliger for 2000 mennesker. Erfaringene fra **kraftanleggene** er brukt til å bygge lagerhaller, transporttunneler og sportshaller i fjell, også i utlandet. (GJ1)

Le développement de l'hydroélectricité témoigne du plus haut niveau d'ingéniosité. Les plus grandes centrales hydroélectriques construites à même les montagnes sont si gigantesques qu'elles pourraient loger plus de 2000 personnes. L'expérience acquise dans la construction de **ces installations** sert également à la construction d'entrepôts, de tunnels et de centres sportifs dans les montagnes, en Norvège et à l'étranger.

Les SNdéf *les fenêtres* et *les installations* n'assureraient pas suffisamment le renvoi vers les antécédents dans les phrases antérieures. Puisque les SNdéf sont suffisants en norvégien, les SNdém *disse vinduene* et *disse kraftanleggene* seraient redondants et mettraient ces SN en focus, ce qui n'a pas l'air d'être l'intention de l'auteur. Les exemples ci-dessus nous indiquent donc que le SNdéf français est inférieur au SNdéf norvégien en ce qui concerne l'assurance du renvoi anaphorique. Vanderbauwhede (2011) emploie le terme *force instructionnelle*¹¹ pour décrire cette différence :

« Par force instructionnelle, nous entendons l'effort instructionnel véhiculé par le SNdém et le SNdéf afin de trouver le référent dans le co-texte antérieur et/ou dans le contexte situationnel, de le désigner et de le mettre au premier plan (en focus) ». (Vanderbauwhede 2011 : 282, 283)

Dans ses termes, la force instructionnelle du SNdéf anaphorique français est inférieure à celle du SNdéf anaphorique norvégien.

Les deux déterminants se distinguent en ce que l'article défini possède un trait d'unicité que n'a pas le démonstratif. Tandis que celui-ci a une fonction contrastive et un rôle reclassifieur, ce qui veut dire qu'il oppose un individu à tous les autres référents du même ensemble, l'article défini a un rôle identificateur puisqu'il oppose un des individus dans l'univers discursif aux autres individus possibles (Vanderbauwhede 2011 : 96).

(65) Jeg er ikke sikker på at det stemmer, men jeg tror hun var en av dem som oppsøkte **den gærningen** ute i Heggedal. (PR1)

Je n'en mettrais pas ma main au feu mais je crois bien qu'elle faisait partie de ceux qui allaient voir **le toqué** de Heggedal.

Dans (65), il s'agit d'un SNdém mémoriel en norvégien. Il a été traduit par un article défini français. À notre avis, l'article défini est ici employé pour deux raisons. Il s'agit d'une référence unique et le complément « de Heggedal » rend l'emploi du SNdém impossible. Effectivement, hors contexte, « ce toqué de Heggedal » semble être le nom d'une personne plus qu'un lieu (« ce toqué qu'est Heggedal »).

¹¹ Terme emprunté par Kirsner (1979)

5.2.4 Récapitulation

Cette première étude nous a permis de relever quelques faits expliquant le passage de l'article défini norvégien au démonstratif français. Si le contexte ne garantit pas que le référent soit unique, on ne peut pas employer un SNdéf en français. Comme le SNdéf norvégien n'a pas cette même exigence, il est plus fréquemment utilisé que sa contrepartie française. Nous avons par ailleurs constaté que le SNdéf norvégien s'emploie plus souvent en emploi déictique que le fait le SNdéf français et nous supposons donc que sa capacité d'exprimer la deixis est plus forte. De plus, le norvégien a une préférence pour les adverbes locatifs (*her/der*) suivi d'un SNdéf en deixis spatiale tandis que l'on a tendance à employer un SNdém en français. En outre, le norvégien semble accepter un SNdéf anaphorique dans une mesure plus large que le fait le SNdéf français. Celui-ci n'établit effectivement pas une relation forte avec son antécédent comme le fait automatiquement le SNdém français. Par contre, en norvégien, cette relation est forte, et le démonstratif s'emploie surtout afin de mettre le référent en focus, et non pour assurer le renvoi à l'antécédent, ce qui est le cas du SNdém français. Pour conclure, la valeur de focalisation de l'article défini français est plus faible que celle de l'article défini norvégien, et le traducteur opte souvent pour un démonstratif français pour garder cette focalisation.

5.3 Étude 2. L'opposition proximité-distance

Nous commençons cette deuxième étude en donnant une introduction à la problématique de l'opposition proximité-distance (5.3.1). Ensuite, l'étude se déroule en quatre parties concernant chacune un type de distance. En premier lieu, nous examinons la distinction basique des formes proximale et distale, à savoir la distance spatiale et la distance temporelle (5.3.2). En second lieu, nous nous intéressons à la distance textuelle (5.3.3). En troisième lieu, la distance mémorielle est mise sous la loupe (5.3.4), et en quatrième lieu, le sujet d'étude est la distance psychologique (5.3.5). Nous aboutissons à une conclusion partielle à la fin de cette section (5.3.6).

5.3.1 Introduction

Dans 2.1, nous avons vu la divergence formelle en matière de morphologie des démonstratifs français et norvégien, et nous avons prêté attention au fait que la forme simple du norvégien exprime intrinsèquement l'opposition proximité-distance, ce qui cause une distribution formelle différente dans les deux langues (voir les tableaux 1, 2, 3 et 4). Cette différence fondamentale est importante et nous ne pouvons pas le négliger en étudiant les traductions norvégiennes de *ce*. Pour marquer cette opposition, le français a recours aux particules *-ci* et *-là* en créant une forme complexe. Nous utiliserons les termes « forme simple » pour *den/denne* N et *ce* N, « forme composée » pour *ce* N-*ci/-là* et « forme renforcée » pour *den/denne* N *der/her*. *Den* regroupe toutes les formes distales du démonstratif norvégien et *denne* toutes les formes proximales.

Dans cette étude, nous examinons les correspondances de *ce* et de *den* et de *ce* et de *denne*. Plus précisément, nous étudions toutes les formes distales et proximales des deux langues. Quand *ce* est-il traduit en *den* ou *denne* ? Qu'en est-il des formes complexes en français et comment sont-elles traduites en norvégien ? Comment les traducteurs français traitent-ils l'opposition distale-proximale lorsqu'ils traduisent du norvégien ? Y a-t-il des différences entre un texte traduit et un texte original quant à cette opposition ?

Nous avons effectué cette étude de la manière suivante : d'abord, nous avons étudié les correspondances de *ce* et *den* ou *denne*, dans des textes originaux et traduits des deux langues. Ensuite, nous avons regardé des occurrences de *den* N et *denne* N et regardé leur traduction

française. Cela nous a permis de voir que la différence du nombre de démonstratifs présents dans les textes des deux langues est saillante et significative.

5.3.2 Distinction basique des formes proximale et distale : distance spatiale et distance temporelle

Nous avons choisi de qualifier de « basique » la distinction en question car il s'agit des emplois primaires du démonstratif : localiser un référent dans l'espace et le temps. Un référent localisé près du locuteur va avoir la forme proximale en norvégien. Un référent se trouvant loin de celui-ci sera désigné par la forme distale. Dans un premier temps, l'opposition proximité-distance se manifeste en emploi déictique spatial, cf. (66).

(66) Madame, vous prendrez **cette chambre-ci**, à côté de la mienne, comme Nicolas autrefois. (CA1)

Madame, De tar **dette rommet** ved siden av meg, det Nicolas pleide ha.

Le français peut ainsi exprimer cette distinction en forme composée. Cette forme n'est pourtant pas toujours nécessaire en deixis spatiale, cf. (67), (le contexte : la dame vient d'être présente dans la situation, ensuite elle est partie et il y a donc une distance entre la dame et Selma) :

(67) Qui donc était **cette dame** ? demande Selma, les yeux encore rouges, dans le phaéton qui les ramène au palais (KM1)

Hvem var **den damen**? spør Selma røddøyet i faetonen som tar dem tilbake til palasset.

La forme renforcée du norvégien s'emploie surtout en deixis spatiale, illustré dans (68) :

(68) **Den bygningen der**? (KF1)

Ce bâtiment-là ?

Par extension de la deixis spatiale, l'exemple suivant montre que le référent du SNdém peut renvoyer métadiscursivement au texte entier dans lequel il se trouve, et alors à un objet présent dans le contexte d'énonciation du lecteur (cf. (69), il s'agit du livre que tient le lecteur). Le livre étant présent, la forme proximale du norvégien s'emploie :

(69) **Ce livre** a commencé par des questions d'enfants. (G11)

Denne boken begynte med spørsmål fra barn.

Dans ce cas, le français n'éprouve pas le besoin de préciser la proximité entre le référent et le lecteur, ou entre le référent et le locuteur. Ainsi, en précisant la proximité ou la distance du référent, le SNDém norvégien aide le lecteur à la récupération du référent, tandis que le lecteur du SNDém français doit savoir s'il s'agit d'une récupération situationnelle ou textuelle. *Idem* pour l'exemple (70) :

(70) På **denne siden** presenteres noen lekkerheter fra havet: fiskesuppe, en laks- og rekeanretning og laks i dill, klar for grillen. (GJ1)

Sur **cette page** sont présentés quelques délices de la mer : une soupe au poisson, une entrée de saumon et de crevettes et des darnes de saumon à l'aneth prêtes pour le grill.

L'exemple (71) extrait indique que dans de pareils cas, le français peut exprimer la proximité. Fait intéressant, il s'agit du même texte.

(71) Bildene på **denne siden** viser strikkemoter fra Dale og ullpledd fra Berger. (GJ1)

Les photos de **cette page-ci** montrent la mode des tricots de la compagnie Dale ainsi que les plaids tricotés de laine d'agneau pure de Berger.

Le fait qu'il y a plusieurs pages et que le SNDém renvoie à une parmi elles (elle *particularise* dans les termes de Lebas-Fraczak (2009, 2015)) est sans doute décisif pour l'emploi de la forme composée en français, ce qui explique le fait qu'il n'y a aucune occurrence de « ce livre-ci » dans notre corpus. Bien évidemment, il y a plusieurs livres dans l'univers du lecteur et du locuteur, mais pour le lecteur, le contexte d'énonciation suffit pour comprendre que « ce livre » renvoie au livre qu'il est en train de lire. En norvégien par contre, la forme proximale ne pose pas un tel critère puisque le démonstratif exprime intrinsèquement l'opposition proximité-distance.

En plus de la deixis spatiale, l'opposition proximité-distance s'exprime en deixis temporelle, quand elle dépend du moment où se déroule l'énonciation. Dans l'exemple (72), la traduction de « denne timen » par l'adverbe temporel démonstratif « maintenant » illustre bien cet emploi, le SNDém étant proche du moment de l'énonciation. D'ailleurs, on ne considère pas « une heure » comme une traduction correspondant à « denne timen » car « denne timen » veut plutôt dire « ce cours » qu'une durée de 60 minutes... et un cours peut bien durer plus qu'une heure !

(72) «Ja, goddag. Jeg vikarierer altså for fru ... og i **denne timen** skal vi altså ha norsk. Mitt navn er Per Kristian [...] » (KF1)

« Eh bien, bonjour, je remplace donc Mme ... et nous allons **maintenant** avoir une heure de norvégien. Je m'appelle Per Kristian [...] »

Une correspondance qui a retenu particulièrement notre attention est celle de *denne* à la forme composée *ce N-là*, exemplifiée ci-dessous :

(73) Kanskje de allerede sover i byene på **denne tiden**, tenker Arnold slik at de blir uthvilte til natten, for i byene er alt omvendt, solen gå ned når menneskene våkner. (LSC3)

Peut-être qu'à **cette heure-là** les habitants des villes dorment pour être tout à fait reposés à la nuit tombée, songe Arnold.

Nous savons que l'article défini norvégien se traduit fréquemment par un démonstratif français, et dans 5.1.2 nous avons vu que 7 % des formes simples du norvégien sont traduites par un démonstratif composé en français. Nous savons aussi que la mise en focus de la part du démonstratif norvégien est plus forte que le démonstratif français. En examinant (73), il semble qu'afin d'avoir un effet de focalisation aussi forte que la forme simple norvégienne, le français doive avoir recours à la forme composée. Ainsi, la forme composée du français semble avoir une fonction focalisante plus forte que la forme simple du français.

5.3.3 Distance textuelle

Maintenant que nous avons examiné l'opposition proximité-distance au niveau basique, nous étendons cela au niveau du texte. La distance textuelle signifie que le référent désigné par un SNdém se trouve proche ou loin de celui-ci dans le cotexte. Nous constatons que la plupart des SNdém trouvés dans notre corpus, que ce soit en français ou en norvégien, ont un emploi textuel, notamment anaphorique. Rappelons qu'une anaphore est une reprise d'un référent récupérable dans le cotexte immédiat. Vanderbauwhede (2011 : 274) constate que la forme proximale néerlandaise est fréquente en emploi textuel. Whittaker (2004b : 54) constate que les « exemples de [son] corpus révèlent que les traducteurs, lorsqu'ils choisissent de garder un SN démonstratif dans la traduction optent pour la forme proximale ». De Mulder et Carlier (2006 : 109) donnent une explication pour cela. En allemand et en ancien français, on a montré que la forme proximale du démonstratif indique que les informations disponibles dans le contexte

immédiat, que ce soit situationnel ou textuel, sont suffisantes pour identifier le référent. C'est justement ce que font les anaphores, dans (74) exemplifiées par une anaphore infidèle d'un original norvégien :

(74) Byen ligger som en lang drage langs Rio de la Plata. I **dette plagete dyrets** innvoller lever jeg! (TS1)

Et dans un original français (75) :

(75) Tout ce qu'il possédait allait s'engloutir dans la débâcle de ses entreprises. Ruiné d'honneur et de réputation, **cet homme au bord de la cinquantaine** allait être emprisonné. (CFFG1)

(74) et (75) montrent aussi bien un trait typique de l'anaphore : d'apporter du nouveau à son référent. Whittaker (2004a : 234) qui compare le SNdém dans des textes originaux norvégiens et des textes traduits du français, constate que ce phénomène est plus fréquent dans les textes traduits, ce qui indiquerait que ce sont surtout les anaphores françaises qui ont ce caractère.

En anaphore résomptive, où le SNdém renvoie à plusieurs référents, à une partie d'une phrase, à une phrase entière ou à un paragraphe entier, la forme proximale peut s'employer en norvégien, comme dans (76), où « denne kjensgjerningen » renvoie au fait que « navnet man får er jo det reneste lotteriet » :

(76) Navnet man får er jo det reneste lotteriet, akkurat som fødselen, en slump, en latterlig tilfeldighet, men så fort man glemmer **denne kjensgjerningen** oppfører man seg som om det var en viktig hendelse, uunnværlig for framgangen og balansen i verden. (TS1)

Le nom que l'on reçoit est une pure loterie, telle la naissance, un hasard, une contingence ridicule, mais, dès que l'on oublie **cette évidence**, l'on fait comme s'il s'agissait d'une chose capitale, indispensable à la bonne marche et à l'équilibre du monde.

Mais on trouve également la forme distale en emploi anaphorique résomptif, cf. (77) :

(77) Det er mulig vi kan formulere oss slik at de fremstår som implikasjoner av hverandre, eller vi kan tenke oss de løper parallelt som kontrapunktiske temaer. Når enhver mening på **den måten** får en sosial struktur bak seg, blir meningsytere uvegerlig representanter

for hvert sitt ideologiforvaltende fellesskap, og det gir opphav til det jeg kaller ideologisk korporativisme. (TL1)

On peut considérer qu'elles s'impliquent mutuellement, ou bien qu'elles existent, parallèlement et simultanément, en contrepoint. Lorsque de **cette façon** une opinion est soutenue par une structure sociale, les contestataires deviennent les représentants indispensables de chaque association gestionnaire de cette idéologie, et cela donne naissance à ce que j'appelle le corporatisme idéologique.

Dans cet exemple, « på den måten » reprend toute la phrase qui précède, ce qui est donc proche du SNdém. Pourtant la forme distale est utilisée. Une raison pour cela serait que le norvégien utilise la forme proximale surtout quand le référent est un SNdém et non quelque chose de plus long. (78) est d'un autre genre :

(78) Så fant de ut at du hadde vært gravid. Hva sa faren din til **den skandalen**? kunne jeg ha spurt henne. (SL1)

Et donc à ce moment-là, ils se sont rendu compte que tu étais grosse. Et comment a réagi ton père en découvrant **ce scandale** ? aurais-je alors demandé à Louise.

Même si la partie à laquelle réfère le SNdém est tout près dans le cotexte, la forme distale est utilisée. Une explication serait que la construction du conditionnel qui vient après « kunne jeg ha spurt henne », qui crée une hypothèse, est éloignée temporellement par rapport au moment de l'énonciation. (79) y ressemble :

(79) On pratique sur des chimpanzés (à qui l'on reconnaît de l'intelligence) des interventions agressives que l'on jugerait inacceptable de pratiquer sur des enfants atteints d'un déficit cérébral : pourquoi ? « La vérité ne vaut pas **ce prix** », dit-on. Faible prix de la vérité, qui ne vaut pas même, aux yeux de certains, la vie d'un chien. (AMF1)

På sjimpanser (som regnes for å være intelligente) foretar man inngrep som man ikke tillater seg på barn med hjernesker: hvorfor? «Sannheten er ikke verdt **den prisen**», sier man. Sannheten må ha en lav pris når den i enkeltes øyne ikke engang er verdt et hundeliv.

C'est la même chose dans (79). On est face à une anaphore résomptive, qui devrait avoir la forme proximale puisque l'information fournie suffit, mais comme le SNdém se trouve dans

une réplique, « on » parle d'un prix abstrait et cette abstraction équivaut à une distance. En outre, Whittaker (2004b : 55) affirme que la forme distale du norvégien signale la sortie du champ thématique du référent et par conséquent n'est pas capable de donner une telle nouvelle perspective. Il s'ensuit que la plupart des anaphores françaises se traduisent par la forme proximale du norvégien.

De Mulder et Carlier (2006) affirment que le démonstratif distal marque que les informations disponibles dans le contexte (linguistique ou extralinguistique) ne suffisent pas pour repérer le référent du SNdém. Nous montrons par la suite que ce n'est pas toujours vrai ; dans (80), qui est anaphorique, « 1808 », une information disponible dans le cotexte, suffit pour repérer le référent du SNdém « det året » :

(80) Ja, i 1808. **Det året** begikk presten her oppe sin store feil, så stor at jeg tror Gud fremdeles betrakter den som en uoppgjort synd. (JWIN)

L'affirmation de de Mulder et Carlier semble être vraie pour ce qui est d'emploi mémoriel, mais non concernant l'emploi anaphorique. Est-ce qu'il y a des éléments dans le cotexte qui décident quelle forme employer ? Il y a lieu de croire que le temps verbal peut jouer un rôle, dans (81) exemplifié par le prétérit :

(81) hvilket hun gjorde høsten 1927 [...] Allerede etter ett år dro hun til Wien med sin mor [...] Den var basert på eksperimentering og lå nær opp til det som ble undervist ved Bauhaus i Tyskland på **den tiden**. (OHM1)

Dans notre corpus, la forme distale en emploi textuel se trouve souvent accompagnée par un verbe au prétérit. Par exemple, il n'y a aucune occurrence de « den tiden » ou de « det året » et un verbe au présent. Bien que le lien entre temps verbal et la forme distale soit confirmé dans de nombreux cas, il y a aussi certains cas où le temps verbal est le présent. Il s'agit alors du présent historique, aussi appelé présent de narration, cf. (82) :

(82) Etter fire år blir han vitenskapelig assistent hos sin professor, Oluf Rygh ved Oldsakssamlingene. **Den stillingen** holder han fast på hele sitt liv. (GA1)

À notre avis, la forme proximale aurait pu convenir également, bien qu'avec cette dernière, la focalisation semble être plus forte. Comparons « det året » dans (83) avec « dette året » dans (84) :

(83) 1906 marqua le tournant de la vie du banquier. **Cette année-là**, quelques affaires financières furent désastreuses ; pour la première fois Gustave Brasseur avait manqué de flair. (CFFG1)

Året 1906 skulle bli et vendepunkt i bankierens liv. **Det året** var det en del finanstransaksjoner som ble katastrofale.

(84) Da ekteparet Undset kom til Roma i september 1881, hadde Henrik Ibsen allerede bodd der et års tid. Det var begynnelsen på hans andre lange Roma-opphold. Dikteren gikk i sitt 53. år og var inne i sin rikeste skaperperiode. I september **dette året** hadde han skrevet ferdig "Gengangere" og sendt det til forlaget i København. (GA1)

Les deux exemples se ressemblent en ce qu'ils reprennent une date. Leur différence consiste à notre avis en une nuance de focalisation. Fait intéressant, la forme distale se trouve *proche* de son référent. Entre la forme proximale et son référent par contre, il y a une distance contenant plusieurs phrases ajoutant du contexte au référent. Nous voyons donc que la distance textuelle s'avère peu importante dans ces exemples. La forme proximale met son référent au premier plan et attire l'attention du lecteur sur lui dans une plus grande mesure que la forme distale. Ainsi la forme proximale est plus démonstrative que la forme distale, dans le sens où « démonstratif » veut dire *pointant sur, focaliser sur*. Pour reprendre les termes de Lebas-Fraczak (2009, 2015), la forme distale particularise son référent dans une plus grande mesure que le fait la forme proximale. Ainsi, la forme proximale donne plus d'importance à son référent. En somme, le choix entre les deux formes ne change pas beaucoup le sens, mais change le degré de focalisation. Elles sont quasiment interchangeables.

En ce qui concerne les anaphores, Whittaker (2004a : 226) isole un emploi que nous avons appelé *anaphore temporelle* (cf. 3.1.2). Il s'agit des SNdém qui renvoient au cadre temporel du texte, sans que le référent ait été mentionné dans le cotexte immédiat. Dans de tels exemples, c'est la saillance cognitive du référent visé qui permet de le reprendre même s'il est éloigné du contexte. Ce type d'emploi a presque toujours la forme distale en norvégien et prend souvent la forme composée en français. Regardons un exemple de ce type :

(85) Dans la lettre qu'il écrivait **ce jour-là** à Laure, Pierre parla beaucoup de son beau-père, passant toutefois sous silence l'épisode du séjour en Savoie. (DS1)

I brevet han skrev til Laure **den dagen**, sa Pierre mye om sin svigerfar, likevel slik at han ikke nevnte episoden fra oppholdet i Savoia.

Dans le cotexte antérieur, le jour en question n'a pas été mentionné. Sauf que chaque moment fait nécessairement partie d'un jour, et il est donc saillant que « ce jour-là » renvoie au moment où l'histoire se déroule. Il y a de nombreux exemples de ce type (*cette fois-là, ce soir-là, ce matin-là, ce moment-là* etc.). En norvégien c'est la forme distale qui est systématiquement employée. Il convient également de mentionner que ces exemples sont presque toujours dans un contexte du passé. C'est aussi dans cet emploi que la forme composée s'utilise le plus.

5.3.4 Distance mémorielle

Vanderbauwhede (2011 : 275) confirme qu'en néerlandais, la forme distale est fréquente en emploi mémoriel. Il en est de même en norvégien dans notre corpus. Dans l'exemple suivant, la manifestation en question ne vient pas d'être mentionnée ni dans le cotexte immédiat, ni dans la conversation entre les personnages. Ainsi, « cette manifestation » renvoie à un référent récupérable dans la mémoire du destinataire :

(86) Je pensais moi-même aller à **cette manifestation**, déclare-t-elle (KM1)

Jeg har tenkt å dra til **den demonstrasjonen** selv, erklærer hun.

(86) est intéressant en ce qu'il illustre les deux plans qu'un texte peut avoir. Comme il s'agit d'une réplique dans un texte littéraire, « cette manifestation » renvoie à la fois à un référent qui a été mentionné auparavant dans le texte (mais il faut chercher loin) et à un référent lointain dans la mémoire du lecteur.

En outre, Gary-Prieur (1998) distingue un usage particulier qu'elle nomme « la dimension cataphorique » du démonstratif. Pour présenter rapidement ce concept, il s'agit d'un SNdém suivi d'une relative expliquant le référent et justifiant la référence démonstrative. Dans (87), le démonstratif est justifié par la relative qui le suit. Il s'agit d'une référence générique, la relative est non-spécifiante, c'est-à-dire qu'elle ne renvoie pas à un référent particulier, mais à un sous-type de passion. Ce sous-type est créé par la relative : le type de passion que crée un virtuose. L'emploi est mémoriel dans le sens où il faut connaître le lien entre *passion* et *virtuoses* – l'auteur fait appel à la mémoire collective : afin d'être virtuose, il faut être passionné. Si on enlève la relative, le SNdém singulier n'aura plus de sens :

(87) Mais il a bientôt fallu se rendre à l'évidence : Hairi a un toucher délicat, mais il lui manque **cette passion qui fait les virtuoses**. (KM1)

Men hun må snart innse faktum: Hairi har et vakkert strøk, men mangler **den lidenskapen som skaper en virtuos**.

(88) illustre que cet usage concerne également les SNdém pluriels et que la relative, dont le contenu vient de la connaissance de l'auteur, justifie l'emploi du démonstratif et crée ainsi une sous-classe, « tous les artistes qui sans aucune formation préalable peignaient directement d'après nature » (par ailleurs, en norvégien « de unge naturalistene » est ambigu (cf. 2.2.2) et peut être SNdéf aussi bien que SNdém, pourtant, notre intuition nous dit qu'il s'agit d'un SNdéf) :

(88) Munch ble etter hvert integrert i miljøet rundt **de unge "naturalistene", som uten formell akademiutdannelse malte studier direkte fra naturen**. (AE1)

Peu à peu il commença à fréquenter assidûment les cercles qui gravitaient autour des jeunes « naturalistes », **ces artistes qui sans aucune formation préalable peignaient directement d'après nature**.

Lie (2010 : 68) affirme que la forme proximale du norvégien est fréquente en emploi mémoriel (il nomme cette catégorie *bakgrunnsdeiksis*, « deixis de fond »). Notre corpus confirme :

(89) [...] hun har aldri blitt en av dem, **disse kvinnene, telegrafkvinnene, som ligner hverandre uansett alder**, som kommer fra de vide leilighetene i Thomas Heftyes gate, Bygdøy allé og Parkveien, de er kanskje yngst i en stor søskenflokk og plutselig ble de til overs. (LSC3)

[...] cette Boletta qui n'a jamais fait corps avec elles, **ces télégraphistes qui se ressemblent toutes quel que soit leur âge**. Ces femmes viennent des quartiers chics, des grands appartements de la Thomas Heftyes gate, de Bygdøy allé, de Parkveien : elles sont peut-être la benjamine d'une famille nombreuse quand, un beau jour, elles deviennent un poids.

Dans (89), l'auteur crée une sous-classe basée sur des connaissances partagées entre l'auteur et le lecteur. La traduction française décrit cette sous-classe dans les phrases suivant le SNdém et pas uniquement à travers des relatives, comme le fait l'original norvégien.

En emploi mémoriel, le norvégien possède une construction particulière du démonstratif (Lie 2010 : 61), qui consiste à placer l'adverbe renforçant entre le déterminant démonstratif et le nom : *den(ne) her* N et *den der* N. Ce phénomène est surtout oral, mais nous en avons des exemples dans le corpus, cf. (90) :

(90) Il aurait pu alors suivre son père et son grand-père et devenir fonctionnaire. Mais toute sa vie il tonna contre « **ces budgétivores** ». (CFFG1)

Han kunne så ha fulgt i farens og bestefarens fotspor og blitt statsfunksjonær, men hele sitt liv tordnet han mot "**de der budsjettslukerne**".

De plus, l'adverbe peut s'accorder comme un adjectif à la forme définie (*den(ne) herre* N et *den derre* N), ce qu'il ne fait pas lorsqu'il est à sa place normale après le nom.

Dans l'exemple suivant, le locuteur fait appel à un référent localisé dans la mémoire de son interlocuteur. Il est intéressant d'observer que dans (91), le défini est employé en français.

(91) Hvem er det?

- Henne som de fant i kapellet. Hun som var død.

- Å ja.

- Datteren til **den der grisen**.

- Er det Leonard Holmgren du mener? (PR1N)

- Qui est-ce ?

- Celle qu'on a trouvé dans la chapelle.

- Celle qui était morte.

- Ah oui !

- La fille **du vieux dégueulasse**.

- C'est de Léonard Holmgren que tu parles ?

5.3.5 Distance psychologique

Une dernière sorte de distance pouvant être exprimée par l'opposition proximité-distance concerne la distance psychologique. La forme distale a souvent la propriété d'exprimer une distanciation du référent du SNDém de la part du locuteur :

(92) **Den idioten**, sa Laura, hun oste av forakt. (JG3)

Quel imbécile ! dit Laura, débordante de mépris.

En norvégien, les pronoms personnels *han* (il) et *hun* (elle) sont employés de manière démonstrative lorsqu'ils sont en antéposition d'un nom désignant une personne¹², par exemple *han mannen* (« cet homme ») au lieu de *den mannen* (« cet homme »). C'est notamment en langage oral que cela se manifeste. Mais lorsque le pronom *han* ou *hun* apparaît devant un nom propre ou commun, le locuteur montre qu'il se distancie de la personne dont il parle ou qu'il ne la connaît pas très bien. Ceci est ce qu'on appelle ici *distance psychologique*. Johannessen (2008) a fait cette découverte et nomme le phénomène *le démonstratif psychologiquement distal*. Dans (93), le locuteur indique qu'il ne connaît pas Holmgren en employant *han* comme démonstratif :

(93) Yngve liker ham i alle fall ikke noe særlig. **Han Holmgren**. (PR1)

En langue écrite, le démonstratif psychologiquement distal peut aussi se manifester à travers un démonstratif normal aussi. Bien que la forme soit proximale, le démonstratif est psychologiquement distal :

(94) [...] **ce Paraveskopoulos** veut s'emparer de la Turquie et réduire son peuple en esclavage ! [...] Ah, il va voir, ce chien, ce triple chien, ce dont sont capables l'armée turque et le padischah ! (KM1)

Jaså, så **denne Paraveskopoulus** vil erobre Tyrkia og gjøre folket til slaver! [...] Men han skal få se, den hunden, den tredobbelte hunden, hva tyrkerhæren og padischahen er god for.

Il peut aussi prendre la forme distale, mais d'après notre intuition, elle est moins naturelle :

¹² Nous n'allons pas prendre en considération l'article soi-disant *préproprel* (Delsing 1993), comme *ho Anna* (« la Anna ») ou *ho mor* (« la mère »), employé dans certains dialectes devant un nom propre ou un nom commun se comportant comme un nom propre, du moment que cet article joue uniquement le rôle d'attribut.

(95) Merkelig skue, **den Siv Underland**. (PR1)

Drôle d'oiseau, **cette Siv Underland**.

5.3.6 Récapitulation

Concernant la forme proximale du norvégien, nous avons constaté qu'elle est la plus fréquente en emploi textuel. Cela peut s'expliquer par le fait que le cotexte est suffisant pour trouver le référent et que l'on fait plus souvent référence à quelque chose dans le cotexte qu'à quelque chose de plus lointain. Ensuite, notre étude montre que la valeur de focalisation est plus forte pour la forme proximale que pour la forme distale. L'ambiguïté avec l'article défini dans certains cas peut être une raison expliquant cette différence.

Quant à la forme proximale composée du français, nous avons vu qu'elle est utilisée surtout pour distinguer un référent d'un autre et qu'elle exprime surtout la distance spatiale. La forme distale composée du français remplit aussi ce dernier rôle, en plus d'apparaître en emploi anaphorique temporel. Elle s'emploie également en traduction de *denne*, et semble donc avoir une valeur de focalisation plus forte que la forme simple *ce*. Les deux formes composées du français ont d'ailleurs peu d'occurrences dans notre corpus et la plupart de celles-ci sont dans les textes traduits du norvégien.

En ce qui concerne le norvégien, notre étude a ensuite montré qu'en emploi textuel, la forme distale s'associe au temps verbal du passé, tandis que la forme proximale apparaît avec le passé et le présent. Par ailleurs, le norvégien utilise la forme proximale et la forme distale en emploi mémoriel (au contraire du néerlandais). Cela indique que la propriété de faire appel à quelque chose à l'extérieur du cotexte et du contexte extralinguistique n'est pas restreinte à la forme distale, ce qu'on pourrait être tenté de croire selon Vanderbauwhede (2011) et De Mulder et Carlier (2006).

5.4 Étude 3. Les correspondants démonstratifs de *slik/sånn* en français

Dans cette étude, nous donnons d'abord une brève introduction à la correspondance du démonstratif français et *slik/sånn* (5.4.1). L'étude se déroule ensuite en deux étapes. Dans un premier temps, nous effectuons une analyse quantitative et comparative de cette correspondance dans notre corpus (5.4.2). Dans un deuxième temps, nous réalisons une étude qualitative basée sur les résultats de l'étude quantitative (5.4.3). Nous mettons les deux langues en contraste continuellement, ce qui nous permettra enfin de tirer quelques conclusions (5.4.4).

5.4.1 Introduction

Jonasson (2006) constate à la suite de son étude que le pronom adjectival comparatif suédois *sådan* se traduit plus souvent par le démonstratif français *ce* (39 %) que par les équivalents que l'on trouve dans les dictionnaires, *tel* et *pareil* (21 %). En nous inspirant de ses recherches, nous effectuons une étude semblable avec notre corpus. En norvégien, le correspondant de *sådan* apparaît sous deux mots synonymiques s'employant presque indistinctement : *slik* et *sånn*. Les grammaires suédoises définissent *sådan* comme un pronom comparatif adjectival tout en admettant qu'en emploi anaphorique, *sådan* est considéré comme un correspondant indéfini du démonstratif. En revanche, les grammaires norvégiennes considèrent *slik* et *sånn* comme des déterminants démonstratifs en argumentant que ces mots partagent des traits référentiels et non-descriptifs avec les déterminants comme l'anaphore ou la deixis et qu'au contraire des adjectifs, ces mots ne peuvent pas former le comparatif et le superlatif (Faarlund *et al.* 1997 : 209). Il y a une légère différence entre les deux mots : *sånn* porte la marque de la langue orale, ce que ne fait pas *slik*.

Notre objectif de cette étude est de relever toutes les traductions démonstratives possibles de *slik* et *sånn* et de trouver les contextes dans lesquels se trouve la correspondance *slik/sånn-ce*. De quel type d'emploi s'agit-il ? Et de quel type de texte s'agit-il ? Le corpus utilisé par Jonasson ne contient que des extraits de romans. Le nôtre par contre contient des textes de fiction aussi bien que des textes de non-fiction.

Il convient de mentionner que *slik* et *sånn* peuvent aussi apparaître comme adverbes voulant dire *de cette façon* (p.ex. *Han kler seg så fint. Jeg vil også kle meg slik/sånn*, « il s'habille si joliment. Je veux aussi m'habiller de cette façon ») ou comme conjonction de

subordination (p.ex. *Jeg vil kle meg slik/sånn at han legger merke til meg*, « je veux m’habiller de façon qu’il me note/remarque »).

Notre étude se distingue de celle de Jonasson (2006) en ce que nous n’avons pas regardé toutes les traductions de *slik* et *sånn*, par exemple les traductions en *tel*, *pareil* ou *ainsi*. Nous nous intéressons uniquement aux cas où *slik* et *sånn* ont été traduits par une expression avec *ce* et vice versa. Notre objectif est de trouver les contextes dans lesquels *ce* correspond à ces mots.

5.4.2 Analyse quantitative

Tout d’abord, nous examinons la correspondance *slik/sånn-ce* dans les textes originaux norvégiens. Notre corpus contient 185 occurrences de cette correspondance, illustré dans le tableau 12 ci-dessous :

<i>Slik/sånn</i> correspondant à	Total	%
<i>ces N(-ci/-là)</i>	51	27.6%
<i>ce N (-ci/-là)</i>	37	20.0%
<i>ce genre de N</i>	44	23.8%
<i>un N/ N pl. de ce genre</i>	31	16.8%
<i>de cette manière/façon (-là)</i>	6	3.2%
<i>un de ces N</i>	4	2.2%
<i>un N / N pl. de ce type</i>	3	1.6%
<i>ce type de N</i>	4	2.2%
<i>cette manière/façon de N</i>	3	1.6%
<i>cette sorte de N</i>	1	0.5%
<i>cette forme de N</i>	1	0.5%
Total	185	100.0%

Tableau 12. *Slik/sånn* correspondant au démonstratif français.

Nous constatons tout de suite que les résultats sont les mêmes que ceux de Jonasson (2006) : 47,6 % des occurrences appartiennent aux catégories de correspondance *ces N(-ci/-là)* (27, 6 %) et *ce N(-ci/-là)* (20 %). Les traductions en *ce genre de N* et *N de ce genre* sont également fréquentes (respectivement 23.8 % et 16.8 %). Les autres types de correspondances sont moins fréquents. Regardons ensuite les occurrences du français vers le norvégien dans le tableau 13.

<i>Slik/sånn</i> correspondant à	Total	%
<i>Ce(s) N</i>	26	70%
<i>Ce(s) N-là</i>	6	16%
<i>Un N de ce genre</i>	1	3%
<i>Ce genre de N</i>	2	5%
<i>un de ces N</i>	1	3%
<i>cette sorte de N</i>	1	3%
Total	37	100%

Tableau 13. Le démonstratif français correspondant à *slik/sånn*.

Les correspondances *ce-slik/sånn* sont peu nombreuses : 37. Plusieurs choses peuvent expliquer ce petit nombre. Premièrement, ce nombre s'explique par le fait qu'il y a 1 080 582 mots de texte original norvégien dans notre corpus et seulement 247 700 mots de texte original français, comme nous l'avons vu dans 4.24. Deuxièmement, il peut aussi s'expliquer par un phénomène qu'on appelle *translationese* en traductologie. Ce terme signifie « une expression dont la fréquence est beaucoup plus élevée dans des traductions que dans des textes originaux » (Jonasson 2006 : 30). Nous constatons que la fréquence des expressions *ce genre de N* et *un N de ce genre* est considérablement plus élevée dans les textes traduits français que dans les textes originaux. Une simple recherche dans le corpus nous donne au total cinq occurrences de ces expressions dans les textes originaux français. Dans les textes traduits par contre, il y en a environ soixante-dix. Malgré le fait que notre corpus a plus de textes originaux norvégiens que français, nous considérons cette différence comme significative. Une autre raison pour cette correspondance rare dans les traductions norvégiennes pourrait être que les traducteurs norvégiens ne sont pas conscients de cette correspondance, et que dans les cas où il serait possible de traduire par *slik/sånn*, ils optent pour un démonstratif. Dans notre étude qualitative, nous verrons qu'en effet, dans certains contextes, *slik/sånn* et le démonstratif norvégien sont en concurrence.

Voici des exemples illustrant les types de traduction que nous avons trouvés dans le corpus :

<i>Slik/sånn</i> ↔ <i>ces N(-ci/-là)</i>	Det er snart 40 år siden de første hurtigbåtene revolusjonerte passasjertrafikken i Norge. Nå settes sluke båter også inn i ferjetrafikken med utlandet. (GJ1) Les premiers express côtiers révolutionnèrent, il y a environ 40 ans, le transport de passagers en Norvège. Aujourd'hui, ces bateaux sont aussi utilisés comme bacs à l'étranger.
<i>Slik/sånn</i> ↔ <i>ce N(-ci/-là)</i>	[...] s'apercevoir que cette évaluation est peu cohérente [...] (AMF1) [...] å oppdage at en slik evaluering mangler sammenheng [...]

<i>Slik/sånn</i> ↔ <i>un N de ce genre</i>	Det var mange slike plasser der småkårsfolket krummet ryggen for å skaffe seg livberging. (AOH1) Il y avait beaucoup de fermes de ce genre où les gens pauvres devaient courber l'échine pour survivre.
<i>Slik/sånn</i> ↔ <i>ce genre de N</i>	Ingen foreldre er forberedt på sånt . (PR1) Aucun parent n'est préparé à ce genre de chose .
<i>Slik/sånn</i> ↔ <i>un de ces N</i>	L'un de ces cours que l'on vous donnerait dans n'importe quel lycée de France (GI1) En slik leksjon som kunne ha vært gitt i en hvilken som helst videregående skole i Frankrike
<i>Slik/sånn</i> ↔ <i>cette sorte/type/forme de N</i>	En slik subjektivisme , typisk for tiden omkring århundreskiftet, hadde til dels sine røtter i romantikken. (AE1) Cette forme de subjectivisme au tournant du siècle plongeait en partie ses racines dans le romantisme [...]

Tableau 14. Exemples de chaque type de correspondant.

Au cours de nos recherches, nous avons eu l'impression que l'apparition de *slik/sånn* était plus fréquente dans les textes de fiction que dans les textes de non-fiction. Nous avons donc classifié les occurrences selon le genre de texte. Le tableau 14 nous montre les résultats des textes originaux norvégiens. *Slik/sånn* est particulièrement fréquent dans la fiction ayant un taux de 84%.

<i>Slik/sånn</i> correspondant à	Fiction	Non-fiction	Total
<i>ces N(-ci/-là)</i>	42	9	51
<i>ce N (-ci/-là)</i>	32	5	37
<i>ce genre de N</i>	40	4	44
<i>un N/ N pl. de ce genre</i>	29	2	31
<i>de cette manière/façon (-là)</i>	5	1	6
<i>un de ces N</i>	4	0	4
<i>un N / N pl. de ce type</i>	2	1	3
<i>ce type de N</i>	0	4	4
<i>cette manière/façon de N</i>	1	2	3
<i>cette sorte de N</i>	1	0	1
<i>cette forme de N</i>	0	1	1
Total	156	29	185
%	84%	16%	100%

Tableau 15. Correspondants classifiés selon le genre de texte, texte original norvégien.

Dans le tableau 15, nous constatons que les SNdém correspondant à *slik/sånn* sont également répartis dans les textes originaux français. Par ailleurs, l'annexe C montre que la fréquence de *slik/sånn* peut varier pour des raisons stylistiques et est différente selon les auteurs.

Expression démonstrative	Fiction	Non-fiction	Total
<i>Ce N</i>	13	13	26
<i>Ce N-là</i>	3	3	6
<i>Un N de ce genre</i>	1	0	1
<i>Ce genre de N</i>	1	1	2
<i>un de ces N</i>	0	1	1
<i>cette sorte de N</i>	0	1	1
Total	18	19	37
%	49%	51%	100%

Tableau 16. Correspondants classifiés selon le genre de texte, texte original français.

5.4.3 Analyse qualitative

Comme nous l'avons évoqué dans le chapitre 3, *slik/sånn* a le plus souvent un emploi générique de sous-espèce (plus bas nous verrons que l'emploi peut également être mémoriel). Rappelons que dans cet emploi, le SNdém peut renvoyer à un élément présent dans le cotexte ou dans la situation d'énonciation, donc avoir un emploi déictique ou anaphorique, mais en même temps renvoyer à un référent général et ainsi créer une sous-espèce.

(96) I februar skulle skilsmissen være et faktum. Livet alene passer meg bra. De fleste vil ha det til at det er en ulykke for en mann å måtte flytte ut av sitt hjem i **en slik situasjon**. For meg har det vært en lettelse. (KF1)

Le divorce devrait être effectif en février. La solitude me convient parfaitement. Pour un homme dans **cette situation**, on s'imagine souvent que c'est un malheur de quitter son foyer. Moi, j'ai été soulagé.

Dans (96), « en slik situasjon » renvoie anaphoriquement à « skilsmisse ». *Slik* signale qu'il s'agit d'un sous-type de situation, à savoir les divorces. Si on le remplaçait par « denne situasjonen », le lecteur ne serait pas amené à faire cette généralisation puisque le SNdém norvégien a une forte valeur identificationnelle et indique ainsi qu'il n'a qu'un antécédent (Jonasson 2006 : 15). *Slik* a été traduit par un SNdém en français, ce qui témoigne d'une valeur non-identificationnelle du démonstratif français.

Rapprochement de *ce* à *tel*

Comme nous l'avons dit dans 5.4.1, les dictionnaires proposent *tel* comme traduction de *slik/sånn*. Vanderbauwhede (2011 : 195, 196, 197) observe que dans certains contextes, *ce* se

rapproche de *tel*. Elle remarque que le prédicat joue un rôle pour l'interprétation générique du SNdém français. Si le prédicat aide à créer la sous-espèce, cela facilite la lecture générique d'un SNdém singulier. Le prédicat « on s'imagine souvent que c'est un malheur de quitter son foyer » dans (96) facilite en effet l'interprétation de « cette situation » comme « des situations de ce type ». Avec le prédicat « est difficile », une lecture générique de « cette situation » n'est pas évidente :

(97) **Cette situation** est difficile. (Exemple forgé)

Alors si le prédicat ne fournit pas assez d'information générique, il faut utiliser un autre déterminant marquant plus explicitement la différenciation, à savoir *un tel*, pour rendre la lecture générique :

(98) **Une telle situation** est difficile. (Exemple forgé)

L'apparition du pluriel peut aussi favoriser l'emploi générique de sous-espèce :

(99) **Ces situations** sont difficiles. (Exemple forgé)

Vanderbauwhede souligne aussi qu'*un tel* permet d'explicitier l'effet de sous-espèce et d'exclure l'effet spécifiant :

(100) **De telles situations** sont difficiles. (Exemple forgé)

En effet, il est impossible d'avoir une lecture spécifique de « de telles situations ». Dans (101), les phrases précédant le SN « *noen slike overveielser* », auxquelles il renvoie de façon anaphorique résomptive, sont des exemples de la sous-espèce de « *overveielser* », créée par « *slike* ».

(101) Jeg regnet kanskje med at de måtte ha sett meg og at det var derfor de igjen hadde gitt seg til å resitere fra sin lille nistekurv med filosofiske smuler. Da ville det bare være dumt å trekke seg tilbake. Men det er ikke sikkert at jeg gjorde **noen slike overveielser** [...]. (JG3)

Ils avaient dû m'apercevoir là où j'étais, voilà pourquoi ils avaient recommencé à se réciter ces petites phrases, ces petits en-cas saupoudrés de philosophie. Rebrousser

chemin n'avait plus de sens. Mais peut-être que **ces pensées** ne me sont venues qu'après coup.

L'emploi de « disse overveielsene » par contre, indiquerait que le locuteur n'est pas sûr d'avoir eu ces pensées exactes et non ce type de pensées :

(102) Men det er ikke sikkert at jeg gjorde **disse overveielsene**. (Exemple forgé)

Dans notre corpus, il y a plusieurs exemples d'un démonstratif norvégien correspondant à *un tel N* en français. Dans (103), le chien en question est en fait un chat dont l'apparence est curieuse, ce qui justifie d'une certaine manière l'emploi de *tel*. En effet, le locuteur est étonné de voir cette race de chiens qu'il ne connaît pas et pour cela il demande :

(103) Unnskyld at jeg spør, Monsieur Léopold, men hvor har De fått tak i **denne hunden**?
(NF1)

Où avez -vous mis la main sur **un tel chien** ?

Le chien en question est présent dans la situation d'énonciation et le renvoi chevauche l'emploi déictique et l'emploi générique de sous-espèce. Pourtant, puisque le référent est spécifique et identifiable dans le contexte, il serait peu naturel de remplacer « denne hunden » par « en slik hund ». Cet exemple montre que le démonstratif norvégien, comme le démonstratif français, s'avère complexe. Il vaut la peine de mentionner que la correspondance dans (103) est considérablement moins fréquente que celle du démonstratif français et *slik/sånn*, et à cause de cette faible fréquence, nous ne pouvons pas tirer de conclusions sur le démonstratif norvégien. Pourtant, nous observons que le démonstratif norvégien est peut-être plus souple quant aux emplois qu'on ne l'aurait cru.

Pour l'instant, le démonstratif norvégien semble exiger une lecture spécifique, que ce soit au singulier ou au pluriel. Nous verrons dans le paragraphe prochain que ce n'est pas nécessairement le cas.

Relative rendant la lecture générique

Le rôle de la relative suivant un SNdém peut être crucial. Comme nous l'avons vu concernant l'emploi mémoriel (cf. 3.1.3 et 5.3.4), cette relative explique le référent et justifie la référence démonstrative. Ces relatives obligatoires sont présentes dans deux types d'emplois : emploi

générique de sous-espèce et emploi mémoriel complexe. En emploi générique de sous-espèce, le SNdém a un référent spécifique. Dans (104), la relative contribue à rendre la lecture du SNdém « ces silences », générique :

(104) Le cadi se tait, son silence est abrupt. Non de **ces silences qui appellent les mots de l'autre**, mais de **ces silences qui grondent et emplissent l'espace**. (AM2)

Kadien tier brått stille. Det er ikke **en slik taushet som påkaller den andres tale**, men **en slik taushet som bruser og fyller rommet**.

Si on enlève la relative, l'usage du démonstratif français et de *slik/sånn* n'est plus justifié. À notre avis, il serait possible remplacer *slik* par un démonstratif distal sans que le sens change beaucoup, « den tausheten ». En effet, l'exemple suivant illustre que le démonstratif distal du norvégien peut avoir le même trait. « Den lydhørheten » peut être remplacé par « en slik lydhørhet » et garder le même sens :

(105) Da stillheten igjen hadde senket seg, reiste jeg med ett hodet og merket at det var kommet en lydhørhet over meg. Ikke **den lydhørheten som på stedet oppfanger hva en annen sier**, men en forsinket lyttesans, som gjenkaller seg stumper av en samtale som forlengst er avsluttet. (BHH1)

Une fois le silence revenu, j'ai brusquement relevé la tête et remarqué qu'au-dessus de moi on prêtait attention à ce que je disais ; non pas **cette attention immédiate qui capte sur le champ les propos de quelqu'un**, mais un sens auditif retardé qui remet en mémoire les fragments d'une conversation depuis longtemps achevée.

Nous observons donc qu'en présence d'une relative, le démonstratif norvégien peut avoir les mêmes propriétés que *slik* au contraire de l'absence d'une relative.

En emploi mémoriel complexe, le référent n'est pas trouvable dans le cotexte. Pourtant, à notre avis, *sånne* pourrait être remplacé par *de* ou *disse* et garder plus ou moins le même sens pour la raison qu'il est suivi d'une relative. Nous reconnaissons que ce serait moins naturel, peut-être parce que le démonstratif a normalement une valeur identificationnelle, mais cela resterait tout de même correct en norvégien :

(106) Han minnet om **sanne dvaske demonstranter** politiet bare må bære vekk enten de demonstrerer mot veiutbygging eller som i dette tilfellet, mot altfor liberale skjenkebestemmelser. (JG3)

Han minnet om **de/disse dvaske demonstrantene politiet bare må bære vekk** enten de demonstrerer mot veiutbygging eller som i dette tilfellet, mot altfor liberale skjenkebestemmelser. (Modifié)

Il me fit penser à **ces manifestants que la police essaye de disperser**, alors qu'ils protestent contre la construction d'une autoroute ou, comme dans le cas présent, contre des décisions de libations trop libérales.

Modulation indéfini – défini

Un point important que montre Jonasson (2006) quant à la correspondance *sådan* – *ce*, est le passage de l'indéfini au défini et inversement : *en slik* N vs. *ce* N. Par défini, elle ne veut pas dire l'article défini, mais les déterminants définis (cf. 2.1), ayant pour propriété d'impliquer l'identification du référent de leur SN, à l'opposé de ceux qui n'imposent pas d'identification du référent. On peut appeler les expressions qui ont un trait de définitude, *expressions définies*. Dans (107), la contrepartie norvégienne de l'expression définie « ce nuage » est l'expression indéfinie « en slik sky », les deux référant respectivement de façon anaphorique infidèle à « une fumée » et « tykk røyk » :

(107) Il y avait une fumée à couper au couteau, incroyable. Nicolas avait eu beau me prévenir de cela aussi que parfois, à son réveil, M. Proust faisait brûler de la poudre de fumigation parce qu'il souffrait terriblement de l'asthme, je ne m'attendais pas à **ce nuage**. (CA1)

Der var det så tykk røyk at man kunne skjære i den med kniv, det var utrolig. Nicolas hadde riktignok advart meg mot det også. Når Monsieur Proust våknet, brente han av og til et pulver til inhalering fordi han led av en forferdelig astma. Allikevel hadde jeg ikke ventet meg **en slik sky**.

En plus de passer de l'indéfini au défini, un SN norvégien du type *en slik* N peut avoir pour correspondant français un SNdém pluriel, qui peut rendre la lecture générique :

(108) Også der hadde det dukket opp **en sånn nesten irriterende navnelikhet**. (JG3)

Toutes **ces similitudes de noms** finissaient par avoir quelque chose d'irritant, pensai-je.

Dans (108), le SN ne trouve pas de référent spécifique dans le cotexte, mais fait référence aux similitudes de noms qui ont eu lieu dans l'histoire auparavant. La valeur identificationnelle est diminuée par le pluriel en français. En effet, un SNdém singulier ne peut pas avoir une lecture générique en français :

(109) **Cette similitude de nom** finissait par avoir quelque chose d'irritant, pensai-je.

(Exemple modifié)

Il semble donc qu'à moins que le prédicat n'invite à une lecture générique du SNdém, le SNdém doit être au pluriel pour déclencher une telle lecture lorsqu'il n'a pas de référent spécifique. Il est alors important de distinguer entre les traits sémantiques [spécifique] et [défini]. Une expression définie peut avoir une lecture spécifique ou générique.

Ce genre, ce type, cette forme, cette sorte

La définition de *slik* est « av det eller det slag » dans le dictionnaire norvégien¹³ et peut se traduire par « de cette ou cette espèce » (« de telle ou telle espèce »). Il est intéressant de constater que *slik/sånn* est souvent traduit par des expressions démonstratives contenant *ce genre, ce type, cette forme, cette sorte* etc. Comme nous le savons déjà, *slik* crée une sous-espèce. Lorsque *cette sorte de* correspond à *slik*, comme ci-dessous, la lecture est non-spécifique. « Le fait divers » est un exemple de « denrée élémentaire, rudimentaire » :

(110) Le fait divers, c'est **cette sorte de denrée élémentaire, rudimentaire**, de l'information qui est très importante parce qu'elle intéresse tout le monde sans tirer à conséquence et qu'elle prend du temps, du temps qui pourrait être employé pour dire autre chose. (PB1)

Ulykker og forbrytelser er nettopp **en slik form for grunnleggende, rudimentært stoff**, en form for nyheter som er svært viktige nettopp fordi de er egnet til å interessere alle og enhver uten å ha noen følger, alt mens de tar tid, tid som kunne ha vært anvendt til å si noe annet.

¹³ <http://www.nob-ordbok.uio.no/>

Dans les exemples suivants, *ce type* et *cette forme* ont été traduits par un démonstratif proximal et non *slik*. On s'attendrait donc à une lecture spécifique. Pourtant, le démonstratif est accepté en norvégien avec une lecture générique à cause du sens sémantique de ces mots, voulant dire justement « type » ou « sous-espèce » :

(111) Pour **ce type de déprimé narcissique**, la tristesse est en réalité le seul objet : elle est plus exactement un ersatz d'objet auquel il s'attache, qu'il apprivoise et chérit, faute d'un autre. (JK1)

For **denne typen narsissistisk depresjon** er tristheten egentlig det eneste objektet: den er, mer presist, en objektserstatning som den deprimerte knytter seg til, blir fortrolig med og holder av, i mangel av noe annet.

(112) C'est ainsi que se font les succès médiatiques, parfois corrélés avec des succès de vente (pas toujours). **Cette sorte de jeu de miroirs** se réfléchissant mutuellement produit un formidable effet de clôture, d'enfermement mental. (PB1)

Slik blir en mediasuksess til, og ofte, men ikke alltid, går den sammen med en salgssuksess. **Denne formen for lek med speil** som speiler hverandre, frambringer en voldsom innhegningseffekt, en mental innesperring.

Si on modifie ce dernier exemple en « denne leken med speil », la lecture devient spécifique. Pourtant, « en slik lek med speil » aurait la même signification que « denne formen for lek med speil ».

Dans (113), l'auteur parle d'une sous-espèce de *stabbur*, notamment « le stabbur de Dagsgard ». Il ne serait pas possible de remplacer « stabburs de ce type » par « ces stabburs » à cause de « plusieurs » précédant le SN, qui nécessite un SN indéfini. Ainsi, *de ce type* est une tournure de phrase du français qui peut s'employer avec un SN indéf.

(113) Dagsgardstabburet har imidlertid svalgang på tre sider, og det er således ikke helt typisk for dalen, ifølge Sandvig. Men han hadde sett flere **slike stabbur** på sine reiser, både på Bjølstad i Heidal, på Ofigsbø i Bøverdalen, på en av Skurdalsgardene i Sør-Fron og på Børde i Vestre Gausdal. (AOH1)

Le "stabbur" de Dagsgard a cependant une galerie sur trois côtés et n'est donc pas, selon Sandvig, typique de la vallée. Mais il avait, au cours de ses voyages, vu plusieurs "stabburs " de ce type.

5.4.4 Récapitulation

En résumé, cette étude illustre surtout le caractère généralisant que le démonstratif français peut avoir. Dans presque tous nos exemples, l'emploi est générique.

Jonasson (2006 : 14, 15) conclut que la valeur des SNdém correspondant à *sådan* est non identificationnelle, mais prédicative ; il réfère à des types ou à des sous-classes et non à des objets ou des phénomènes particuliers. Notre étude nous amène à tirer la même conclusion pour *slik/sånn* en norvégien. Le choix de *slik/sånn* au lieu de *den/denne* s'explique par la forte valeur identificationnelle des démonstratifs norvégiens ; ils prennent des référents spécifiques. Il semble par ailleurs qu'à moins que le prédicat n'invite à une lecture générique du SNdém, le SNdém français doive être au pluriel pour déclencher une telle lecture lorsqu'il n'a pas de référent spécifique. Puisque *slik/sånn* marque nécessairement une sous-espèce, nous constatons que des expressions du genre *ce type*, *cette forme*, *cette sorte* sont des traductions fréquentes en français.

Cette étude nous a montré également que le démonstratif français se rapproche des descriptions indéfinies en correspondance avec *slik/sånn*. Nous avons aussi vu qu'un démonstratif norvégien peut avoir le même sens qu'*en slik* N s'il est suivi d'une relative.

6 Conclusion

Il convient maintenant de faire le point sur les résultats auxquels nous sommes parvenue. L'objectif principal de ce mémoire était avant tout de décrire le déterminant démonstratif en français et en norvégien en nous basant sur les travaux de plusieurs linguistes et en nous servant d'exemples authentiques. L'analyse contrastive s'est avérée utile pour la comparaison du démonstratif des deux langues. La mise en contraste avec une autre langue nous a permis révéler les différences entre les sens et les emplois divers de ce déterminant polyvalent.

En premier lieu, la description dans le chapitre 2 a illustré des différences importantes concernant la morphologie et la syntaxe du démonstratif en français et en norvégien. Les trois genres du norvégien ainsi que l'obligation de la double définitude créent une répartition formelle différente de celle du français. De plus, la double définitude amène à des structures syntaxiques différentes dans chaque langue. Nous avons fourni une analyse élaborée qui a montré des similitudes (p.ex. que le déterminant démonstratif est antéposé au nom et que le Dém est ainsi en position tête) ainsi que des différences (p.ex. qu'en norvégien, l'article suffixé est généré plus bas dans la hiérarchie que l'est le démonstratif antéposé).

En second lieu, notre étude a montré que le démonstratif n'a ni les mêmes propriétés ni la même étendue d'emploi dans les deux langues. En français, il sert surtout à assurer le renvoi au référent du SN et non nécessairement à distinguer un objet d'un autre. Notamment en emploi anaphorique, où le norvégien se contente souvent d'un article défini, le français emploie un démonstratif afin d'obtenir une assurance référentielle satisfaisante. Le nombre élevé de démonstratifs français apparaissant dans les textes originaux et traduits étaye cette hypothèse. Quant à l'article défini, le français exige une unicité absolue pour que celui-ci soit employé. L'assurance référentielle, dont le français éprouve le besoin dans une mesure plus large que le norvégien, concorde avec ce que d'autres ont trouvé concernant le possessif (voir p.ex. (Woldsnes 2013)).

En troisième lieu, l'analyse contrastive a souligné la valeur de focalisation du démonstratif. Celle-ci est beaucoup plus forte en norvégien qu'en français. Elle se manifeste notamment à travers la forme proximale. La mise en focus est également présente dans la forme distale, mais plus faiblement. Une première explication pour cette différence est que l'anaphore, l'emploi le plus fréquent qui apparaît souvent sous la forme proximale, renvoie à un référent à *proximité* dans le cotexte. Une deuxième est l'ambiguïté et l'homonymie du démonstratif distal *den* et de

l'article défini *den*. Il semble que le français se serve de la forme composée du démonstratif afin de particulariser le référent du SN.

En quatrième lieu, nous avons constaté que le démonstratif a une valeur identificationnelle plus forte en norvégien qu'en français et pour cette raison, on peut atteindre une lecture générique beaucoup plus facilement au moyen d'un démonstratif en français qu'en norvégien, où on emploierait plutôt *slik/sånn*. L'étude 3 a surtout illustré le caractère généralisant que peut avoir le démonstratif français.

En dernier lieu, nous avons vu que le norvégien n'éprouve pas un besoin de renvoyer anaphoriquement à un référent se trouvant proche. Il semble que si le référent est loin, le norvégien opte pour un démonstratif, mais lorsque le référent est localisé proche et que le locuteur ne veut pas focaliser sur celui-ci ou le particulariser, l'article défini suffit. Il est par ailleurs intéressant de constater que les traducteurs norvégiens sont plus fidèles aux démonstratifs français que vice versa. Soit il s'agit d'un choix stylistique, soit ils ne sont pas conscients de leurs différences.

Il convient maintenant de proposer quelques pistes de recherche dans le prolongement de ce travail. En ce qui concerne la poursuite au niveau des études de la traduction, il serait utile d'étudier le démonstratif dans d'autres genres littéraires que ceux présents dans l'OMC. Au niveau descriptif de chaque langue, il serait également intéressant de prolonger les trois études de ce mémoire en se servant d'un corpus oral afin d'étudier le comportement du démonstratif en langue orale spontanée et le comparer avec nos résultats. Il nous semble aussi intéressant de comparer les SNdéf et SNDém anaphoriques et de les étudier de manière systématique pour relever davantage des différences d'emploi. Un autre élargissement intéressant de ce travail serait d'étudier le comportement la forme complexe du démonstratif en français québécois, wallon et suisse, vu que ces variétés de français sont entourées et influencées par des langues qui expriment, elles, l'opposition proximité-distance. Se peut-il que la forme complexe soit plus fréquente ? Par ailleurs, nous suggérons d'élaborer l'étude 3 en étudiant toutes les traductions de *slik/sånn* en français et ne pas la limiter aux correspondants démonstratifs, dans la même veine que Jonasson (2006). Il serait également intéressant d'étudier la correspondance démonstratif – indéfini dont il y a des occurrences dans notre corpus dans les deux sens.

Ayant parcouru la littérature sur le démonstratif, nous constatons qu'elle est abondante en ce qui concerne le français. Quant au norvégien, elle s'est avérée mince. Le besoin d'études

analytiques du démonstratif norvégien est donc grand. Ayant à l'esprit les quelques différences majeures et mineures entre le démonstratif en français et en norvégien que ce mémoire a mises en lumière, nous pourrions envisager des pistes de recherche relatives à l'acquisition du démonstratif. Nous avons effectué un sondage auprès d'apprenants norvégiens du français et de locuteurs natifs quant à leur choix du déterminant, mais faute de place, nous n'avons pas pu l'inclure dans ce mémoire. La comparaison de leurs réponses pourrait donner encore de nouvelles perspectives éclaircissantes sur le démonstratif.

Bibliographie

- Abney, S. P. (1987). *The English noun phrase in its sentential aspect*. Cambridge (Mass.), Massachusetts Institute of Technology.
- Aijmer, K., B. Altenberg and M. Johansson (1996). *Languages in contrast : papers from a Symposium on Text-based Cross-linguistic Studies, Lund, 4-5 March 1994*, Lund University Press.
- Alexiadou, A. (2014). *Multiple determiners and the structure of DPs*. Amsterdam/Philadelphie, John Benjamins.
- Anderssen, M. (2008). "The acquisition of compositional definiteness in Norwegian." *Nordlyd* 34(3): 252-275.
- Chomsky, N. (1957). *Syntactic structures*. La Hague/Paris, Mouton.
- Chomsky, N. (1970). Remarks on nominalization. *Readings in English transformational grammar*. R. A. Jacobs and P. S. Rosenbaum. Waltham (Mass.), Ginn: 184-221.
- Corblin, F. (1987). *Indéfini, défini et démonstratif : constructions linguistiques de la référence*. Genève, Droz.
- De Mulder, W. and A. Carlier (2006). "Du démonstratif à l'article défini : le cas de ce en français moderne." *Langue française* 152: 96-113.
- Delsing, L.-O. (1993). *The internal structure of noun phrases in the Scandinavian languages : a comparative study*. Lund, Université de Lund.
- Diessel, H. (1999). *Demonstratives: form, function and grammaticalization*. Amsterdam, John Benjamins.
- Ehlich, K. (1982). "Anaphora and deixis: Same, similar, or different." *Speech, place and action. Studies in deixis and related topics*: 315-338.
- Faarlund, J. T. (2009). "On the history of definiteness marking in Scandinavian." *Journal of Linguistics* 45(03): 617-639.
- Faarlund, J. T., S. Lie and K. I. Vannebo (1997). *Norsk referansegrammatikk*. Oslo, Universitetsforlaget.
- Gary-Prieur, M.-N. (1998). "La dimension cataphorique du démonstratif. Etude de constructions à relative." *Langue française*. 120(1): 44-50.
- Gary-Prieur, M.-N. (2011). *Les déterminants du français*. Paris, Ophrys.
- Granfeldt, J. (2003). *L'acquisition des Catégories Fonctionnelles : Étude comparative du développement du DP français chez des enfants et des apprenants adultes*. Lund, Université de Lund. 67.
- Harris, M. (1977). "'Demonstratives', 'articles' and 'third person pronouns' in French: changes in progress." *Zeitschrift für romanische Philologie* 93(3-4): 251-261.
- Hawkins, J. A. (1978). *Definiteness and indefiniteness : a study in reference and grammaticality prediction*. Londres, Croom Helm.
- Himmelman, N. P. (1996). Demonstratives in Narrative Discourse: A Taxonomy of Universal Uses. *Studies in anaphora*. B. Fox: 205-254.
- Johannessen, J. B. (2003). *Innsamling av språklige data: Informanter, introspeksjon og korpus*. Oslo, Unipub forlag.

- Johannessen, J. B. (2008). Psykologiske demonstrativer. *Språk i Oslo. Ny forskning omkring talespråk*. J. B. Johannessen and K. Hagen. Oslo, Novus Forlag: 63-77.
- Johansson, S. (2007). *Seeing through multilingual corpora on the use of corpora in contrastive studies*. Amsterdam/Philadelphie, John Benjamins
- Jonasson, K. (2006). "Démonstratifs indéfinis en suédois et leurs correspondants en français." *Langue française* 152(4): 24-38.
- Julien, M. (2003). "Double definiteness in Scandinavian." *Nordlyd* 31(1): 230-244.
- Julien, M. (2005). *Nominal phrases from a Scandinavian perspective*. Amsterdam/Philadelphie, John Benjamins.
- Kirsner, R. (1979). Deixis in Discourse : An Exploratory Quantitative Study of the Modern Dutch Demonstrative Adjectives. *Syntax and Semantics* T. Givon. New York, Academic Press. 12: 355-375.
- Kleiber, G. (1983). "Les démonstratifs (dé) montrent-ils? Sur le sens référentiel des adjectifs et pronoms démonstratifs in La détermination en français: quelques aspects." *Le Français Moderne* 51(2): 99-117.
- Kleiber, G. (1984). "Sur la sémantique des descriptions démonstratives." *Linguisticae Investigationes* 8(1): 63-85.
- Kleiber, G. (1991). "Anaphore-deixis: Où en sommes-nous?" *L'information grammaticale* 51: 3-18.
- Korzen, I. (2006). On Demonstrative Determiners in Anaphoric Noun Phrases. *Grammatica : festschrift in honour of Michael Herslund*. H. Nølke and M. Herslund. Berne, Peter Lang: 249-277.
- Laenzlinger, C. (2003). *Initiation à la syntaxe formelle du français : le modèle principes et paramètres de la grammaire générative transformationnelle*. Berne, Peter Lang.
- Lebas-Fraczak, L. (2009). "Description "communicative" des déterminants français en vue de la didactisation." *Les Cahiers de l'Acedle* 6(2): 69-100.
- Lebas-Fraczak, L. (2015). *Pour une grammaire interlocutive du français*. Clermont-Ferrand, Université Blaise Pascal.
- Leeman, D. (2004). *Les déterminants du nom en français : syntaxe et sémantique*. Paris, Presses universitaires de France.
- Lie, S. (2010). "Om demonstrativer." *Maal og Minne* 102(2): 51-78.
- Longobardi, G. (1994). "Reference and Proper Names: A Theory of N-Movement in Syntax and Logical Form." *Linguistic Inquiry* 25(4): 609-665.
- Lyons, C. (1999). *Definiteness*. Cambridge (Angleterre)/New York, Cambridge University Press.
- Prévost, P. (2009). *The acquisition of French: the development of inflectional morphology and syntax in L1 acquisition, bilingualism, and L2 acquisition*. Amsterdam/Philadelphie, John Benjamins.
- Riegel, M., J.-C. Pellat and R. Rioul (1994). *Grammaire méthodique du français*. Paris, Presses universitaires de France.
- Ritter, E. (1991). Two functional categories in noun phrases: Evidence from Modern Hebrew. *Perspectives on phrase structure : heads and licensing*. S. D. Rothstein. San Diego, Academic Press: 37-62.

- Valberg, M. E. (2009). SMS-norsk : en undersøkelse av norske elevers språkbevissthet i og utenfor klasserommet. Oslo, Université d'Oslo.
- Vanderbauwhede, G. (2011). Le déterminant démonstratif en français et en néerlandais à travers les corpus: théorie, description, acquisition. Leuven/Paris, Katholieke Universiteit Leuven/Université Paris Ouest Nanterre La Défense.
- Whittaker, S. (2004a). Étude contrastive des syntagmes nominaux démonstratifs dans des textes traduits du français en norvégien et des textes sources norvégiens: stratégie de traduction ou translationese ? *Les Limites du traduisible : The Limits of the translatable*. Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle KSCI. 2: 221-240.
- Whittaker, S. (2004b). "Pronoms et articles démonstratifs : traduction de la reprise anaphorique en norvégien." *Synaps* 14: 45-62.
- Woldsnes, A.-K. (2013). La possession inaliénable. Une analyse contrastive. Oslo, Université d'Oslo.
- Zufferey, S. and J. Moeschler (2012). *Initiation à l'étude du sens : sémantique et pragmatique*. Auxerre, Éditions Sciences humaines.

Annexe A : Liste des textes de l'OMC

Ci-dessous se trouve une liste des extraits de texte utilisés pour ce mémoire.

Textes originaux norvégiens

Textes de non-fiction :

- (AAS1)** Strømstad, Aase (1999) : *Norsk mat*
Traduction : Jean-Marc Bodson : *La cuisine en Norvège*
- (AE1)** Eggum, Arne (1995) : *Edvard Munch. Malerier, skisser, studier*
Traduction : Marie-Claire Schjøth-Iversen, Catherine Parodi : *Edvard Munch. Peintures, esquisses*
- (AOH1)** Hauglid, Anders Ole (1989) : *Maihaugen*
Traduction : Soizic Engelschion : *Maihaugen*
- (GA1)** Anderson, Gidske (1989) : *Sigrid Undset – et liv*
Traduction : Olivier Gouchet : *Sigrid Undset – Une biographie*
- (GJ1)** Jerman, Gunnar (1996) : *Nye Norge 9. På terskelen av et nytt årtusen*
Traduction : Caroline Lecomte : *Norvège nouvelle 9. Au seuil d'un nouveau millénaire*
- (ILOS1)** Libæk, Ivar et Øyvind Stenersen (1991) : *Norges historie*
Traduction : Franco Fredici Vigilia : *Histoire de Norvège. De l'ère glaciaire à la manne pétrolière*
- (KB1)** Bjørnson, Knut (1994) : *Den offisielle boken fra De XVII Olympiske Vinterleker Lillehammer 1994*
Traduction : Marina-Christine Coïdan, Jean-Pierre Brusselaars : *Le livre officiel des XVIIes Jeux Olympiques d'hiver. Lillehammer 1994*
- (KS1)** Skavhaug, Kjersti (1990) : *Til Nordkapp. Berømte reiser fra vikingetid til 1800.*
Traduction : Språksentret, Tromsø : *Au Cap Nord. Voyages célèbres du temps des Vikings jusqu'en 1800.*
- (OHM1)** Moe, Ole Henrik (1990) : *Anna-Eva Bergman. Liv og verk*
Traduction : Michèle Mjell : *Anna-Eva Bergman. Vie et œuvre*
- (TL1)** Larsen, Tord (1984) : «*Bønder i byen - på jakt etter den norske konfigurasjonen*» dans *Den norske væremåten*
Traduction : Marina-Christine Coïdan, Evelyne Nomme : *DES PAYSANS EN VILLE. À la recherche d'une identité norvégienne*

Textes de fiction :

- (BHH1)** Haff, Bergjlot Hobæk (1996) : *Skammen*
Traduction : Eric Eydoux : *La honte*
- (GS2)** Staalesen, Gunnar (1977) : *Bukken til havresekken*
Traduction : Olivier Gouchet : *Le loup dans la bergerie*
- (HW1)** Wassmo, Herbjørg (1981) : *Huset med den blinde glassveranda*
Traduction : Eric Eydoux, Elisabeth Eydoux : *La veranda aveugle*
- (HW2)** Wassmo, Herbjørg (1992) : *Dinas bok*
Traduction : Luce Hinsch : *Le livre Dina*
- (JG1) (JG2) (JG3)** Gaarder, Jostein (1999) : *Maya*
Traduction : Hélène Hervieu : *Maya*
- (JW1)** Wiese, Jan (1991) : *Kvinnen som kledte seg naken for sin elskede*
Traduction : Eric Eydoux : *Elle qui s'est mise nue devant son aimé*
- (KF1)** Faldbakken, Knut (1978) : *Adams dagbok*
Traduction : Eric Eydoux : *Le journal d'Adam*
- (LSC1) (LSC2) (LSC3)** Christensen, Lars Saabye (2002) : *Halvbroren*
Traduction : Jean-Baptiste Coursaud : *Le demi-frère*
- (NF1)** Frobenius, Nikolaj (1996) : *Latours katalog*
Traduction : Vincent Fournier : *Le valet de Sade*
- (PR1)** Rygg, Pernille (1995) : *Sommerfugleeffekten*
Traduction : Eric Eydoux : *L'effet papillon*
- (SL1)** Lie, Sissel (1988) : *Løvens hjerte*
Traduction : Eric Eydoux : *Cœur de lion*
- (TTH1) (TTH2)** Hauger, Torill Thorstad (1986) : *Flukten fra vikingene*
Traduction : Ellen Huse-Foucher : *La fuite Prisonniers des Vikings*

Textes originaux français

Textes de non-fiction :

- (AM3)** Maalouf, Amin (1983) : *Les croisades vues par les Arabes*
Traduction : Christine Amadou : *Korstogene sett fra arabernes side*
- (AMF1)** Fagot, Anne M. (1982) : « *Science et éthique* » dans *La philosophie contemporaine. Chroniques nouvelles, tome 3.*
Traduction : Halfdan W. Freihow : *Vitenskap og etikk*
- (BL1)** Latour, Bruno (1991) : *Nous n'avons jamais été modernes. Essay d'anthropologie symétrique*

Traduction : Ragnar Braastad Myklebust : *Vi har aldri vært moderne. Essay i symmetrisk antropologi*

(CFFG1) Francis, Claude et Fernande Gontier (1985) : *Simone de Beauvoir*
Traduction : Kari & Kjell Risvik : *Simone de Beauvoir*

(FF1) Furet, François (1995) : *Le passé d'une illusion. Essai sur l'idée communiste au XX siècle*
Traduction : Kjell Olaf Jensen. *Den tapte illusjon. Et essay om den kommunistiske idé i det 20. århundre*

(GI1) Ifrah, Georges (1994): *Histoire universelle des chiffres. L'intelligence de l'homme racontée par les nombres et le calcul*
Traduction : Anne Falken, Guri Haarr : *All verdens tall. Tallenes kulturhistorie.*

(JLA1) Lacoste, Jean (1985) : *L'idée de beau*
Traduction : Astrid Høvik: *Idéen om det skjønne*

(JK1) Kristeva, Julia (1987) : *Soleil noir. Dépression et mélancholie*
Traduction : Agnete Øye : *Svart sol. Depresjon og melankoli*

(PB1) Bourdieu, Pierre (1996) : *Sur la télévision*
Traduction : Annick Prieur : *Om fjernsynet*

(TT1) Todorov, Tzvetan (1982) : *La conquête de l'Amérique. La question de l'autre*
Traduction : Arne Kjell Haugen : *Erobringen av Amerika. Forholdet til Den Andre*

Textes de fiction :

(AM1) Maalouf, Amin (1991) : *Les jardins de lumière*
Traduction : Christine Amadou : *Lyset hager*

(AM2) Maalouf, Amin (1988) : *Samarcande*
Traduction : Bente Christensen : *Samarkand*

(CA1) Albaret, Céleste (1973) : *Monsieur Proust*
Traduction : Christine Amadou : *Monsieur Proust. Dager og netter i en dikters hus*

(CC1) Collange, Christiane (1985) : *Moi, ta mère*
Traduction : Sigmund S. Kostøl : *Jeg, din mor*

(DS1) Sallenave, Danièle (1986) : *La vie fantôme*
Traduction : Karin Gundersen : *Skyggeliv*

(KM1) Mourad, Kenizé (1987) : *De la part de la princesse morte*
Traduction : Sissel Lange-Nielsen : *I den døde prinsessens navn*

Annexe B : Analyse quantitative – classement selon l’auteur

Code de texte	NFI	JG3	BHHI	PKI	JWI	HW2	KSI	KB1	ILOSI	GJ1		
Nombre du démonstratif - original	129		247	251	235	144	228	31	44	79	28	
Nombre du démonstratif français - traduction	329		726	532	396	239	347	62	93	90	71	
X fois plus	2.6		2.9	2.1	1.7	1.7	1.5	2.0	2.1	1.1	2.5	
GAI	AOHI	AEI	OHMI	TIL1	GS2	HW1	SI1	TS1	TIH	AASI	LSC3	Total
74	75	114	74	67	38	31	23	46	21	24	140	2143
122	88	124	96	102	46	65	51	81	36	68	344	4108
1.6	1.2	1.1	1.3	1.5	1.2	2.1	2.2	1.8	1.7	2.8	2.5	1.9

Annexe C : Étude 3 – classement selon l'auteur

Slik/sånn correspondant aux diverses tournures démonstratives - texte original norvégien.

	HW1	BHH1	JG1	KF1	NF1	LSC3	PR1	JW1	HW2	AE1	GA1	GS1	ILOS1	KB1	TL1	AOH1	GJ1	TOTAL	%
ces N(-d/-là)	5	2	10	12	2	1	8		2			1	1	2	1	3	1	51	27,6%
ce N (-ci/-là)	4	2	3	9	4	4	1	3	2	4	1	1						37	20,0%
ce genre de N	1		9	12	2	3	9	2	2				2	1	1	1		44	23,8%
un N/ N pl. de ce genre		4	3	7		1	10	4									2	31	16,8%
de cette manière(-là)/facr	1			2		2					1							6	3,2%
un de ces N				2			2											4	2,2%
un N/ N pl. de ce type				1			1										1	3	1,6%
ce type de N																4		4	2,2%
cette manière/façon de N				1												2		3	1,6%
cette sorte de N	1																	1	0,5%
cette forme de N										1								1	0,5%
TOTAL	12	8	27	44	8	11	31	9	6	5	3	3	3	2	2	10	3	185	100,0%

Tournures démonstratives dans les textes originaux français correspondant à *slik/sånn*.

	AM1	AMF1	CC1	CFFG1	FF1	GI1	PB1	JK1	AM2	CA1	DS1	KM1	Total	%
Ce + N	1		2	1	1	4	4	2	5	2	1	3	26	70%
Ce + N-là	2	1	1									1	6	16%
Un N de ce genre			1										1	3%
Ce genre de N	1		1		1								2	5%
un de ces N					1								1	3%
cette sorte de N						1							1	3%
Total	3	1	5	1	1	6	5	2	5	2	2	4	37	100%